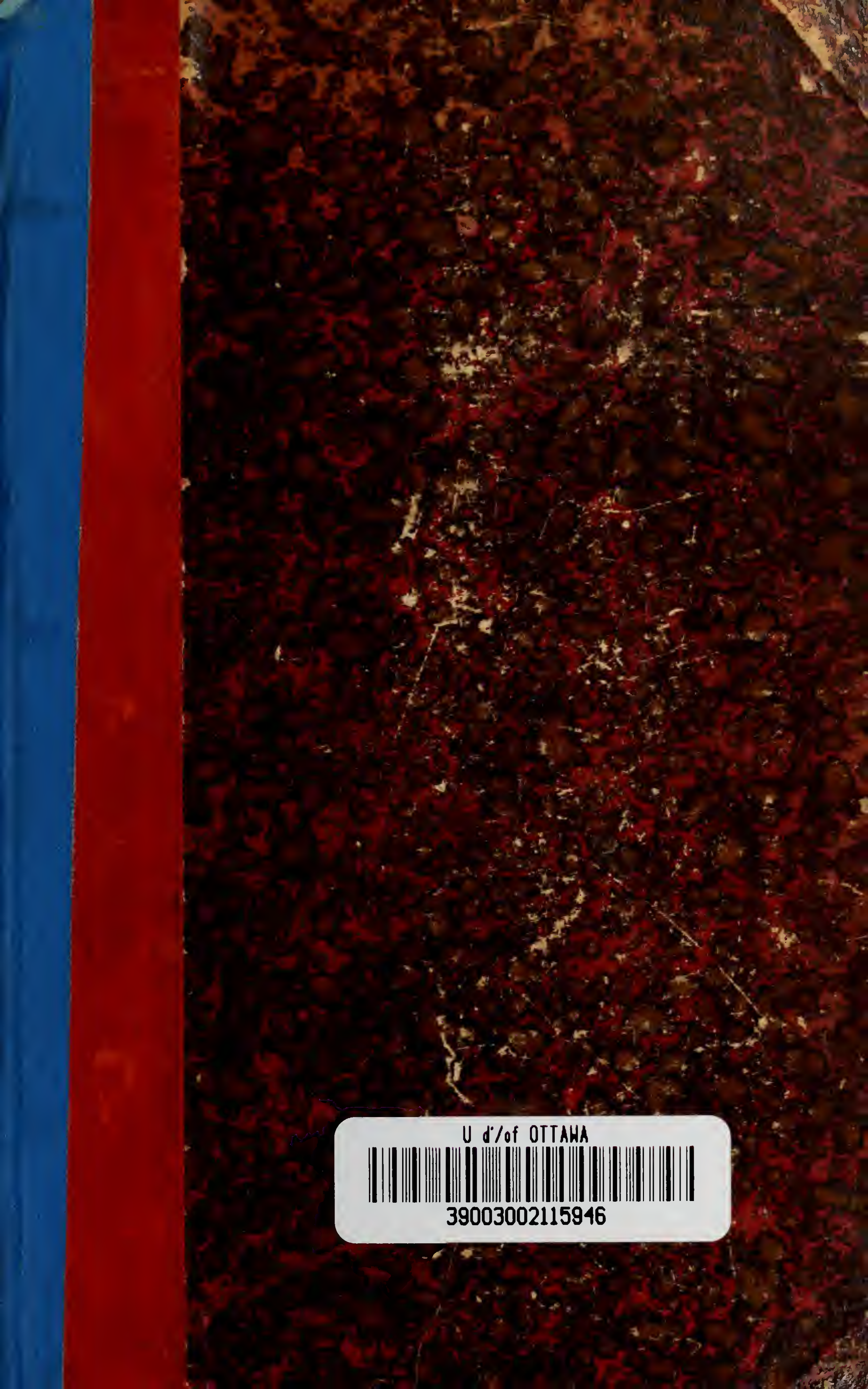
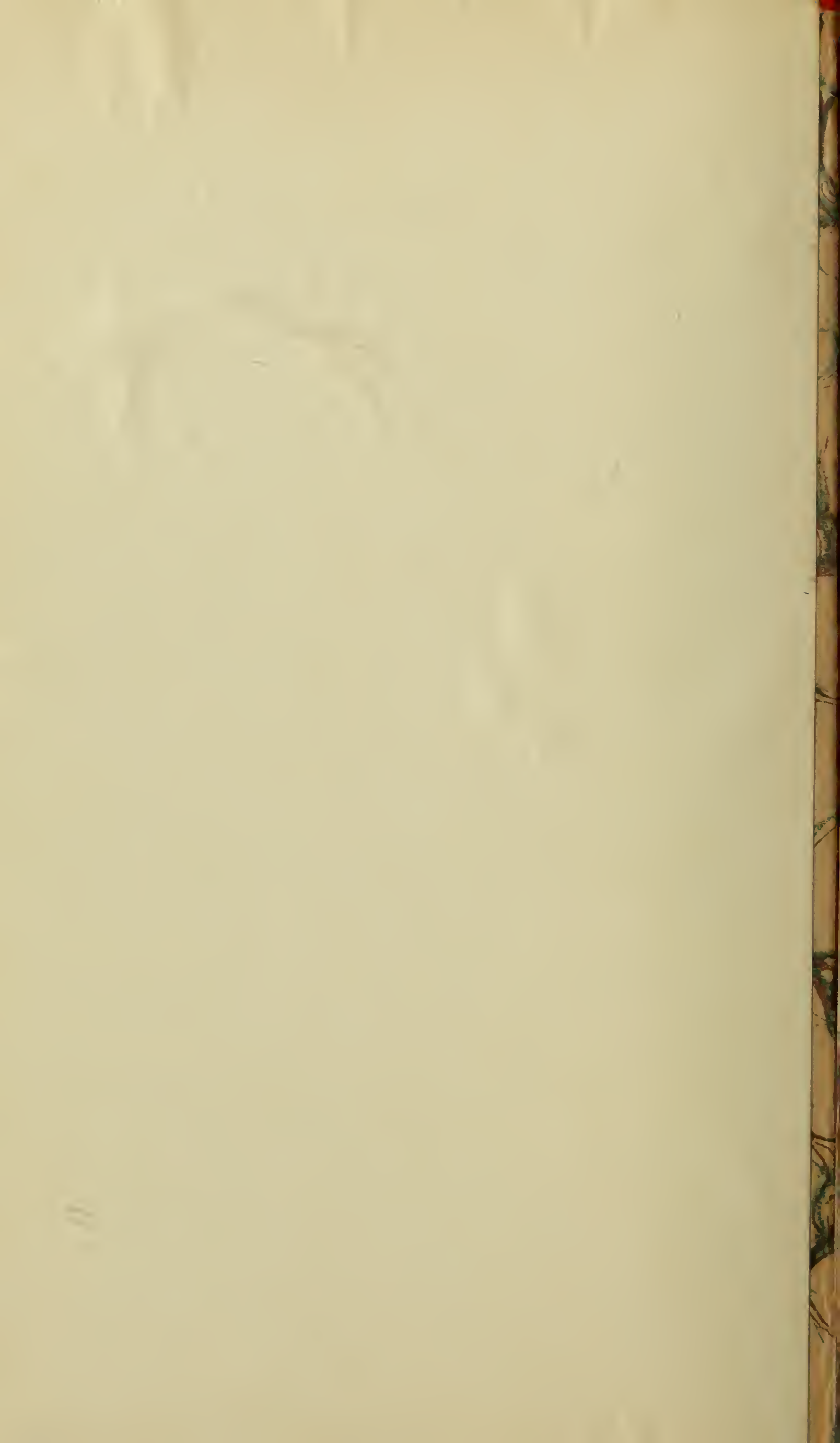
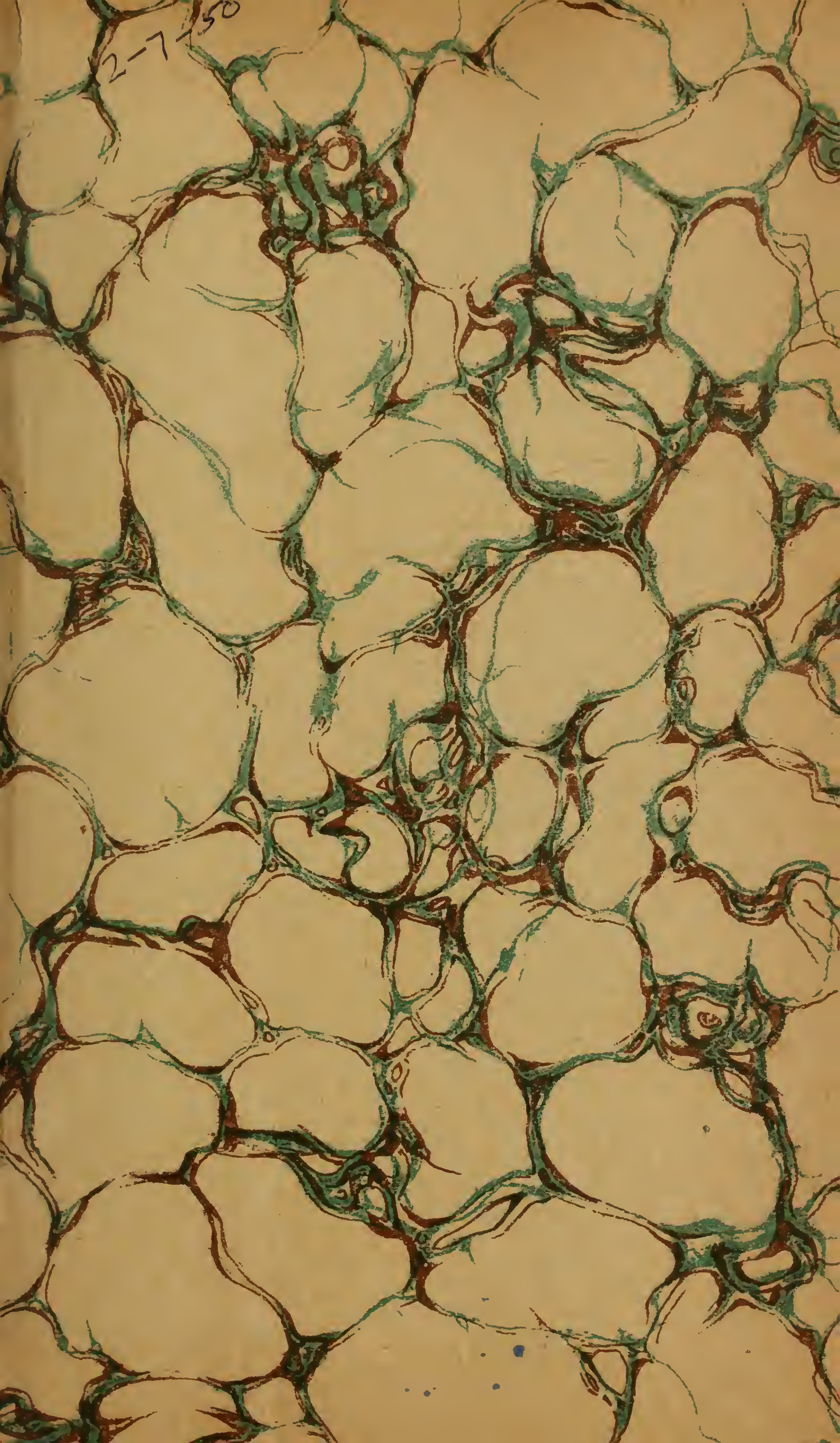
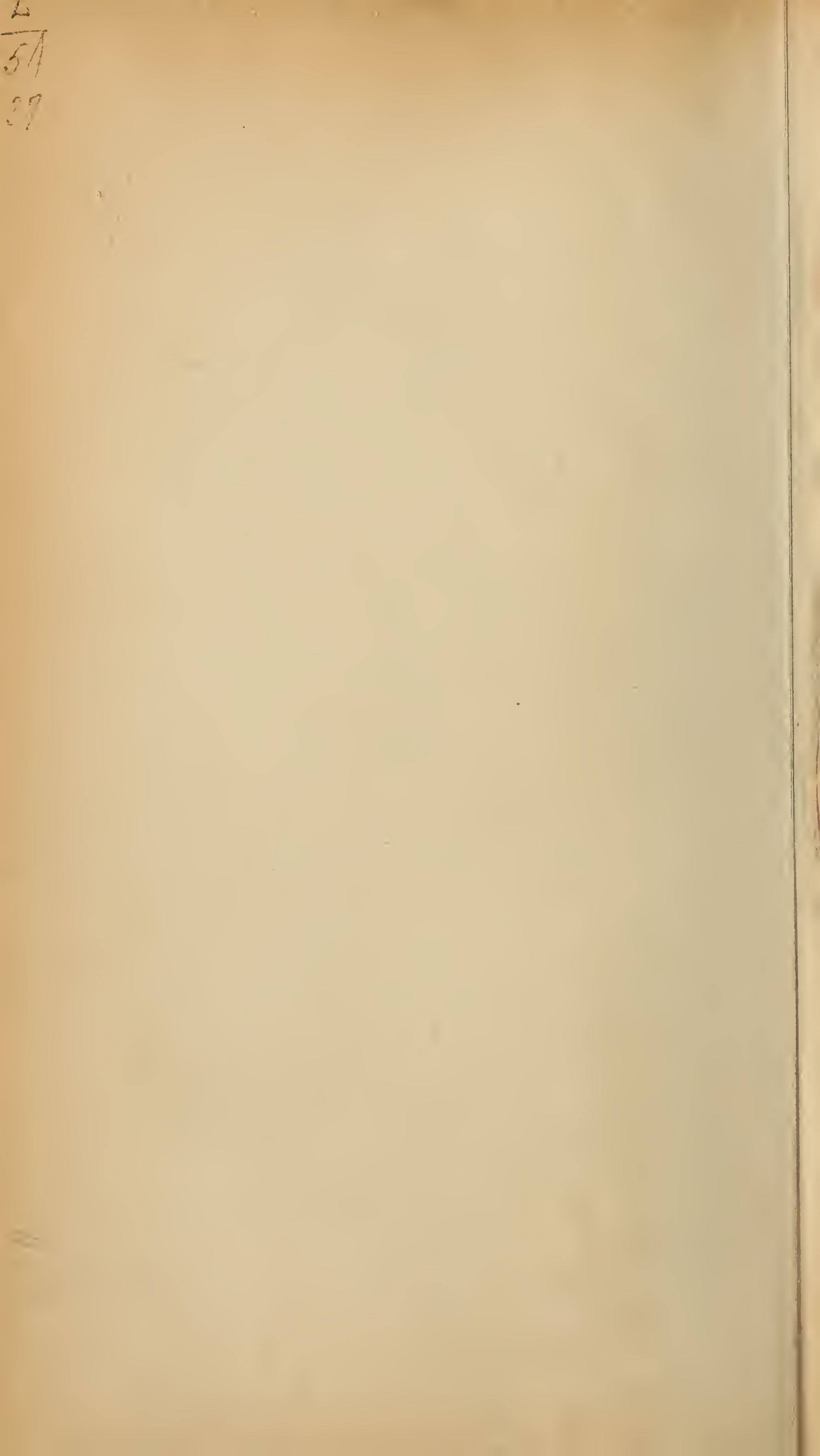
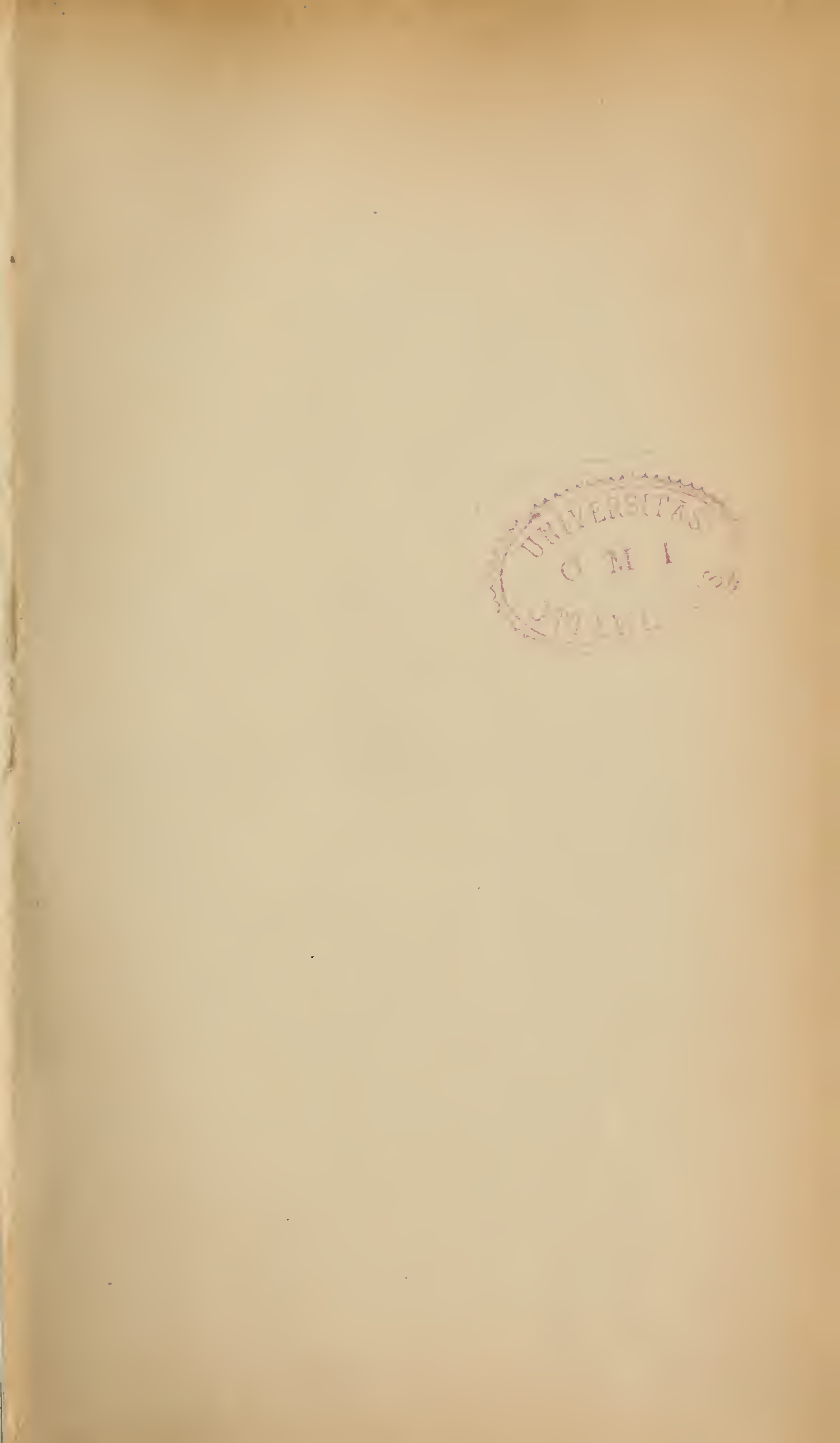

U d'/of OTTAWA
39003002115946




2-7-50

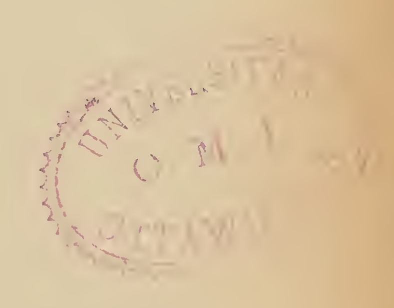


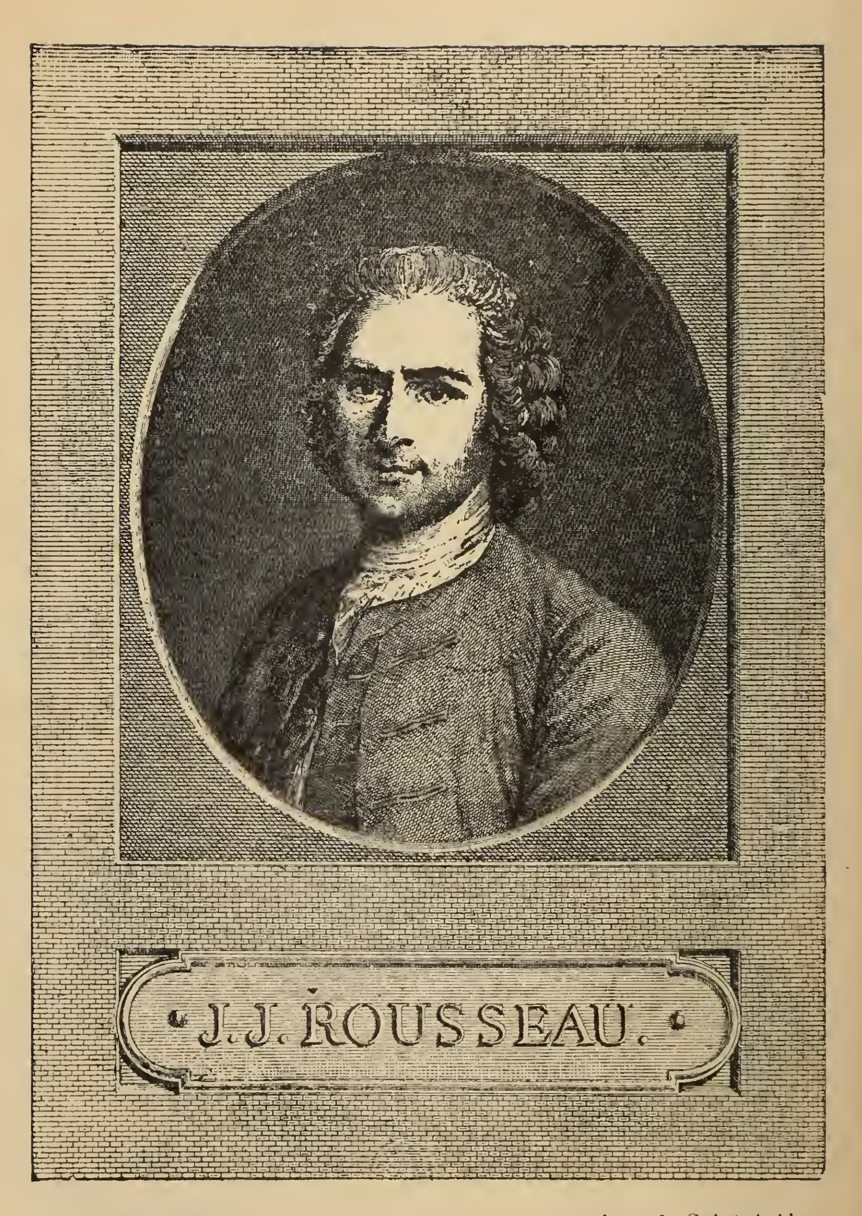


COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

---

# JEAN-JACQUES ROUSSEAU






*d'après de La Tour.* *gravé par de Saint-Aubin.*

Jean-Jacques Rousseau.

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

---

# J.-J. ROUSSEAU

PAR

LOUIS DUCROS

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A LA FACULTÉ DES LETTRES D'AIX

Un volume orné d'un portrait de Jean-Jacques Rousseau d'après de La Tour et de plusieurs reproductions de Moreau le jeune et de Le Barbier

NOUVELLE ÉDITION




PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(ANCIENNE MAISON LECÈNE, OUDIN ET Cie)

15, RUE DE CLUNY, 15



# AVANT-PROPOS

*Rousseau est le plus grand peintre de la nature qu'ait eu la France jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et c'est aussi par les descriptions, grandioses ou charmantes, des beaux pays qu'il avait parcourus, que Rousseau a acquis sa gloire la plus pure et la moins discutée. C'est* avant tout le peintre de la nature *que nous étudierons dans ce livre. Nous laisserons complètement de côté le politique et nous ne parlerons du pédagogue qu'en passant, juste assez pour faire connaître l'importance et l'originalité de ses idées : les théories politiques et pédagogiques de notre auteur, parfois justes et profondes, souvent aussi paradoxales et passablement abstraites, risqueraient fort de fatiguer, sans grand profit, nos jeunes lecteurs. Nous chercherons, en revanche, dans la vie de Jean-Jacques, de quoi intéresser ceux qui aiment les jolies anecdotes, et Rousseau a excellé, on le*

*verra, à raconter sa vie aventureuse aussi bien qu'à décrire les contrées qu'il a visitées.*

*Le plan de cet ouvrage est tout tracé : nous montrerons d'abord comment s'est élevé Jean-Jacques, et c'est le plus souvent lui-même qui nous fera, dans ses* Confessions, *le récit de son enfance et de sa jeunesse. Mais nous nous demanderons surtout, et dès les premiers chapitres, comment naquit et grandit en lui ce profond amour de la nature qui lui dictera tant de belles pages dans les œuvres de son âge mûr. Chemin faisant, nous aurons à dire quelques mots de ces œuvres et des injustes persécutions qu'il eut à subir à cause d'elles : nous le présenterons alors, chassé de lieu en lieu, fuyant, à travers la France, la Suisse et l'Angleterre, des ennemis dont son imagination malade augmentait encore le nombre, mais choisissant toujours, pour refuges, des sites pittoresques que son pinceau rendra à jamais célèbres. Nous le verrons à la fin, vieux et triste, dans son pauvre logement de la rue Plâtrière, en proie à la plus noire misanthropie, abandonné de ses amis, qu'il n'a pas su garder, n'ayant pas même, et par sa faute, un véritable foyer ; et pourtant, là encore, il oubliera par moments les injustes soupçons qui ont tourmenté et gâté sa vie ; il se*

*consolera de tous ses malheurs, réels ou imaginaires, en allant, avec son jeune ami, Bernardin de Saint-Pierre, contempler un beau coucher de soleil sur le mont Valérien ou cueillir pour son herbier quelques fleurs des champs à Romainville. Et ainsi, l'amour et l'étude de la campagne feront l'unité de ce livre, comme ils furent les premiers plaisirs et la dernière consolation de Jean-Jacques.*

L. D



# ENFANCE DE ROUSSEAU

# JEAN-JACQUES ROUSSEAU

## CHAPITRE PREMIER.

### ENFANCE DE ROUSSEAU. — LE VILLAGE DE BOSSEY.

Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève le 28 juin 1712; sa mère, Suzanne Bernard, fille d'un ministre génevois, mourut en lui donnant le jour, et Jean-Jacques pouvait dire plus tard que sa « naissance fut le premier de ses malheurs ». Son père, en effet, Isaac Rousseau, un horloger intelligent et instruit, mais d'un caractère léger, ne sut pas élever ses enfants : l'aîné, plus âgé que Jean-Jacques de sept ans, devint un franc polisson et s'échappa un beau jour de la maison paternelle; on ne sut jamais ce qu'il était devenu. Jean-Jacques grandit entre sa tante Suzon, « sa mie Jacqueline, » et son père qui le chérissait et

l'embrassait avec transport, parce qu'il croyait revoir en lui celle qu'il avait perdue.

« Quand il me disait : Jean-Jacques, parlons de ta mère; je lui disais : Hé bien ! mon père, nous allons donc pleurer ; et ce mot seul lui tirait déjà des larmes. Ah ! disait-il en gémissant, rends-la-moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-je ainsi, si tu n'étais que mon fils ? »

Jean-Jacques, élevé et idolâtré ainsi par trois femmes (car son père était une nature toute féminine), passant d'ailleurs toutes ses journées à la maison, soit à voir travailler son père à son établi, soit à écouter les airs attendrissants que chantait « la douce voix » de sa tante, fut naturellement, dès son plus jeune âge, d'une sensibilité extrême, que surexcitèrent encore ses premières lectures.

« Ma mère, dit-il, avait laissé des romans ; nous nous mîmes à les lire après souper, mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusants ; mais bientôt l'intérêt devint si vif, que nous lisions tour à tour sans relâche, et passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père, *entendant le matin les hirondelles*, disait tout honteux : Allons nous coucher, je suis plus enfant que toi. »

En citant ces dernières lignes, d'une poésie si pittoresque, et d'une familiarité si nouvelle dans notre littérature, notre grand critique Sainte-Beuve ajoutait : « Notez bien cette hirondelle ; « c'est la première et qui annonce un nouveau « printemps de la langue ; on ne commence à la « voir paraître que chez Rousseau. »

La lecture des romans avait exalté l'imagination, déjà si vive, de Jean-Jacques. Un livre d'un autre genre , qui fut bientôt son livre favori, devait contribuer à le faire revivre en dehors et au-dessus de la réalité. Nous voulons parler de Plutarque, dont les héros devinrent autant de modèles pour notre jeune enthousiaste. Il se croyait « Grec et Romain, » se transformait tour à tour dans tous les personnages dont il lisait la noble vie et se répétait à lui-même, les yeux étincelants et la voix forte, le récit des traits de constance et d'intrépidité qui l'avaient frappé

« Un jour que je racontais, à table, l'aventure de Scœvola (1), on fut effrayé de me voir avancer et tenir la main sur un réchaud pour représenter son action. »

(1) Mucius Scœvola est ce jeune patricien romain qui, pendant le siège de Rome par Porsenna, roi des Etrusques, en 507 avant J.-C., pénétra sous un déguisement dans le

Ainsi, une éducation toute domestique, pleine de douceurs et de caresses, et des histoires qui se passent dans le pays des romans ou dans le monde des héros, voilà ce qui, de bonne heure, exalta la sensibilité naturelle de Rousseau et enflamma sa naissante imagination ; voilà ce qui fut aussi, en partie, la cause de ses malheurs et de sa gloire. Plus tard, en effet, il cherchera vainement, dans le monde, les grandes vertus des héros de Plutarque et les tendresses de la maison paternelle, et alors, rebuté et froissé, il se repliera sur lui-même, vivra dans une cité idéale peuplée de Catons et de Régulus, et deviendra misanthrope ; il accusera ses amis de torts imaginaires, se brouillera avec eux et avec ses bienfaiteurs, et, pourtant, ce besoin d'affection qu'avait développé en lui son éducation première se reportera, à défaut d'amitiés durables, sur les hommes en général, et, si on a raison de dire de lui qu'il fut un très mauvais ami, il est juste d'ajouter que

camp ennemi, essaya de tuer Porsenna, n'y réussit pas et fut arrêté. Amené devant Porsenna et menacé du supplice, il plaça de lui-même la main sur un brasier ardent et la laissa se consumer sans manifester la moindre douleur, montrant ainsi qu'il était inaccessible à la crainte des tourments. Voir dans la même collection *Plutarque*, par de Crozals, p. 115.

l'amour de l'humanité échauffa du moins son génie et ennoblit même ses œuvres les plus imparfaites.

Le père de Rousseau ayant été obligé de quitter Genève à la suite d'un duel, Rousseau fut confié aux soins d'un oncle du nom de Bernard, lequel, se sentant incapable d'élever à la fois son neveu et son fils, les mit tous deux en pension à Bossey, chez un pasteur nommé Lambercier.

Bossey est un village situé à un mille environ de Genève, au pied du mont Salève ; les années qu'y passa Jean-Jacques sont très importantes pour l'histoire de sa vie et le développement de son génie ; car il apprit, d'une part, dans la pieuse maison du pasteur Lambercier, à honorer et à prier Dieu, et les principes religieux que lui inculqua alors son austère précepteur et qu'il n'oublia jamais, devaient le distinguer un jour des philosophes athées du dix-huitième siècle. Et, d'autre part, c'est pendant les années passées au village de Bossey que s'éveilla en lui l'amour de la nature.

« La campagne était pour moi si nouvelle que je ne pouvais me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. »

Trente ans plus tard, il ne pouvait penser, sans

attendrissement, à Bossey et aux heures délicieuses qu'il y passait, avec son inséparable cousin, à cultiver, dans son petit jardin, ses herbes et ses fleurs, à gratter légèrement la terre pour découvrir le germe du grain qu'on avait semé et dont on saluait les premières pousses avec des cris de joie.

« Je vois, à cette heure, écrivait-il bien plus tard, âgé de près de soixante ans, je vois tous les lieux et toutes les personnes de Bossey. Je vois la servante ou le valet agir dans la chambre, une hirondelle entrer par la fenêtre, une mouche se poser sur ma main, tandis que je récitais ma leçon ; je vois tous les arrangements de la chambre où nous étions ; le cabinet de M. Lambercier à main droite, une estampe représentant tous les papes, un baromètre, un grand calendrier, *des framboisiers qui, d'un jardin fort élevé dans lequel la maison s'enfonçait sur le derrière, venaient ombrager la fenêtre et passaient quelquefois jusqu'en dedans.* »

N'est-ce pas que tout cela est d'un naturel et d'une simplicité charmants, et que Rousseau s'entend merveilleusement à poétiser les détails les plus ordinaires de la vie domestique ! C'est qu'il aime vraiment tous ces menus objets et toutes ces choses familières qui parlent encore à son imagination et à son cœur au moment où il les décrit, et voilà pourquoi ce framboisier et ce baromètre lui-même nous paraissent intéressants.

C'est à Bossey qu'arriva la grande et tragique aventure du noyer de la terrasse. Rousseau nous demande la permission de nous la raconter le plus longtemps possible, afin de faire durer son plaisir.

« Il y avait, hors la porte de la cour, une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité ; les deux pensionnaires en furent les parrains, et, tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre, chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, et nous résolûmes de nous procurer cette gloire, sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté était d'avoir de quoi le remplir, car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours ; et cela nous réussit si bien, que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles, dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure,

persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions, on nous tenait de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin, la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente, que l'eau ne coulait point; la terre s'éboulait et bouchait la rigole ; l'entrée se remplissait d'ordure ; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta. Nous creusâmes davantage la terre et notre bassin, pour donner à l'eau son écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, et d'autres, posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes, à l'entrée, de petits bouts de bois mince et à claire-voie, qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenaient le limon et les pierres, sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée, et, le jour où tout fut fait, nous attendîmes, dans des transes d'espérance et de crainte, l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin : M. Lambercier vint aussi, comme à son ordinaire, assister à l'opération, durant la-



*d'après Le Barbier l'aîné.* *gravé par Dambrun.*

Un aqueduc, s'écriait-il, un aqueduc, un aqueduc !

quelle nous nous tenions tous deux derrière lui, pour cacher notre arbre, auquel très heureusement il tournait le dos.

A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau, que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect, la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier : et ce fut dommage, car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer était bonne et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager en deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et criant à pleine tête : « Un aqueduc ! un aqueduc ! » il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portait au milieu de nos cœurs. En un moment, les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût, durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse : « *Un aqueduc !* s'écriait-il en brisant tout, *un aqueduc ! un aqueduc !* »

Si M. Lambercier eut, ce jour, la main un peu prompte, il faut convenir aussi que les petits architectes étaient dans leur tort, puisqu'ils dérobaient au noyer l'eau dont celui-ci avait besoin pour donner de l'ombre à ceux qui l'avaient planté. Mais, une autre fois, les deux pensionnaires furent punis sans l'avoir mérité, et cette injustice les mit dans la plus violente colère.

« J'étudiais un jour seul ma leçon dans la chambre contiguë à la cuisine. La servante avait mis sécher à la plaque les peignes de mademoiselle Lambercier. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents était brisé. A qui s'en prendre de ce dégât? personne autre que moi n'était entré dans la chambre. On m'interroge : je nie d'avoir touché le peigne. M. et Mademoiselle Lambercier se réunissent, m'exhortent, me pressent, me menacent : je persiste avec opiniâtreté; mais la conviction était trop forte ; elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux..... On écrivit à mon oncle Bernard ; il vint. Mon pauvre cousin était chargé d'un autre délit non moins grave ; nous fûmes enveloppés dans la même exécution..... Tout ce que je sentais, c'était la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avais point commis. La douleur du corps, quoique vive, m'était peu sensible : je ne sentais que l'indignation, la rage, le désespoir. Mon cousin, qu'on avait puni d'une faute involontaire, comme d'un acte prémédité, se mettait en fureur à mon exemple et se montait, pour ainsi dire, à mon unisson. Tous deux dans le même lit, nous nous embrassions avec des transports convulsifs, nous étouffions ; et quand nos jeunes cœurs un peu soulagés pouvaient exhaler leur colère, nous nous levions sur notre séant et nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force : *Carnifex ! Carnifex ! Carnifex* (1) *!* »

Sans voir, comme Jean-Jacques, un affreux bourreau dans M. Lambercier, nous croyons

(1) Mot latin qui signifie bourreau.

cependant que ce dernier avait tort. Les apparences avaient beau être contre l'accusé, dès l'instant que Jean-Jacques n'avait jamais menti, on devait le croire sur parole.

Quelques mois après cette fâcheuse aventure, et comme il n'y avait plus désormais la même confiance ni la même affection entre le maître et ses deux élèves, ceux-ci furent retirés de chez M. Lambercier, et Jean-Jacques retourna à Genève, chez son oncle Bernard. C'était le plus grand malheur qui pût lui arriver, car personne ne s'occupa plus de lui, son oncle ne songeant qu'à ses plaisirs et son père vivant retiré à Nyon (1), sans s'inquiéter beaucoup, semble-t-il, de l'éducation et de l'avenir de Jean-Jacques. Parlant, dans ses *Confessions,* de ces années passées chez son oncle, Rousseau disait mélancoliquement : « Ainsi se perdait en niaise- « ries le plus précieux temps de mon enfance, « avant qu'on eût décidé de ma destination. » Le moment vint pourtant où il fallait lui choisir un métier : on le plaça chez un greffier, et le lecteur devine quelle triste figure devait faire, au milieu des paperasses du greffe, l'admirateur et l'émule des Scipions et des Fabius. Au bout

(1) Nyon est une ville de Suisse, située sur le lac de Genève.

de quelque temps, le greffier déclara que Rousseau n'était « qu'un âne » et tout au plus bon à manier la lime ; il fut donc mis chez un graveur, chez le terrible M. Ducommun, dont les mauvais traitements firent de lui un polisson. On se rappelle combien il avait été caressé et choyé à la maison paternelle, où il lui arrivait parfois d'échapper, par quelque heureuse saillie, aux châtiments les plus mérités : un soir, par exemple, qu'il avait été condamné à s'aller coucher sans souper et qu'il passait par la cuisine avec son triste morceau de pain, il aperçut et flaira le rôti qui tournait à la broche. On était autour du feu et il fallait, en passant, saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avait si bonne mine et sentait si bon, il ne put s'empêcher de lui faire aussi la révérence et de lui dire d'un ton piteux : Adieu, rôti. Cette naïveté parut si plaisante qu'on le fit rester à souper. Maintenant, au contraire, chez son barbare maître, il n'osait plus ouvrir la bouche, et d'ailleurs il devait se lever de table au tiers du repas. Le maître graveur le roulait de coups pour les fautes les plus légères ; cette brutalité le rendit méchant, menteur et même, car il faut tout dire, voleur. Il vola d'abord des asperges pour faire plaisir à un camarade, qui l'avait

séduit par ses cajoleries : Jean-Jacques ne sut jamais résister aux caresses. Il vola ensuite pour son compte, et, tout en blâmant le petit vaurien nous ne pouvons pourtant nous empêcher de rire en lisant le récit dramatique de sa chasse aux pommes ; car enfin il ne s'agit encore ici que d'une peccadille.

« Un souvenir qui me fait frémir encore et rire tout à la fois, est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étaient au fond d'une dépense (1) qui, par une jalousie élevée, recevait du jour de la cuisine. Un jour que j'étais seul dans la maison, je montai sur la maie (2) pour regarder ce précieux fruit dont je ne pouvais approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle y pourrait atteindre : elle était trop courte. Je l'allongeai par une autre petite broche qui servait pour le menu gibier ; car mon maître aimait la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès ; enfin je sentis avec transport que j'amenais une pomme. Je tirai très doucement : déjà la pomme touchait à la jalousie, j'étais prêt à la saisir. Qui dira ma douleur ? La pomme était trop grosse ; elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer ! Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état, un couteau assez long pour fendre la pomme, une latte pour la soutenir. A force d'adresse et de temps, je parvins à la partager, espérant tirer ensuite les pièces l'une après

(1) *Dépense*, lieu où l'on serre les provisions et les objets destinés à la table.

(2) *Maie*, huche au pain.

l'autre ; mais à peine furent-elles séparées qu'elles tombèrent toutes deux dans la dépense. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction.

Je ne perdis point courage ; mais j'avais perdu beaucoup de temps. Je craignais d'être surpris ; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse, et je me remets à l'ouvrage, tout aussi tranquillement que si je n'avais rien fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui déposaient contre moi dans la dépense.

Le lendemain, retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes tréteaux, j'allonge la broche, je l'ajuste ; j'étais prêt à piquer..... Malheureusement le dragon ne dormait pas : tout à coup la porte de la dépense s'ouvre ; mon maître en sort, croise les bras, me regarde, et me dit : Courage !... La plume me tombe des mains. »

La correction fut sans doute terrible, car M. Ducommun était « rustre et violent ; » ici, du moins, il avait pour lui le droit : il défendait ses pommes contre la friponnerie d'un gourmand ; mais où le tyran outrepassait ses droits, c'est quand il épiait Jean-Jacques pour le surprendre, un livre à la main, en dehors des heures de travail ; il le battait alors et brûlait les livres ou les jetait par la fenêtre, au grand désespoir de Rousseau, qui les avait payés à une loueuse de livres, nommée La Tribu, avec ses étrennes des dimanches et, par acomptes, en lui abandonnant ses cravates et ses hardes. Naturellement, parmi ces livres, il y en avait de

bons et de mauvais, car le jeune apprenti graveur était incapable de choisir ses lectures ; plus tard, quand il fera des livres lui-même, il ne saura pas toujours distinguer le vrai du faux, et ce sera là en partie la conséquence de ses lectures désordonnées, où tout, le bien comme le mal, était dévoré avec une égale avidité. Du moins la bibliothèque de La Tribu lui rendit à cette époque un grand service qu'il vaut la peine de signaler, car il va nous permettre de combattre d'avance une des plus grandes erreurs de Rousseau. Dans le premier de ses ouvrages, dont nous parlerons un peu plus loin, Rousseau essaie de démontrer que les lettres et les sciences ont contribué à corrompre les bonnes mœurs. Eh bien ! lisez ce qu'il écrit lui-même en parlant de cette époque de sa jeunesse où il faisait de si fréquentes visites à la bibliothèque de La Tribu : « Livré tout entier à « mon nouveau goût, je ne faisais plus que lire, « *je ne volais plus*. » Les livres sont donc utiles à quelque chose : c'est Rousseau lui-même qui le constate par son propre exemple. Au bas des mots que nous venons de citer, on pourrait écrire en note : Rousseau réfuté par Jean-Jacques.

Cependant, la tyrannie de M. Ducommun devenant de plus en plus insupportable à une âme

sensible et fière comme l'était celle de Jean-Jacques, celui-ci prit enfin le parti de secouer le joug, et voici comment il parvint à s'affranchir.

Dans les promenades qu'il faisait hors de la ville avec quelques vauriens de son âge, Jean-Jacques avait oublié deux fois l'heure du couvre-feu; il avait trouvé, au retour, les portes de la ville fermées et, après une nuit passée sans doute à la belle étoile, il avait été accueilli, le lendemain matin, chez son maître, par une grêle de coups.

Un dimanche soir qu'il revenait de la campagne avec ses camarades, il entend tout à coup, à une demi-lieue de la ville, sonner la retraite. Il double le pas, court à toutes jambes, arrive essoufflé, tout en nage. Il aperçoit déjà les soldats à leur poste, il accourt et crie d'une voix effarée. Il était trop tard : à vingt pas de lui, il voit lever le premier pont.

« Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour moi.

« Dans le premier transport de ma douleur, je me jetai sur le glacis et mordis la terre. Mes camarades, riant de leur malheur, prirent, à l'instant, leur parti. Je pris aussi le mien ; mais ce fut d'une autre manière. Sur le lieu même, je jurai de ne retourner jamais chez mon maître ; et, le lendemain, quand, à l'heure de la décou-

verte, ils rentrèrent en ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant seulement d'avertir en secret mon cousin Bernard de la résolution que j'avais prise et du lieu où il pourrait me voir encore une fois. »

Voilà donc Rousseau livré à lui-même, « dans le vaste espace du monde. » Son oncle Bernard est enchanté d'être débarrassé de lui, et quant à son père, il se mettra à sa recherche; mais, comme on va le voir, ses recherches ne dureront pas bien longtemps. On n'est pas plus libre et plus isolé que ne le fut Jean-Jacques à partir de ce moment. Faut-il s'étonner s'il commit des fautes, et de très graves, et ne doit-on pas juger avec quelque indulgence un enfant à qui on n'a pas donné le temps de s'instruire, que personne, en définitive, n'a pris la peine d'élever, et qui, dès l'âge de seize ans, est le maître de faire tout ce qu'il veut et de vagabonder partout où il lui plaira?

Après avoir erré quelques jours autour de Genève, nourri et logé par des paysans qui avaient pitié de lui, notre jeune fugitif arriva à Confignon, dans la Savoie, et alla frapper à la porte du curé, qui s'appelait M. de Pontverre; ce nom, fameux dans l'histoire de la Suisse, avait frappé Jean-Jacques, qui était curieux de voir un descendant de ces illustres gentilshommes de la cuiller : on

les appelait ainsi parce que les Pontverre, ennemis des Génevois qu'ils s'étaient vantés de manger à la cuiller, portaient, comme signe de ralliement, une cuiller pendue à leur cou. Le curé reçut fort bien le jeune Rousseau, tout Génevois et tout protestant qu'il était : il pensa qu'une excellente occasion s'offrait à lui de sauver une âme, et il essaya de convertir Rousseau à la foi catholique. On a beaucoup reproché à M. de Pontverre de n'avoir pas renvoyé le vagabond à Genève dans sa famille; mais on ne réfléchit pas assez que la famille de Jean-Jacques ne paraît pas s'être fort inquiétée de le ramener au logis, car son oncle, qui était venu jusqu'à Confignon, ne voulut pas aller plus loin, quand il sut que le déserteur avait poussé jusqu'à Annecy. Quant à son père, il alla bien jusqu'à Annecy, mais il s'y reposa tranquillement lorsqu'il apprit que Jean-Jacques était à quelques lieues de là : voilà un père et un oncle qui sont vite fatigués! et il y a apparence qu'ils n'en voulurent pas trop au curé de n'avoir pas rendu Jean-Jacques à leur sollicitude si peu empressée. M. de Pontverre n'eut pas de peine à convaincre Jean-Jacques, qui partit pour Annecy : son hôte l'y recommandait à une dame charitable chargée de ravir les âmes à l'hérésie.

# JEUNESSE DE ROUSSEAU

## CHAPITRE II.

### JEUNESSE DE ROUSSEAU. — LES CHARMETTES.

C'est le jour des Rameaux de l'année 1728, date mémorable dans sa vie, que Jean-Jacques arriva à Annecy et se présenta chez M$^{me}$ de Warens, qui devait être sa première bienfaitrice. Pour le moment, elle se contenta de l'envoyer à Turin dans un hospice où on instruisait les catéchumènes décidés à embrasser la religion catholique. Jean-Jacques, qui se souvenait des bonnes leçons, malheureusement trop vite interrompues, du pasteur Lambercier, opposa quelque résistance aux instructions nouvelles qu'on lui donnait. Il fit des objections, puis il se soumit, à la fin, dans l'espoir que sa conversion allait lui ouvrir toutes les portes. Il se trompait et, après la cérémonie, il reçut quelques pièces de menue monnaie, une vingtaine de francs environ, et on lui souhaita bonne fortune.

Voilà donc Rousseau de nouveau seul, et cette

fois, sur le pavé d'une grande ville. Léger d'argent, mais aussi léger de souci, il se mit tranquillement à visiter les curiosités de Turin. Tous les matins, il allait assister à la messe du roi, et il était très fier de se voir dans la même chapelle avec le prince et toute sa suite. Il cherchait des yeux, parmi les personnes richement parées qui composaient la cour, quelle était la princesse qui viendrait lui offrir sa main, car il doutait peu de lui-même et il arrangeait le monde d'après ce qu'il avait lu dans ses romans : la princesse ne vint pas, mais Jean-Jacques sentit s'éveiller en lui, dans cette chapelle royale de Turin, sa passion pour la musique ; et c'est à cette noble passion qu'il devra plus tard un de ses grands triomphes ; un jour il verra les plus belles dames de la cour de France applaudir son joli opéra, *Le Devin du village*.

Pour le moment, il entre bien, comme il l'avait rêvé, dans la maison d'une grande dame, mais c'est pour y revêtir un costume qu'il n'avait pas ambitionné. On lui donne une livrée, et le voilà laquais de M^me^ de Vercellis, femme hautaine, qui n'eut jamais pour lui une parole bienveillante. Reconnaissons, d'ailleurs, que Jean-Jacques se conduisit chez elle comme un impudent valet.

Nous allons le laisser parler et s'accuser lui-même. Mme de Vercellis venait de mourir.

« Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, et qu'il ne s'égare bien des choses ; cependant, telle était la fidélité des domestiques que rien ne se trouva de manque sur l'inventaire. La seule Mlle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose et argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étaient à ma portée ; ce ruban seul me tenta, je le volai : et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné. Marion était une jeune Mauriennoise dont Mme de Vercellis avait fait sa cuisinière, quand, cessant de donner à manger, elle avait renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Marion avait un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer ; d'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avait guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importait de vérifier lequel était le fripon des deux. On la fit venir : l'assemblée était nombreuse, le comte de la Roque y était. Elle arrive, on lui montre le ruban : je la charge effrontément ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons, et auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, et lui

soutiens, en face, qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, et ne me dit que ces mots : « Ah ! Rousseau, je vous croyais un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre place. » Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération, comparée à mon ton décidé, lui fit tort. Il ne semblait pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, et de l'autre une aussi angélique douceur On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étaient pour moi. Dans le tracas où l'on était, on ne se donna pas le temps d'approfondir la chose, et le comte de la Roque, en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que la conscience du coupable vengerait assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine ; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir. »

Voilà, certes, une des plus mauvaises actions dont Jean-Jacques se soit rendu coupable : non seulement il vole, non seulement il aggrave son vol par un odieux mensonge, mais, ce qui est peut-être plus mal encore, il résiste aux prières et aux larmes d'une brave fille qu'il a calomniée ! Que ce sang-froid lui fait peu d'honneur, et comme son cœur s'est bien vite endurci dans le mal ! C'est ici que nous avons besoin, pour l'excuser un peu, de rappeler ces années malheureuses qu'il avait passées loin de la maison paternelle,

abandonné à lui-même, et à tous ses mauvais instincts, n'ayant pour camarades que les ouvriers paresseux et fripons de M. Ducommun, et enfin les laquais effrontés de Mme de Vercellis. Avant de le condamner avec trop de sévérité, demandons-nous si nous-mêmes, à sa place, privés à la fois de la bonne éducation que nos parents nous ont donnée et des bons exemples que nous avons eus sous les yeux, nous aurions été beaucoup meilleurs que lui.

De chez Mme de Vercellis, Jean-Jacques passa dans la maison de la marquise de Breil, une descendante de l'illustre famille de Solar. Il y fut traité avec un peu plus d'égards : on lui épargna la livrée, mais il dut faire le service comme les autres laquais, bien qu'il leur fût évidemment supérieur à tous par son esprit naturel et par ses lectures. Il montra même un jour, à la stupéfaction générale, qu'il en savait plus que les maîtres, et, dans la piquante anecdote qui suit, nous voyons un laquais donner une leçon de français à de grands seigneurs ignorants.

« On donnait, ce jour-là, un grand dîner, où, pour la première fois, je vis avec beaucoup d'étonnement le maître d'hôtel servir, l'épée au côté et le chapeau sur la tête. Par hasard on vint à parler de la devise de la maison de

Solar, qui était sur la tapisserie avec les armoiries : *Tel fiert qui ne tue pas.* Comme les Piémontais ne sont pas pour l'ordinaire consommés dans la langue française, quelqu'un trouva, dans cette devise, une faute d'orthographe et dit qu'au mot *fiert* il ne fallait pas de *t*.

Le vieux comte de Gouvon allait répondre ; mais, ayant jeté les yeux sur moi, il vit que je souriais sans oser rien dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyais pas que le *t* fût de trop ; que *fiert* était un vieux mot français qui ne venait pas du mot *ferus*, fier, menaçant, mais du verbe *ferit*, il frappe, il blesse ; qu'ainsi la devise ne me paraissait pas dire : *tel menace*, mais *tel frappe qui ne tue pas.*

Tout le monde me regardait et se regardait sans rien dire. On ne vit de la vie un tel étonnement. Mais, ce qui me flatta davantage, fut de voir clairement sur le visage de M[lle] de Breil un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse, tournant les yeux vers son grand-papa, semblait attendre avec une sorte d'impatience la louange qu'il me devait, et qu'il me donna en effet, si pleine et si entière et d'un air si content, que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces moments trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel, et vengent le mérite avili des outrages de la fortune. »

Cependant Rousseau sentait qu'il n'était pas né pour être laquais : poussé à la fois par son humeur voyageuse et par je ne sais quels rêves de gloire qui étaient comme une obscure conscience de son génie, il prit congé de ses maîtres et se mit à cou-

rir le monde en compagnie d'un aventurier nommé Bâcle, qui l'avait séduit par ses bons mots et sa bouffonnerie. Rousseau, ayant reçu en présent une fontaine de Héron (1), forma le beau projet de gagner sa vie en montrant aux badauds cet instrument merveilleux. Il part, la bourse très peu garnie, mais le cœur plein de joie à l'idée de cette « félicité ambulante à laquelle il borne pour le moment ses brillants projets. » Les deux voyageurs avaient fait à peine quelques lieues que la précieuse fontaine se casse : nos jeunes fous ne font qu'en rire, car elle commençait à les ennuyer. Ce qui les amuse encore beaucoup, c'est de n'avoir pas songé que leurs habits et leurs souliers finiraient par s'user et qu'ils n'auraient pas de quoi les remplacer. Rousseau, qui n'avait pas oublié M^me^ de Warens et sa gracieuse hospitalité, se débarrassa adroitement de son compagnon de voyage en affectant tout à coup, à son égard, une grande froideur, et il arriva bientôt à Annecy, où il trouva le même accueil empressé. Mais, cette fois encore, il ne devait faire qu'un très court séjour chez

(1) La fontaine de Héron est un appareil ingénieux inventé par Héron d'Alexandrie, au deuxième siècle avant notre ère, dans lequel l'air, comprimé par une certaine quantité d'eau, en fait jaillir d'autre au-dessus du niveau de la première. (Littré.)

M$^{me}$ de Warens. Cette dame le chargea d'accompagner à Lyon un de ses amis qui lui avait donné quelques leçons de musique, et Rousseau, ayant trouvé au retour la maison vide, prit le parti d'attendre à Annecy des nouvelles de sa bienfaitrice. Pendant qu'il errait aux environs de la ville, il eut une amusante aventure qu'il nous a contée avec une fraîcheur de coloris et une grâce exquises.

« L'aurore, un matin, me parut si belle, que, m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre, dans sa plus grande parure, était couverte d'herbe et de fleurs ; les rossignols, presque à la fin de leur ramage, semblaient se plaire à le renforcer ; tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, et qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui (en Angleterre).

Je m'étais insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentait, et je me promenais sous des ombrages, dans un vallon, le long d'un ruisseau... J'entends, derrière moi, des pas de chevaux et des voix qui semblaient embarrassées, mais qui n'en riaient pas de moins bon cœur. Je me retourne ; on m'appelle par mon nom ; j'approche, je trouve deux jeunes personnes de ma connaissance, M$^{lle}$ de Graffendried et M$^{lle}$ Galley, qui, n'étant pas d'ex-

cellentes cavalières, ne savaient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Elles me dirent qu'elles allaient à Toune, vieux château appartenant à Mme Galley; elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles seules..... Je voulus fouetter les chevaux; mais elles craignaient pour moi les ruades. J'eus recours à un autre expédient: je pris par la bride le cheval de Mlle Galley, puis, le tirant après moi, je traversai le ruisseau, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, et l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait, je voulus saluer ces demoiselles et m'en aller comme un benêt: elles se dirent quelques mots tout bas; et Mlle de Graffendried s'adressant à moi: « Non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service, et nous devons en conscience avoir soin de vous sécher: il faut, s'il vous plaît, venir avec nous, nous vous arrêtons prisonnier... »

Nous dînâmes dans la cuisine de la Grangère, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, et leur hôte, entre elles deux, sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner! quel souvenir plein de charmes!

Après le dîner, nous fîmes une économie: au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés; et, pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. »

N'est-ce pas, qu'en lisant ces jolies pages on jouit, avec l'auteur, de tous les charmes de cette

belle matinée de printemps, on s'amuse avec lui des piquantes aventures que lui réservait la journée, et surtout on croit voir ce joli cerisier avec le groupe animé des trois folâtres jeunes gens?

Les cerises pourtant ne nourrissent guère, et Jean-Jacques, qui avait déjà connu la faim, imagina, pour gagner sa vie, de donner des leçons de musique : à vrai dire, il enseignait ce qu'il aurait eu besoin d'apprendre, mais il comptait que son aplomb suppléerait à ses connaissances. On n'aurait jamais imaginé, s'il n'avait pas pris le soin de nous le raconter lui-même, jusqu'où pouvait pousser l'effronterie ce prétendu musicien qui ne savait pas même déchiffrer un air ; ne forma-t-il pas le projet insensé de se produire en public, et de donner un concert ! C'est à Lausanne qu'il commit cette extravagance ; écoutons-le lui-même, puisqu'il a pris plaisir à nous dépeindre cette scène incroyable :

« On s'assemble pour exécuter ma pièce. J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties ; j'étais fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes, qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral les cinq ou six coups du *prenez garde à vous*. On fait silence ; je me mets gravement à battre la mesure ; on commence...

Non, depuis qu'il existe des opéras français, de la vie on n'ouït un semblable charivari. Quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on semblait attendre. Les musiciens étouffaient de rire ; les auditeurs ouvraient de grands yeux et auraient bien voulu fermer les oreilles ; mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes, qui voulaient s'égayer, raclaient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant, il est vrai, à grosses gouttes, mais retenu par la honte, n'osant m'enfuir et tout planter là. Pour ma consolation, j'entendais autour de moi les assistants se dire à leur oreille, ou plutôt à la mienne, l'un : Il n'y a rien là de supportable ; un autre : Quelle musique enragée ! un autre : Quel diable de sabbat ! Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur fut le menuet. A peine en eut-on joué quelques mesures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitait sur mon joli goût de chant ; on m'assurait que ce menuet ferait parler de moi, et que je méritais d'être chanté partout. Je n'ai pas besoin de dépeindre mon angoisse, ni d'avouer que je la méritais bien. »

Après ce beau succès, Jean-Jacques se remit à courir le pays, et, sans le suivre dans toutes les villes qu'il visita, nous raconterons seulement un repas singulier qu'il fit un soir chez un paysan français. Pour bien comprendre son récit, il faut savoir qu'avant la Révolution, le paysan français était accablé d'impôts qui n'étaient pas seulement vexatoires, mais injustes, puisque les ordres

privilégiés en étaient exempts. De plus, les commis chargés de taxer chaque commune et chaque citoyen, n'ayant pas les moyens d'évaluer la fortune des contribuables et le produit de leur travail, établissaient les impôts d'une manière très inexacte et très arbitraire ; voilà pourquoi le paysan, comme nous allons le voir, était obligé de dissimuler son aisance et d'affecter la gêne, pour échapper aux vexations des collecteurs. Nous pouvons maintenant laisser parler Rousseau :

« Un jour, m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable, je m'y plus si fort et j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout à fait. Après plusieurs heures de course inutile, las et mourant de soif et de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse aux environs. Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse, où tous les habitants à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrémé et du gros pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices et je mangeais ce pain, paille et tout ; mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan, qui m'examinait, jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite après avoir dit qu'il voyait bien que j'étais un bon jeune honnête homme qui n'était pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de la cuisine, descendit, et revint un moment après avec un bon

pain bis de pur froment, un jambon très appétissant, quoique entamé, et une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste : on joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent; il ne voulait point de mon argent, il le repoussait avec un trouble extraordinaire; et ce qu'il y avait de plaisant, était que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin il prononça ces mots terribles de commis et de rats de cave. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides (1), qu'il cachait son pain à cause de la taille (2), et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, et dont je n'avais pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs. Cet homme, quoique aisé, n'osait manger le pain qu'il avait gagné à la sueur de son front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la misère qui régnait autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri, et déplorant le sort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains. »

(1) Levées de deniers qui se faisaient sur le peuple pour *aider* à soutenir les dépenses de l'État.

(2) Imposition levée sur les personnes qui n'étaient pas nobles ou ecclésiastiques. Ce mot de *taille* venait de l'usage des collecteurs de marquer sur une petite *taille* de bois ce que les contribuables avaient donné.

Ce qui explique l'indignation de Jean-Jacques, c'est qu'il était Génevois et que le paysan suisse était bien plus heureux et bien plus libre que le paysan français au dix-huitième siècle.

Dans sa *Lettre à d'Alembert*, dont nous parlerons plus loin, Rousseau décrit un spectacle très curieux aux environs de Neuchâtel : c'est une montagne entière couverte d'habitations à égale distance les unes des autres. Les montagnards, francs de tailles, d'impôts et de corvées, cultivent des biens dont tout le produit est pour eux, et emploient leurs loisirs à faire mille ouvrages de leurs mains. « L'hiver surtout, temps où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun, renfermé bien chaudement, avec sa nombreuse famille, dans sa jolie et propre maison de bois, qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amusants qui chassent l'ennui de son asile, et ajoutent à son bien-être. »

Rousseau, dans ce premier voyage en France, ne fit pas toujours d'aussi bons soupers que celui qu'il vit sortir de dessous terre chez ce brave paysan ; souvent même il n'avait pas de quoi payer son gîte et dormait sur le bord du chemin. Mais il avait vingt ans, il adorait la nature et il trouvait que le plus beau ciel de lit est le ciel étoilé. Il dor-

mait, dit-il, par terre ou sur un banc, aussi tranquillement que sur un lit de roses ; et il nous a décrit une de ces nuits passées à la belle étoile avec un entrain et une poésie qui donnent envie de dormir en plein air :

« Il avait fait très chaud ce jour-là; la soirée était charmante; la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid ; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres; un rossignol était précisément au-dessus de moi : je m'endormis à son chant. Mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai : la faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient encore. »

Cependant cette vie misérable et vagabonde tou-

chait à sa fin : Rousseau arriva à Chambéry, où Mme de Warens le recueillit et le logea chez elle pendant neuf ans. Ce n'est pourtant pas à Chambéry même, mais dans une modeste campagne des environs, que Jean-Jacques passa ces neuf années, les plus heureuses de sa vie, et les jolies pages dans lesquelles il nous a raconté ce beau temps de sa jeunesse ont rendu à jamais célèbre la maison qu'il habita alors et qu'on appelait les *Charmettes*.

Entre deux coteaux peu élevés, situés au-dessus de Chambéry, est un petit vallon au fond duquel coule un ruisseau parmi des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon, à mi-côte, était située une jolie maisonnette qu'on peut voir aujourd'hui telle qu'elle était lorsqu'y arriva Jean-Jacques, à la fin de l'été 1736. Les alentours sont restés les mêmes, aussi frais et champêtres que jadis, et l'on montre encore, dans la maison, quelques-uns des objets qui ont appartenu à Mme de Warens : son épinette, par exemple, sur laquelle a dû plus d'une fois s'exercer le futur compositeur du *Devin du village*. « Au-devant de la maison, dit Rousseau, était un jardin en terrasse, une vigne au-dessus; vis-à-vis, un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée; plus haut, dans la mon-



Les Charmettes, d'après Guyot.

tagne, des prés pour l'entretien du bétail. »

Le jour où M^me de Warens alla prendre possession des Charmettes, elle remarqua, en montant le coteau, une fleur dont le nom est resté attaché au souvenir de Jean-Jacques. A moitié chemin, elle était descendue de sa chaise, pour ne pas fatiguer les porteurs. « En marchant, dit Rousseau dans son style précis et poétique à la fois, elle vit quelque chose de bleu dans la haie et me dit : « Voilà de la pervenche encore en fleur..... » En 1764, c'est-à-dire, près de trente ans plus tard, étant à Cressier avec mon ami, M. du Peyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle Belle-Vue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : Ah ! voilà de la pervenche ! Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause. » Nous la connaissons, nous ; elle est dans ce cœur, sensible à l'excès, qui ressentait à la vue, ou, tout simplement, au souvenir de certains objets, toutes les impressions qu'il en avait éprouvées jadis : il retrouvait alors, grâce à cette merveilleuse mémoire de sa sensibilité, des paysages et des scènes entières, et il nous les dépeignait, dans ses *Confessions*, avec autant de vérité et de viva-

cité que s'il les avait eus encore sous les yeux.

Voici quelles étaient les occupations de Jean-Jacques aux Charmettes : il se levait avant le soleil, prenait un joli chemin qui dominait la vigne et suivait la côte qui mène à Chambéry. « Là, tout en me promenant, je faisais ma prière, qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. » Au retour, et après un frugal déjeuner, il se mettait à lire ou plutôt à dévorer, car il faisait tout avec passion, toute sorte de livres, des livres de philosophie et d'histoire, d'algèbre et de théologie. Après avoir approfondi, avec Descartes, Locke ou Leibnitz, quelque question ardue de métaphysique, et avoir essayé vainement de mettre d'accord ces philosophes, ce qui est une grande entreprise, fatigué et « la tête brouillée » de leurs subtilités métaphysiques, il se reposait dans la lecture plus récréative des poètes; il allait au jardin lire et apprendre par cœur une églogue de Virgile; mais il interrompait vingt fois son étude pour observer une plante, un insecte, donner un coup de bêche ou redresser un échalas.

Une de ses distractions favorites était de donner à manger aux pigeons; il leur inspira peu à

peu tant de confiance qu'ils le suivaient partout et venaient familièrement se percher sur ses bras et sur sa tête : on a plaisir à se représenter ainsi, avec cette gracieuse escorte de pigeons apprivoisés, celui qui devait un jour par ses doctrines audacieuses fournir de si terribles armes aux plus farouches révolutionnaires.

Rousseau ne se borna pas, aux Charmettes, à lire dans le grand livre de la nature : dévoré du désir d'apprendre et sentant parfaitement qu'il ne savait rien, il aborda bravement toute espèce de sciences, de même qu'il avait lu jadis et continuait à lire toute sorte de livres. Dans les études de sa jeunesse, comme dans les lectures de sa première enfance, c'est toujours la même fougue désordonnée et, suivant son expression, la même façon de « travailler à bâtons rompus. » Parmi les diverses sciences qu'il aborda aux Charmettes plus qu'il ne les apprit véritablement, nous ne mentionnerons ici que l'astronomie et la médecine, parce que ce que nous avons à en dire se rattache à la biographie de notre auteur. Voici d'abord comment Rousseau s'y prit pour étudier l'astronomie : sa vue basse ne lui permettant pas de distinguer assez nettement les astres à l'œil nu, il s'était acheté un planisphère céleste pour étudier à son aise les cons-

tellations. Il attacha ce planisphère sur un châssis.

« Les nuits où le ciel était serein, j'allais dans le jardin poser mon châssis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné en dessous ; et pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets; puis, regardant alternativement le planisphère avec mes yeux et les astres avec ma lunette, je m'exerçais à connaître les étoiles et à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin était en terrasse; on y voyait du chemin tout ce qui s'y faisait. Un soir, des paysans, passant assez tard, me virent dans un grotesque équipage occupé à mon opération. La lueur qui donnait sur mon planisphère, et dont ils ne voyaient pas la cause, parce que la lumière était cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre, et le jeu de ma lunette, qu'ils voyaient aller et venir, donnaient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'était pas propre à les rassurer ; mon costume offrait à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier ; et, comme il était près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabbat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauvèrent très alarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision ; et l'histoire courut si bien, que dès le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabbat se tenait chez nous. »

Ce qui lui arriva, tandis qu'il étudiait la médecine, eut, pour son imagination du moins, et Jean-Jacques vivait surtout par l'imagination, de plus

graves conséquences : de même qu'il se figurait jadis être successivement tous les personnages dont il étudiait la vie glorieuse dans Plutarque, il s'imagina, aux Charmettes, avoir toutes les maladies dont il lisait la description. C'est ainsi qu'il se persuada un beau jour qu'il avait un polype au cœur et, comme il se sentait dépérir, il résolut d'aller consulter, à Montpellier, un médecin qui avait la spécialité de soigner les polypes. Chemin faisant, il s'arrêta à Remoulin pour voir le pont du Gard; il admira beaucoup ce monument grandiose, qu'il nous a décrit dans une belle page :

« On m'avait dit d'aller voir le pont du Gard : je n'y manquai pas. C'était le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à trouver un monument digne des mains qui l'avaient construit. Pour le coup, l'objet passa mon attente, et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive, car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun. Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice que le respect m'empêchait presque d'oser fouler sous mes

pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisait croire entendre la forte voix de ceux qui les avaient bâties. Je me perdais comme un insecte dans cette immensité. Je sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'âme; et je me disais en soupirant : que ne suis-je né Romain ! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante.»

A son retour, Rousseau ne s'arrêta que peu de temps chez Mme de Warens : il lui dit adieu pour aller tenter la fortune à Paris.

En résumé, ce que nous devons retenir du séjour de Jean-Jacques aux Charmettes, c'est qu'il y put se livrer tout entier, sans souci du lendemain, à sa vive passion pour la campagne, les oiseaux et les fleurs. Les Charmettes, en développant cet amour de la nature qu'avaient éveillé en lui le jardin de M. Lambercier, le petit village de Bossey et ses premiers voyages à travers la Suisse et la Savoie, firent définitivement de Jean-Jacques le vrai poète des champs et des bois au dix-huitième siècle.

# ROUSSEAU A PARIS

## CHAPITRE III.

ROUSSEAU A PARIS. IL DÉCLARE LA GUERRE A LA CIVILISATION (SON 1er *Discours*) ET VA VIVRE A LA CAMPAGNE. — L'HERMITAGE. — LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

Rousseau arriva à Paris dans l'automne de 1741 avec quinze louis dans sa poche, une comédie intitulée *Narcisse*, et un système nouveau pour noter la musique. Il se lia bientôt avec quelques hommes célèbres ou qui allaient le devenir : Fontenelle, dont l'esprit sec et froid n'était guère fait pour le séduire Marivaux, qui avait déjà écrit : ses plus jolies pièces et qui voulut bien retoucher *Narcisse;* Diderot enfin, dont la tête fumeuse et le cœur généreux firent tout de suite sa conquête et qui devint son meilleur ami. Aidé d'un certain nombre d'hommes de lettres et de savants, Diderot commença, quelque temps après sa liaison avec Rousseau, un ouvrage immense, qui devait être le recueil de tous les progrès accomplis jusque-là dans tous les ordres de sciences, et qu'il appela

l'*Encyclopédie*. Il venait d'en faire paraître les premiers volumes quand, pour certaines hardiesses qu'il s'était permises dans sa *Lettre sur les aveugles*, il fut emprisonné à Vincennes. C'était dans l'été de 1749. Rousseau, un jour qu'il allait voir son ami en prison, fatigué de la marche et de la chaleur, ouvrit, pour se distraire, un journal littéraire du temps, le *Mercure de France* : il tomba sur cette question mise au concours par l'Académie de Dijon : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* Aussitôt, son imagination prend feu, il se demande ce qu'auraient gagné, à être plus savants, ses héros favoris, les grands hommes de l'antiquité, les Caton et les Fabius, et s'étant assis au pied d'un chêne, il écrit une page enflammée et déclamatoire où il évoque et fait parler « la grande âme de Fabricius. » Diderot lut cette page et, comme il ne détestait pas lui-même les paradoxes et l'emphase, il engagea Rousseau à continuer sur ce ton et à démontrer que les sciences et les arts n'avaient fait que corrompre l'humanité. Cette scène entre Diderot et Rousseau a été racontée diversement par les deux intéressés et par certains auteurs du temps. On a prétendu que c'était Diderot qui avait suggéré à Rousseau l'idée de traiter,

comme il le fit, la question proposée par l'Académie de Dijon. Sans entamer une discussion à ce sujet, nous dirons simplement que, inspiré ou non par son ami, Rousseau mit en tous cas, dans son mémoire, les idées qu'on pouvait attendre d'un admirateur passionné et très peu éclairé de l'antiquité. Nous retrouvons en effet, dans ce premier discours, publié en 1750, le lecteur de Plutarque que nous connaissons déjà. Comprenant bien, du reste, que la plupart de ses concurrents prendraient le lieu commun, c'est-à-dire répondraient par l'affirmative à la question de l'Académie, il se dit que le vrai moyen de se distinguer, c'était de soutenir la négative. Il était, dès cette époque, dévoré d'ambition et voulait faire parler de lui à tout prix. « Je me disais : quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché; primons donc n'importe en quoi ; » et il aurait pu ajouter : n'importe comment, fût-ce au détriment du bon sens et de la verité.

La seule manière de répondre aux paradoxes de Jean-Jacques était de s'en moquer ; c'est ce que fit Voltaire avec beaucoup d'esprit dans une de ses plus jolies lettres (1) :

(1) Cette lettre de Voltaire fut adressée à Rousseau en

« On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes, écrit-il à Rousseau : il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe ; secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous... Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons à soixante-dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre.... Mais, Monsieur, avouez que... le badinage de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les guerres de la Fronde ; les grands crimes n'ont été commis que par de célèbres ignorants.

Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent, et elles font même votre gloire dans le temps que vous écrivez contre elles. »

Cependant Rousseau avait réussi au delà de ce qu'il espérait : non seulement son discours fut couronné, mais encore il eut un succès très vif

1755, après son discours sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes*, publié en 1754.

dans les salons de Paris. « Il prit par-dessus les nues, » suivant le mot de Diderot. Par ce discours, Rousseau s'était révélé à la fois au public et à lui-même : « Ce discours me donna la première assurance véritable de mon talent. » Il savait désormais comment il fallait parler, pour se faire applaudir, à ces Parisiens raffinés et blasés, à « ces mirliflors, » comme il les appellera, et désormais, dans tous ses ouvrages, et notamment dans un deuxième discours sur l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes*, il prendra plaisir et trouvera son profit à rompre en visière aux maximes et aux mœurs de son siècle. Ainsi, ce qui fait l'importance de ces discours, ce n'est pas la thèse en elle-même qu'y soutient l'auteur et qui ne vaut pas la peine d'être réfutée, tant elle est absurde ; mais c'est l'espèce d'engagement qu'y prit Rousseau et qu'il tiendra toute sa vie, de combattre la civilisation, le luxe, le théâtre même, tout ce qu'aimait enfin le dix-huitième siècle, et de prêcher à ces mondains et à ces sceptiques l'innocence et la simplicité patriarcales des premiers âges de l'humanité.

Pour être conséquent et mettre sa conduite d'accord avec ses principes, Jean-Jacques réforma d'abord son genre de vie et son costume : il

posa l'épée, prit une perruque ronde, vendit sa montre et se mit à copier de la musique à tant la page. Fuyant même les salons de Paris, où il se sentait mal à l'aise à cause d'une certaine gaucherie de manières et aussi d'une lenteur d'esprit qui ne lui permettait de trouver des réponses spirituelles que quand il était au bas de l'escalier, il accepta avec enthousiasme l'hospitalité que lui offrait à la campagne Mme d'Epinay (1). Cette dame possédait, à l'entrée de la forêt de Montmorency, une petite maison appelée l'*Hermitage* : le site, très solitaire et très pittoresque, avait enchanté Jean-Jacques, la première fois qu'il l'avait vu avec Mme d'Epinay, et il lui était échappé de s'écrier avec transport : « Ah ! Madame, quelle habitation délicieuse ! Voilà un asile tout fait pour moi. »

Mme d'Epinay fit réparer la maison, qui était en très mauvais état, et elle écrivit à Jean-Jacques :

« Vous connaissez l'Hermitage qui est à l'entrée de la forêt de Montmorency. On y jouit d'une très belle vue. Il y a cinq chambres, une cuisine, une cave, un potager d'un arpent, une source

(1) Mme d'Epinay est une des femmes les plus aimables et un des plus agréables auteurs du dix-huitième siècle. Elle a laissé, entre autres écrits, des *Mémoires* où on trouve des renseignements précieux sur le caractère de Jean-Jacques.



*d'après Moreau le jeune.* *gravé par de Launay.*

Il retourne chez ses égaux...

(*Discours sur l'Origine de l'inégalité.*)

d'eau vive et la forêt pour jardin. Vous êtes le maître, mon ami, de disposer de cette habitation quand il vous plaira. » Rousseau, après s'être fait un peu prier et avoir assuré pour l'avenir son indépendance dans une lettre fort peu courtoise, car Mme d'Epinay avait raison de l'appeler en badinant « mon ours, » se rendit à l'Hermitage, qu'il était, au fond, très impatient d'habiter. « Je me sentais fait, dit-il, pour la retraite et la campagne ; il m'était impossible d'être heureux ailleurs. » Il ne put attendre le retour de la belle saison pour aller jouir de « ses bienheureux loisirs champêtres, » et le 9 avril 1756 il quitta Paris, où il ne devait plus rentrer qu'à la fin de sa vie. On reconnaîtra, dans les lignes suivantes, l'ancien hôte et le peintre ému des Charmettes, l'admirateur sincère de la nature qui nous donne plus que l'idée, la sensation même de tout ce qu'il fait revivre devant nous :

« Quoiqu'il fît froid et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençait à végéter ; on voyait des violettes et des primevères ; les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre, dans un bois qui touchait la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyais encore dans la rue Gre-

nelle, quand tout à coup ce ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans mon transport : Enfin tous mes vœux sont accomplis ! »

Après s'être installé commodément dans son asile champêtre, il régla ses occupations : le matin était employé à copier de la musique, c'était son gagne-pain. L'après-midi, il allait se promener, muni d'un crayon et d'un petit livret blanc, car il ne pouvait écrire et penser à son aise qu'en plein air : « Je ne puis méditer qu'en marchant ; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus et ma tête ne va qu'avec mes pieds. » Il fit donc de la forêt de Montmorency son cabinet de travail. Il se sentait enfin chez lui, maître de son temps, et il menait la vie heureuse et libre qu'il avait toujours rêvée :

« J'étais si ennuyé de salons, de jets d'eau, de bosquets, de parterres, et des plus ennuyeux montreurs de tout cela ; j'étais si excédé de brochures, de clavecin, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs et de grands soupers, que quand je lorgnais du coin de l'œil un pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré ; quand je humais, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil ; quand j'entendais de loin quelque refrain rustique, je donnais au diable et le rouge et les falbalas et l'ambre ; et, regrettant le dîner de la ménagère et le vin du crû, j'aurais de bon cœur donné un coup de poing à monsieur le chef et à monsieur le maître,

qui me faisaient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais surtout à messieurs les laquais, qui dévoraient des yeux mes morceaux, et, sous peine de mourir de soif, me vendaient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurais payé le meilleur au cabaret. »

C'est à l'Hermitage, dans la plus belle saison de l'année, sous des bocages frais, au chant du rossignol et au gazouillement des ruisseaux, que Jean-Jacques commença, l'imagination et le cœur en feu, un roman plein de beautés et de fautes de tout genre, la *Nouvelle Héloïse*. Bien que l'analyse de ce roman singulier n'entre nullement dans le cadre de cette étude, nous ne craindrons pas de faire de nombreux emprunts à la *Nouvelle Héloïse*, parce que c'est là surtout que nous verrons comment Rousseau comprenait la vie et le bonheur à la campagne. En attendant, cet ouvrage va nous fournir un bel exemple de l'éloquence de notre auteur sur une question qu'on entend souvent agiter dans le monde : un homme très malheureux a-t-il le droit de se donner la mort ? Saint-Preux, le héros du roman, est seul, sans famille ; il ne se sent pas seulement misérable, mais inutile : que de raisons, semble-t-il, pour se délivrer de la vie ! Il fait part de sa résolution à son ami, Mylord Edouard :

« Oui, Mylord, mon âme est oppressée du poids de la vie.... Concevez-vous qu'il y ait des gens assez injustes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la Providence?... C'est un des sophismes du Phédon (1), rempli d'ailleurs de vérités sublimes. Si ton esclave se tuait, dit Socrate à Cebès, ne le punirais-tu pas, s'il t'était possible, pour t'avoir privé injustement de ton bien? Bon Socrate, que nous dites-vous? N'appartient-on plus à Dieu quand on est mort? Ce n'est point cela du tout ; mais il fallait dire : Si tu charges ton esclave d'un vêtement qui le gêne dans le service qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire son service? La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie, comme si notre être en dépendait, et qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu, elle n'est rien aux yeux de la raison, elle ne doit rien être aux nôtres; et, quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode. Est-ce la peine d'en faire un si grand bruit? Mylord, ces déclamateurs ne sont point de bonne foi; absurdes et cruels dans leurs raisonnemens, ils aggravent le prétendu crime, comme si l'on s'ôtait l'existence, et le punissent comme si l'on existait toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le seul argument spécieux qu'ils aient jamais employé, cette question n'y est traitée que très légèrement et comme en passant Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie en quelques heures n'avait pas besoin d'examiner bien attentivement s'il lui était permis d'en disposer. En supposant qu'il ait tenu réellement les discours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Mylord, il les eût médités avec

(1) Dialogue de Platon, célèbre philosophe grec.

plus de soins, dans l'occasion de les mettre en pratique ; et la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de disposer de sa propre vie, c'est que Caton le lut par deux fois tout entier la nuit même qu'il quitta la terre. »

La lettre de Saint-Preux est belle et pressante, malgré ses sophismes, et Voltaire la trouvait si persuasive qu'il disait qu'elle donnait l'appétit de mourir. La réponse de mylord Edouard est plus belle et plus entraînante encore : on oublie les ennuyeuses déclamations et les froides prosopopées, trop familières à l'auteur, et on cède, convaincu et ravi, à cette ardente logique qui fait la force et le charme à la fois de l'éloquence de Jean-Jacques.

« Qu'ai-je trouvé dans les raisonnements de cette lettre dont tu parais si content ? Un misérable et perpétuel sophisme, qui, dans l'égarement de ta raison, marque celui de ton cœur, et que je ne daignerais pas même relever si je n'avais pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose : Toi qui crois Dieu existant l'âme immortelle, et la liberté de l'homme, tu ne penses pas sans doute qu'un être intelligent reçoive un corps et soit placé sur la terre au hasard seulement, pour vivre, souffrir, et mourir ? Il y a bien peut-être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral ? Je te prie de me répondre clairement sur ce point ; après quoi nous reprendrons

pied à pied ta lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite....

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit, sans jamais en suivre aucune ; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particulière qui change tellement l'état des choses que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres ; et l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup, parlons de toi.

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre? La preuve en est singulière, c'est que tu as envie de mourir. Voilà, certes, un argument fort commode pour les scélérats : ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre ; et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire, ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre? Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? parle, que lui diras-tu ?....

Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter....

Que tes exemples sont mal choisis ! et que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge ! Regarde les beaux temps de la république, et cherche si tu

y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage prévint-il par sa mort les tourments qui l'attendaient? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux Fourches Caudines? Quel effort de courage le sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite ! Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte ni les revers ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré....

Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive ; c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien... je suis inutile au monde..... Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe.

Ecoute-moi, jeune insensé ; tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. » Puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide : ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit ; prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette

considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs; tu n'es qu'un méchant. »

Le succès de la *Nouvelle Héloïse* fut immense, dès son apparition. Les libraires ne pouvaient suffire aux demandes ; on était obligé, pour lire l'ouvrage, de le louer à tant par jour ou par heure. Les femmes surtout versèrent d'abondantes larmes sur les infortunes de Saint-Preux et de Julie ; les unes oubliaient d'aller au bal pour continuer leur lecture, d'autres vouèrent un véritable culte à l'auteur qui venait d'écrire le premier de nos romans à grandes passions. Voici un curieux exemple du prestige dont Rousseau jouit dès lors auprès de ses lectrices :

« Je venais de lire tout d'une haleine la *Nouvelle Héloïse* et aux dernières pages je me sentis si bouleversée que je pleurais à sanglots. M. de Francueil m'en plaisantait doucement.

J'en voulais plaisanter moi-même ; mais ce jour-là, depuis le matin jusqu'au soir, je ne fis que pleurer. Je ne pouvais penser à la mort de Julie sans recommencer mes pleurs. J'en étais malade, j'en étais laide.

Pendant cela, M. de Francueil, avec l'esprit et la grâce qu'il savait mettre à tout, courut chercher Jean-Jacques. Je ne sais comment il s'y prit, mais il l'enleva, il l'amena

sans m'avoir prévenue de son dessein. Jean-Jacques avait cédé de fort mauvaise grâce, sans s'enquérir de moi, ni de mon âge, ne s'attendant qu'à satisfaire la curiosité d'une femme, et ne s'y prêtant pas volontiers, à ce que je puis croire. Moi, avertie de rien, je ne me pressais pas de finir ma toilette ; j'étais avec Mme d'Esparbès de Lussan, mon amie, la plus aimable femme du monde et la plus jolie, quoiqu'elle fût un peu louche et un peu contrefaite. Je ne me doutais point qu'il était là, l'ours sublime, dans mon salon. Il y était entré d'un air demi-niais, demi-bourru, et s'était assis dans un coin, sans marquer d'autre impatience que celle de dîner, afin de s'en aller vite. — Enfin, ma toilette finie et mes yeux toujours rouges et gonflés, je vais au salon. J'aperçois un petit homme assez mal vêtu et comme renfrogné, qui se levait lourdement, qui mâchonnait des mots confus. Je le regarde et le devine ; je crie, je veux parler, je fonds en larmes. Jean-Jacques, étourdi de cet accueil, veut me remercier et fond en larmes. Francueil veut nous remettre l'esprit par une plaisanterie, et fond en larmes. Nous ne pûmes nous rien dire. Rousseau me serra la main et ne m'adressa pas une parole. »

Par ses idées, aussi bien que par cette dialectique passionnée, dont on vient de voir un exemple, Rousseau se distingua des écrivains de son époque : il refusa d'être le compagnon d'armes de Diderot dans la guerre à outrance que ce dernier et ses amis, les philosophes, firent à la religion chrétienne. Rousseau, et il le montrera mieux encore dans l'*Emile*, a

déjà le sentiment religieux ; dans la *Nouvelle Héloïse*, il se sépare nettement des athées. Julie, l'héroïne de son roman, a une foi très vive à laquelle elle essaie de convertir son mari, le sceptique Wolmar. Rousseau lui-même, un soir qu'il assistait, avec quelques-uns de ses amis, à un souper chez une comédienne célèbre, Mademoiselle Quinault, se laissant emporter à son emphase habituelle, ne craignit pas de contredire les convives qui voulaient détruire toute espèce de religion. Comme on se moquait de ses « préjugés, » il répliqua avec vivacité : « Si c'est une lâcheté de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime de souffrir qu'on dise du mal de Dieu, qui est présent, et moi, Messieurs, je crois en Dieu. » Les plaisanteries ayant continué de plus belle sur la naïveté des âmes religieuses: « Messieurs, dit Rousseau, en se levant de table, je sors, si vous dites un mot de plus. »

Ce n'est pas que sa foi fût parfaitement orthodoxe et qu'il fermât l'oreille aux arguments du scepticisme. Un jour qu'il se promenait à la Chevrette avec M[me] d'Epinay, et que celle-ci lui faisait part de ses doutes : « Madame, lui répondit Rousseau, quelquefois, au fond de mon cabinet, mes deux poings dans les yeux, ou au milieu

des ténèbres de la nuit, je suis de l'avis des sceptiques. Mais voyez cela (ajouta-t-il en montrant le ciel; et il avait, en parlant ainsi, dit M$^{me}$ d'Epinay, la tête élevée et le regard d'un inspiré) : le lever du soleil, en dissipant la vapeur qui couvre la terre et en m'exposant la scène brillante et merveilleuse de la *nature*, dissipe, en même temps, les brouillards de mon esprit; je retrouve ma foi, mon Dieu, ma croyance en lui; je l'admire, je l'adore et je me prosterne en sa présence. »

Ainsi c'est ce mot de *nature* que nous retrouvons sans cesse dans la bouche de Rousseau : c'est la nature qui soutient le croyant, et c'est elle qui inspire l'artiste.

Malheureusement on peut aimer Dieu et la nature et ne pas savoir aimer ses amis : Rousseau éloigna de lui tous les siens par ses mauvais procédés et, disons le mot vrai, par un profond égoïsme, qu'il a essayé de dissimuler dans ses œuvres sous de magnifiques protestations de dévouement ; mais ses grandes phrases n'en imposent qu'à ceux qui ne veulent pas reconnaître la vérité. Nous n'avons pas à rechercher qui fut le plus coupable dans ces interminables et fastidieuses querelles que Rousseau eut sucessivement

avec les plus célèbres écrivains du dix-huitième siècle; nous ferons seulement remarquer aux admirateurs fanatiques de Rousseau que ce n'est pas ordinairement la marque d'un beau caractère de n'avoir pas su garder un seul de ses amis. Pour nous en tenir aux rapports de Mme d'Epinay avec Jean-Jacques et continuer la biographie de notre auteur, celui-ci fut aussi ingrat que possible avec sa bienfaitrice. Non seulement il refusa de l'accompagner dans un voyage que Mme d'Epinay malade fut obligée de faire à Genève, c'est-à-dire dans la patrie de Rousseau, mais il lui écrivit des lettres insolentes et, ce qui est plus coupable encore, bien des années après, et alors qu'il n'aurait dû se souvenir que des bontés et des attentions charmantes dont elle l'avait comblé, il eut le triste courage de la calommier et de colporter ses méchancetés dans les salons de Paris: Rousseau avait eu beau déposer l'habit, il avait gardé l'âme d'un laquais.

# ROUSSEAU A MONT-LOUIS

# CHAPITRE IV.

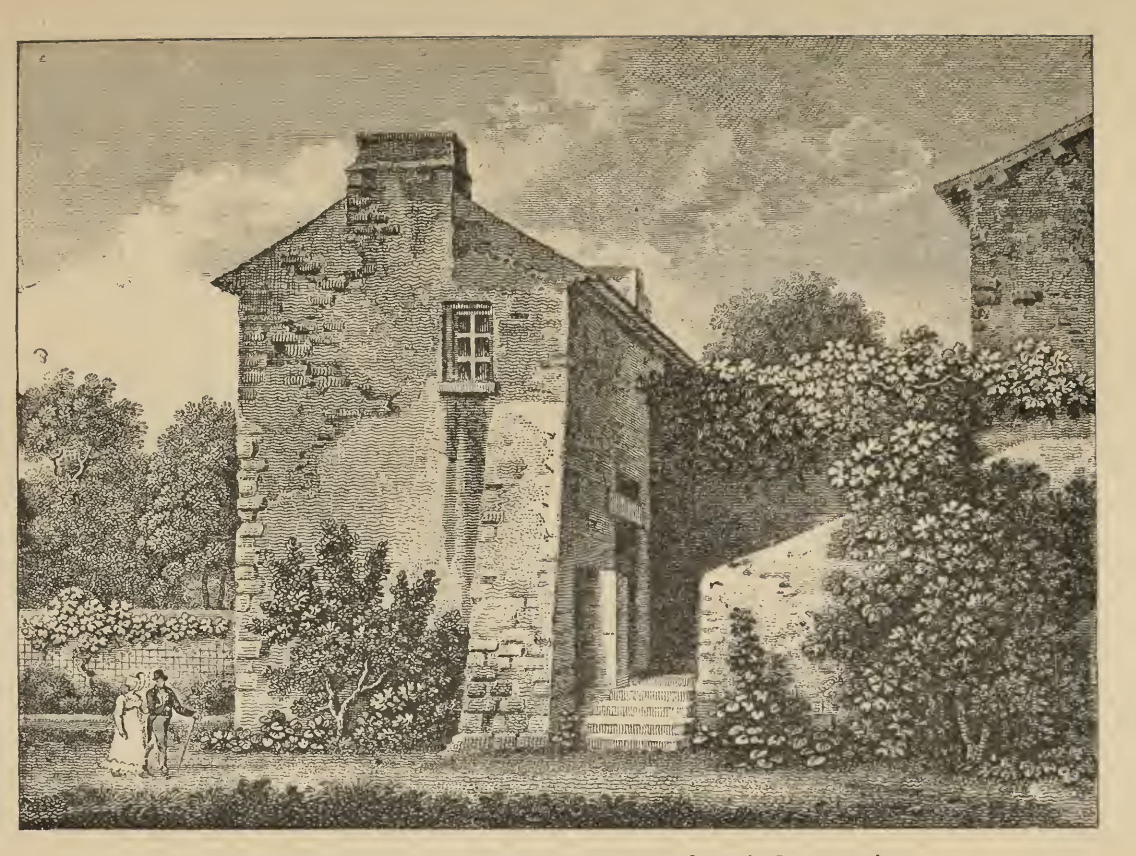
## ROUSSEAU A MONT-LOUIS. LETTRE A D'ALEMBERT. — ÉMILE.

Cependant il avait fallu quitter l'Hermitage; Rousseau comprit, assez tard il est vrai, qu'il avait trop profondément blessé M[me] d'Epinay pour continuer décemment de loger chez elle. Ses voisins et protecteurs, le maréchal et la maréchale de Luxembourg, lui offrirent gracieusement l'hospitalité, et en décembre 1757, Rousseau s'installa, à Montmorency, dans une petite maison appelée *Mont-Louis*.

Mont-Louis était agréablement situé au milieu d'un jardin : Rousseau, qui avait plein pouvoir d'arranger à sa fantaisie sa nouvelle résidence, fit d'un ancien donjon son cabinet de travail et s'amusa à orner la terrasse, qu'ombrageaient déjà deux rangs de tilleuls : il en ajouta deux autres pour former un cabinet de verdure, y fit poser une table et des bancs de pierre, et entoura le tout de lilas, de séringat et de chèvrefeuille. On aper-

cevait, de cette terrasse, la vallée et l'étang de Montmorency et, à l'horizon, le château de Saint-Gratien, qui avait servi de retraite au vertueux Catinat. Cette maisonnette, tout entourée de verdure et de fleurs, et visitée par une multitude d'oiseaux qu'il se plaisait à apprivoiser, était bien faite pour inspirer un solitaire tel que Jean-Jacques : c'est à Mont-Louis qu'il écrivit la fameuse *Lettre à d'Alembert* sur les spectacles, qu'il termina la *Nouvelle Héloïse*, dont M$^{me}$ de Luxembourg était grande admiratrice, et qu'il composa enfin un traité d'éducation, dont nous parlerons tout à l'heure et qu'il intitula *Emile*. Faisons d'abord connaître sa *Lettre sur les spectacles*.

Au milieu de l'hiver (1758), dans le donjon qui lui servait de cabinet de travail, « sans abri contre le vent et la neige et sans autre feu que celui de son cœur, » il écrivit, en trois semaines, cette *Lettre à d'Alembert*, en réponse à l'article *Genève* que le savant géomètre avait publié dans l'*Encyclopédie*. Voici, en peu de mots, quel était l'objet du débat : Voltaire, qui venait de s'établir à Ferney, c'est-à-dire aux portes de Genève, aurait aimé que l'on construisît une salle de spectacle dans l'austère cité de Calvin, car le théâtre avait toujours été le plaisir favori, ou plutôt la passion dominante, du



Le petit Mont-Louis à Montmorency, d'après Bourgeois.

patriarche de Ferney. Il poussa donc d'Alembert, qui venait de faire un voyage à Genève, à énumérer, dans son article de l'*Encyclopédie*, tous les avantages qu'il y aurait pour les Genevois à attirer chez eux une troupe de comédiens.

Rousseau, au contraire, s'appliqua, dans sa *Lettre*, à montrer les désavantages et à exagérer les dangers d'une pareille innovation. Non content de flétrir, avec son éloquence emportée, les comédiens et de tourner en ridicule les mauvaises pièces qu'ils donnaient à Paris, il prit à partie les maîtres mêmes de la scène française; il reprocha à Racine de détruire la liberté en punissant la malheureuse Phèdre « des crimes que le ciel lui fait commettre, » et il exhorta ses compatriotes à ne jamais admettre Molière dans leur république. Molière, en effet, est bien plus dangereux qu'Homère, chassé cependant par Platon de sa République.

C'est au chef-d'œuvre même de Molière, au *Misanthrope*, que s'attaque Rousseau. Il établit d'abord, ce que tout le monde reconnaîtra avec lui, qu'Alceste est un très honnête homme, non un vrai misanthrope dans toute la force du terme. Un parfait misanthrope serait un monstre.

« S'il pouvait exister, il ne ferait pas rire, il ferait horreur... Qu'est-ce donc qu'Alceste? Un homme de bien qui déteste les mœurs de son siècle et la méchanceté de ses contemporains; qui, précisément parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les mots qu'ils se font réciproquement et les vices dont ces mots sont l'ouvrage.... S'il n'y avait ni fripons ni flatteurs, il aimerait tout le genre humain. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens; ou plutôt les vrais misanthropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi ; car, au fond je ne connais pas de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage incessamment les méchants et flatte, par sa coupable complaisance, les vices d'où naissent tous les désordres de la société. »

Ce que dit ici Rousseau est fort bien dit, mais n'est pas très neuf : ce qui l'est davantage, c'est d'affirmer que Molière a voulu, sous le personnage de cet honnête homme, ridiculiser la vertu. Le misanthrope s'emporte, en effet, il est colère et bilieux, il a des fureurs puériles sur des sujets qui ne devraient pas l'émouvoir : par exemple, il s'étonne et s'indigne des mauvais procédés d'Oronte, et, au lieu de se préparer tranquillement, en vrai misanthrope qui connaît son monde, à la perte de son procès, il en marque d'avance un dépit d'enfant. Tout cela est invraisemblable, et Molière le savait bien ; « mais il fallait faire rire le par-

terre, » fût-ce aux dépens de l'honnêteté et de la franchise qu'il avait personnifiées dans Alceste. Il y a, en somme, dans Alceste, un misanthrope et un homme emporté, et les défauts du second gâtent les qualités du premier, au grand dommage de la vertu, que Molière a lâchement sacrifiée au besoin de faire rire le parterre.

Tel est le raisonnement de Rousseau. Pour le réfuter, il suffit de faire remarquer qu'en imaginant Alceste, Molière a voulu créer un personnage dramatique, c'est-à-dire vivant, c'est-à-dire plein de contradictions, non une froide et ennuyeuse abstraction qui représenterait l'idéal de la vertu sans défaut ou de la misanthropie sans rien d'humain et d'imparfait. Alceste, pour être misanthrope, n'en est pas moins homme, et rien n'est plus intéressant ni plus *vrai* que cette opposition perpétuelle entre ses principes et ses actions. Qu'y a-t-il de plus déraisonnable en soi, mais aussi qu'y a-t-il de plus conforme à la vie et à l'humaine faiblesse que l'amour de ce sage pour une coquette telle que Célimène?

Ces contrastes même, et ils sont plus nombreux et tout autres que ceux qu'a relevés Rousseau, « se fondent dans l'unité morale du héros qui est

tout cœur *et tout flamme* à travers sa misanthropie (1). »

Sans prendre la peine de combattre en détail tous les paradoxes que Rousseau paraît rechercher ici, comme dans ses autres ouvrages, car partout il aime mieux frapper fort que frapper juste, nous remarquerons seulement qu'en général il parle du théâtre dans sa lettre sur les spectacles comme il avait parlé, dans son premier discours, des sciences et des lettres, c'est-à-dire, en ingrat : s'il doit, en effet, à celles-ci toute sa renommée, c'est au théâtre qu'il a obtenu le triomphe le plus doux à son amour-propre. Dans les premiers temps de son séjour à Paris, il fit jouer à l'Opéra une pièce intitulée *le Devin du village*, et c'est lui-même, l'irréconciliable ennemi des spectacles, qui va nous raconter ses succès dramatiques :

« La pièce fut très mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement jusqu'alors inouï dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et,

(1) Paul Stapfer : *Molière et Shakespeare*, p. 206, Hachette, 1887.

pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même

A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi ; cela fit qu'on entendit tout ; la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendais autour de moi un chuchotement de femmes qui s'entre-disaient à demi-voix : Cela est charmant ; cela est ravissant ; il n'y a pas de son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes ; et je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étais pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même, en me rappelant le concert de Lausanne. Cette réminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenait la couronne sur la tête des triomphateurs ; mais elle fut courte, et je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. »

Il semble, au premier abord, que personne n'était moins propre que Jean-Jacques à écrire un livre sur l'éducation. Avant son premier discours, vers 1740, il avait été chargé d'élever les enfants M. de Mably, à Lyon, et il avait fait, de son propre aveu, un détestable précepteur : « Tant que tout allait bien et que je voyais réussir mes soins et mes peines, j'étais un ange : j'étais un diable quand les choses allaient de travers. Dès que mes élèves ne m'entendaient pas, j'extravaguais, et, quand ils marquaient de la méchanceté, je les aurais tués : ce n'était pas le moyen de les rendre sa-

vants et sages. » Il renonça avec joie à un métier pour lequel il ne se sentait point fait. Réussirait-il mieux dans la théorie que dans la pratique, et un maître qui avait si complètement échoué dans sa tâche était-il capable de conseiller autrui? Ce n'était pas impossible, et l'*Emile* a prouvé qu'on pouvait être un pédagogue de génie et ne pas savoir élever un enfant. Du moins Rousseau, qui était père, a-t-il éprouvé ses méthodes d'enseignement sur ses enfants à lui, pour acquérir le droit de les recommander aux autres pères ? Nullement : ses enfants à peine nés, il les a envoyés à l'hospice des Enfants-Trouvés, et il ne sait plus et ne *veut* plus savoir ce qu'ils sont devenus. C'est là, dans la vie de Jean-Jacques, la tache ineffaçable, et il le comprenait bien lui-même lorsqu'il composa l'*Emile* qui parut au mois de mai 1762 : « Il n'y a, dit-il, ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui dispensent un père de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. Lecteur, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères et n'en sera jamais consolé. » Nous devons plaindre, non excuser, celui qui s'est repenti si amèrement et pourtant s'est rendu cinq fois coupable de la même

lâcheté. On est tenté parfois d'appliquer à Rousseau le mot si connu et si énergique de Pascal : « c'est un monstre incompréhensible, » tant il y a en lui d'étranges contrastes. Ce même homme, qui ne sait pas aimer ses amis, affecte, dans ses œuvres, d'éprouver un amour ardent, et que nous croyons sincère, pour l'humanité. On a retrouvé des prières qu'il composait à l'âge de vingt-quatre ans environ, c'est-à-dire, alors qu'il ne songait nullement à devenir auteur, et on lit, dans l'une de ces prières, ces phrases significatives qui, écrites pour lui seul, témoignent d'une incontestable élévation : « ô Dieu, sublime bienfaiteur! vos bienfaits sont infinis comme vous ; vous êtes le roi de la nature, mais vous êtes le père des humains... Accordez l'assistance de vos bénédictions divines à tous mes amis, à ma patrie, au *genre humain en général ;* souvenez-vous, ô mon Dieu, que vous êtes le père commun de tous les hommes, et ayez pitié de nous tous dans la plénitude de vos miséricordes. » Plus tard, cet amour des hommes en général respirera dans la plupart de ses œuvres, et ses contemporains, lui décernant les titres pompeux auxquels il prétend avoir tous les droits, diront de lui qu'il

Fut de l'humanité l'apôtre et le martyr.

Et, de même, sa conduite à l'égard de ses enfants est très certainement d'un père dénaturé, et son livre, l'*Emile*, est le plus ardent plaidoyer qu'on ait jamais écrit en faveur des enfants :

« Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir; soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Aimez l'enfant : favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire est toujours sur les lèvres et où l'âme est toujours en paix? Pourquoi voulez-vous (par suite de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain) remplir d'amertume et de douleurs ces premiers ans si rapides qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous? Pères, savez-vous le moment où la mort attend vos enfants? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'instants que la nature leur donne : aussitôt qu'ils peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent ; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point sans avoir goûté la vie. »

Les enfants avaient besoin, au dix-huitième siècle, qu'un aussi éloquent avocat plaidât leur cause, car leur éducation était généralement détestable Le père ne s'occupait pas plus de son fils que la mère de sa fille ; ils étaient l'un et l'autre trop absorbés par leurs plaisirs, et ils s'en remettaient à un gouverneur et à une gouvernante du soin

d'orner l'esprit et de discipliner l'âme de leurs enfants. « Mon père ne m'aimait pas, dit le prince de Ligne dans ses Mémoires, et je ne sais pourquoi, car nous ne nous connaissions point. » Le duc de Biron, fort embarrassé de trouver un bon gouverneur pour son fils, « en confia l'emploi, écrit celui-ci, à un laquais de feu ma mère qui savait lire et passablement écrire, et qu'on décora du titre de valet de chambre pour lui donner plus de considération. On me donna d'ailleurs les maîtres les plus à la mode; mais M. Roch (c'était le nom de mon Mentor) n'était pas en état de diriger leurs leçons ni de me mettre en état d'en profiter. J'étais d'ailleurs comme tous les enfants de mon âge et de ma sorte : les plus jolis habits pour sortir, nu et mourant de faim à la maison ; » non par avarice, mais parce qu'on n'avait pas le temps de songer à lui. Même négligence à l'égard d'une fille : quand elle sort des bras de la nourrice, d'une nourrice qu'on a visitée une fois ou deux en courant, elle est remise aux mains d'une gouvernante et logée, avec celle-ci, dans les appartements du comble. La gouvernante lui enseigne à lire et à écrire, lui donne quelques notions vagues de géographie, mais surtout lui apprend à bien faire la révérence; puis on met la pauvre petite

au couvent : c'est moins barbare, mais c'est presque aussi commode que de la mettre aux *Enfants-Trouvés*. Filles et garçons étaient d'ailleurs élevés uniquement pour le monde : les uns, poudrés à blanc, l'épée au côté et le chapeau sous le bras, savent tourner un compliment et faire des petits vers ; les autres, dès l'âge de six ans serrées dans un corps de baleine, savent se tenir et saluer avec grâce, danser correctement et parler d'une mode nouvelle. Les premiers sont de parfaits petits maîtres; les secondes, des dames en miniature.

« Vous me demandez ce qu'*Emile* doit apprendre : tout ce qu'il aura besoin de savoir, étant *homme.* » Celui qui parle ainsi n'était-il pas fait pour combattre avec succès l'éducation absurde et vicieuse qu'on donnait aux enfants du dix-huitième siècle? « Depuis des temps infinis, dit Rousseau dans la préface d'*Emile,* il n'y a qu'un cri contre la pratique établie. » Seulement il ne se borna pas à critiquer cette pratique détestable avec toute la fougue de son éloquence et toute l'âpreté de sa pesante et impitoyable ironie : il proposa une méthode nouvelle, car, supérieur encore ici à la plupart des philosophes de son temps, il ne se bornait pas à critiquer, comme eux, les mauvaises coutumes, mais il cherchait ce qu'on de-



*d'après Moreau le jeune.* *gravé par Choffard.*

Chacun respecte le travail des autres afin que le sien soit en sûreté.

(*Emile*, livre II.)

J.-J. ROUSSEAU.

vait mettre à leur place : « la littérature et le savoir de notre siècle, dit-il, tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. » C'est l'éducation tout entière qu'il édifiera dans l'*Emile*, d'après une méthode absolument originale, car il n'aime pas « à remplir un livre de choses que tout le monde sait. »

Et, en effet, l'originalité de sa méthode éclate dès les premières pages. On ne connaît point l'enfance, dit Rousseau, on ne se demande jamais ce qu'est l'enfant avant de devenir un homme; par la plus étrange et la plus coupable des négligences, on n'a pas étudié le sujet même sur lequel on doit opérer. Rousseau commence donc par étudier l'enfant avant de vouloir le diriger, et il l'étudie avec tant de sagacité que, même quand ses préceptes sont mauvais, on peut toujours profiter de ses ingénieuses observations. Ce n'est pas, du reste, tel ou tel enfant qu'il a observé, ce n'est pas le petit Parisien de son temps qu'il veut élever, c'est l'enfant en général : vivre et devenir un homme, c'est « le métier qu'il veut lui apprendre. » On reconnaît ici cette élévation de vue et cet esprit cosmopolite de nos grands écrivains du dix-huitième siècle qui n'ont joui d'une si grande popularité dans l'Europe entière



que parce qu'ils ont été plus humains encore que français.

Et quelle marche faut-il suivre pour faire de l'enfant un homme? La marche de la nature elle-même, répond Rousseau. Observez l'ordre dans lequel la nature développe les facultés de l'enfant et appliquez-vous à la seconder, au lieu de contrarier ses efforts, comme on a fait jusqu'à ce jour. Et d'abord, n'emmaillottez pas, n'emprisonnez pas le nouveau-né : il a besoin d'étendre et de mouvoir ses membres en tous sens ; à la façon dont vous le serrez dans mille langes et bandages de toute espèce, on dirait que vous avez peur qu'il n'ait l'air d'être en vie. Et vous, mères, commencez par remplir le premier de vos devoirs, qui est de nourrir vous-mêmes vos enfants ; n'allez pas les confier à des femmes mercenaires qui, dès qu'elles sont fatiguées de leurs cris, les jettent dans un coin et ne s'en occupent plus. Souvenez-vous que la sollicitude maternelle ne se supplée point ; souvenez-vous aussi que les mères dévouées font les familles unies et les enfants reconnaissants.

Comment faut-il élever l'enfant dans le premier âge ? en suivant la route que nous trace la nature : « La nature exerce sans cesse les enfants ; elle endurcit leur tempérament par des épreuves

de toute espèce; exercez-les donc, vous aussi, aux atteintes qu'ils auront à supporter un jour. Endurcissez leurs corps aux intempéries des saisons et des climats, à la faim, à la soif, à la fatigue, trempez-les dans les eaux du Styx. » Mais surtout appliquez-vous à fortifier leur corps avant de songer à orner leur esprit, car il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'âme : « un bon serviteur doit être robuste..... Plus le corps est faible, plus il commande ; plus il est fort, plus il obéit; les mauvaises passions logent dans les corps efféminés. »

Après l'éducation du corps, et avant celle de l'esprit, il faut faire l'éducation des sens, c'est-à-dire de ce qui est intermédiaire entre l'esprit et le corps, et c'est une des parties les plus intéressantes et les plus neuves de l'*Émile* que celle où Rousseau décrit avec finesse comment se développent, l'un après l'autre, les différents sens chez le petit enfant, et comment nous devons faire pour seconder ici la nature. Voyez, par exemple, ce curieux passage sur *la vue* ; jamais pédagogue a-t-il parlé un langage si plein à la fois de justesse et de poésie, car ce qui fait le mérite singulier de l'*Émile*, c'est que la pédagogie y est à la fois aimable et élevée.

« Tous les enfants ont peur des masques. Je commence par montrer à Emile un masque d'une figure agréable ; ensuite quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage; je me mets à rire, tout le monde rit, et l'enfant rit comme les autres. Peu à peu je l'accoutume à des masques moins agréables, et enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela, je ne crains plus qu'on l'effraye avec des masques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque et d'Hector, le petit Astyanax, effrayé du panache qui flotte sur le casque de son père, le méconnaît, se jette en criant sur le sein de sa nourrice, et arrache à sa mère un souris mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi ? Précisément ce que fait Hector, poser le casque à terre, et puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille, on ne s'en tiendrait pas là; on s'approcherait du casque, on jouerait avec les plumes, on les ferait manier à l'enfant ; enfin la nourrice prendrait le casque et le poserait en riant sur sa propre tête, si toutefois la main d'une femme osait toucher aux armes d'Hector. »

Voici maintenant des conseils tout aussi judicieux sur l'éducation de l'oreille :

« J'ai remarqué que les enfants ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux et ne blessent réellement l'organe de l'ouïe, autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassure.

Avec une gradation lente et ménagée on rend l'homme et l'enfant intrépide à tout. »

Quelle langue simple et nerveuse, et quel art surtout de résumer en maximes frappantes des observations justes et neuves! Les remarques fines abondent sur la manière d'apprendre aux enfants à apprécier les *distances*, sur les dangers qu'il y a à faire leurs mille petites volontés, à se laisser trop vite attendrir par leurs larmes, vraies ou feintes :

« Pourquoi se feraient-ils faute de pleurer, dès qu'ils voient que leur pleurs sont bons à tant de choses ? Instruits du prix qu'on met à leur silence, ils se gardent bien de le prodiguer. Ils le font, à la fin, tellement valoir qu'on ne peut plus le payer ; et c'est alors qu'à force de pleurer sans succès, ils s'efforcent et s'épuisent. »

Rousseau n'est pas moins bien inspiré quand il donne à l'enfant les premières leçons de courage : loin d'être attentif à éviter qu'Émile se blesse, il serait fâché qu'il ne se blessât jamais et qu'il grandît sans connaître la douleur. Souffrir n'est-il pas la première chose qu'il doit apprendre et celle qu'il aura le plus souvent besoin de savoir? « Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mène journellement au milieu

d'un pré. Là, qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plus tôt à se relever. Le bien-être de la liberté rachète beaucoup de blessures. Mon élève aura souvent des contusions ; en revanche, il sera toujours gai. » En même temps que la liberté physique, développez en lui la liberté morale, faites qu'il estime par-dessus tout l'indépendance et qu'il déteste autant la domination que l'esclavage, car la domination même est servile, s'écrie Rousseau avec une noble éloquence ; le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. Vauvenargues avait dit dans le même sens et avec la même élévation de langage : « On instruit les enfants à craindre et à obéir... on les exerce à être copistes, à quoi ils ne sont déjà que trop enclins : nul ne songe à les rendre originaux, entreprenants et indépendants. »

Le conteur lui-même, que nous connaissons déjà, apparaît par endroit, dans l'*Emile*, à côté du pédagogue et du philosophe, et sait égayer ses graves leçons par les souvenirs, si vivants, de sa propre enfance. Ainsi, pour montrer qu'il faut habituer les enfants à marcher dans les ténèbres, il raconte ce qui lui arriva un soir à Bossey :

« J'étais à la campagne en pension chez un ministre appelé M. Lambercier. J'avais pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitait en héritier, tandis qu'éloigné de mon père, je n'étais qu'un pauvre orphelin. Mon grand cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne qu'il faisait très obscur, il me donna la clef du témple, et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumière ; si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière : je le traversai gaillardement ; car, tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux : je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'église. A peine y fus-je rentré que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête; et, quoique la chaire fût à droite, et que je le susse très bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps

à gauche; je m'embarrassais dans les bancs, je ne savais plus où j'étais, et, ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin, j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance et; confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends mademoiselle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite : je cours, je vole au temple; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire ; j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas; dans trois sauts je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte ; j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné. »

Après le philosophe pédagogue et le conteur, voici enfin le prédicateur, car M. Lambercier lui-même aurait pu, ce nous semble, prêcher ce joli sermon sur l'aumône.

« Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse et de verser l'argent à pleines mains ; je n'ai jamais vu que l'argent fît ai-

mer personne. Il ne faut point être avare et dur, ni plaindre la misère qu'on peut soulager ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre temps, ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner ; car, quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt et de bienveillance qui font plus d'effet et sont réellement plus utiles que tous les dons : combien de malheureux, de malades, ont plus besoin de consolations que d'aumônes ! Combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent ! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès ; portez les enfants au devoir, les pères à l'indulgence ; empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parents de votre élève en faveur du faible à qui on refuse justice, et que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité. »

Ainsi un pédagogue ingénieux, aux vues élevées, un conteur agréable et un éloquent prédicateur, voilà ce que nous avons découvert dans l'*Emile ;* mais ce n'est pas tout : nos lecteurs ne s'étonneront pas de trouver encore, dans ce singulier livre de pédagogie, le grand peintre de la nature que nous étudions particulièrement dans notre ouvrage. Emile fait d'instructives promenades dans la campagne ; il observe attentivement tous les objets curieux qu'il rencontre sur son chemin,

apprend à s'orienter tout seul, étudie l'astronomie en contemplant le ciel étoilé. D'ailleurs il ne se borne pas à interroger, il sait admirer la nature; en vrai disciple de Jean-Jacques, il va saluer le soleil levant, bien différent en cela de la plupart de ses contemporains qui moururent très probablement sans jamais avoir vu un lever de soleil.

« Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant, et l'on observe les objets qui rendent reconnaissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe. L'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigüeur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le Père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait ; leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer



*d'après Moreau le jeune.* *gravé par Le Mire.*

Jean-Jacques donne à Emile une leçon d'astronomie.

(*Emile*, livre II.)

jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid. »

Nous n'ignorons pas tout ce qu'on peut dire contre le système pédagogique de Jean-Jacques, et nous n'avons nullement eu l'idée de dissimuler, dans cette rapide esquisse, les erreurs dont l'*Émile* est rempli. Mais ces erreurs ont été réfutées mainte fois, tandis qu'on n'a pas assez profité, en France, des vues justes et profondes de Rousseau sur l'éducation. Ce qu'il y a de bon dans l'*Emile*, les étrangers le savent bien, car les plus grands pédagogues de la Suisse et de l'Allemagne ont puisé dans Rousseau quelques-unes de leurs théories les meilleures et les plus justement populaires : de quelque façon qu' on juge l'*Emile*, on ne peut nier que Rousseau n'ait ouvert des voies nouvelles à tous les pédagogues qui sont venus après lui.

Il y a, dans le quatrième livre de l'*Emile*, un chapitre dont nous devons dire quelques mots, car il est très important à la fois pour le biographe de Rousseau et pour l'historien des idées au dix-huitième siècle. Dans ce chapitre, devenu célèbre sous le nom de *Profession de foi du vicaire savoyard*,

Rousseau développe en détail et avec une grande éloquence les principes de la religion naturelle.

Au point de vue spécial où nous étudions Rousseau, nous n'avons pas à insister sur les polémiques que suscita cette partie de son œuvre. Prétendant se tenir à égale distance des théologiens et des philosophes, Rousseau donna pour fondements à sa religion toute personnelle *le spectacle de la nature* et *le sentiment intérieur*. « Voyez le spectacle de la nature et écoutez la voix intérieure : Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux et à notre conscience?... Où le voyez-vous exister? m'allez-vous dire. Dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire, dans l'oiseau qui vole, dans la feuille qu'emporte le vent. »

Dans un autre passage, Rousseau s'exprime ainsi :

« Ce fut durant une belle nuit d'été que le premier homme qui tenta de philosopher, livré à une profonde et délicieuse rêverie et guidé par cet enthousiasme involontaire qui transporte quelquefois l'âme hors de sa demeure et lui fait, pour ainsi dire, embrasser tout l'univers, osa élever ses reflexions vers le sanctuaire de la Nature et pénétrer, par la pensée, aussi loin qu'il est permis à la sagesse humaine d'atteindre.

La chaleur était à peine tombée avec le soleil, les oi-

seaux, déjà retirés et non encore endormis, annonçaient par un ramage languissant et voluptueux le plaisir qu'ils goûtaient à respirer un air plus frais ; une rosée abondante et salutaire ranimait déjà la verdure fanée par l'ardeur du soleil ; les fleurs élançaient de toutes parts leurs plus doux parfums.....

Le philosophe, après quelques instants de contemplation, tourne par hasard les yeux vers le ciel et, à cet aspect, qui lui est si familier et qui pour l'ordinaire le frappait si peu, il reste saisi d'admiration.... »

On peut contester, et nous ne songeons pas à défendre l'orthodoxie de la doctrine de Rousseau, mais on ne niera pas du moins que celui qui a parlé ainsi n'ait eu l'âme haute et vraiment religieuse. Si la religion est, avant tout, comme l'a dit Pascal, « Dieu sensible au cœur, » qui donc au dix-huitième, siècle parmi nos grands écrivains, était plus religieux que celui qui faisait sans cesse appel au sentiment intérieur et qui, pour se convaincre que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage, se contentait de dire : « Je le vois, ou plutôt je le *sens?* »

Néanmoins l'auteur de l'*Emile* fut poursuivi ; le Parlement de Paris le décréta de prise de corps et fit lacérer et brûler son livre par le bourreau au pied du grand escalier du palais. « Quoi ! s'écrie Rousseau, l'éditeur du *Vicaire savoyard* est un

impie!... Eh ! mon Dieu ! qu'aurais-je donc été si j'avais publié le livre de l'*Esprit* (d'Helvétius, un ami des Encyclopédistes) ou quelque autre ouvrage semblable ? » La Sorbonne se joignit au Parlement et censura l'*Emile*. Malheureusement pour Rousseau, son livre avait paru au moment même où le Parlement se disposait à prononcer l'expulsion des jésuites. Pour apaiser d'avance l'opinion publique, Messieurs du Parlement n'hésitèrent pas à proscrire un auteur dont la condamnation semblait prouver leur impartialité. Ce qui nuisit aussi à Rousseau fut précisément ce qui lui faisait le plus grand honneur : il avait osé signé son livre, hardiesse peu commune chez les écrivains de cette époque, qui tantôt publiaient leurs œuvres sous le voile de l'anonyme, comme faisait le baron d'Holbach, tantôt les mettaient impudemment sur le compte d'autrui, comme faisait Voltaire, dès qu'il voyait quelque inconvénient à en être soupçonné l'auteur (1).

Rousseau voulait comparaître devant le Parlement et plaider lui-même sa cause. Le maréchal

(1) Le Parlement eut l'étrange idée de faire un crime à Rousseau d'avoir loyalement signé son livre: « L'auteur de ce livre, n'ayant point craint de se nommer lui-même, ne saurait être trop promptement poursuivi. »

de Luxembourg eut quelque peine à lui persuader de fuir: les huissiers, chargés de l'arrêter, rencontrèrent en chemin une voiture où se trouvait le condamné; ils le reconnurent et se bornèrent à le saluer. Voilà, sans doute, des huissiers fort courtois et un gouvernement qui sait être débonnaire, après avoir été injuste et tyrannique ; il n'en est pas moins vrai que Rousseau était proscrit. « Il secoua la poudre de ses souliers » et sortit d'un pays où on s'empressait d'opprimer le faible. Son premier mouvement fut de se retirer à Genève; mais il se ravisa, et l'événement lui donna raison.

En effet, neuf jours seulement après le verdict du Parlement de Paris, le Conseil de Genève condamna le *Contrat social* (œuvre politique de Rousseau) et l'*Emile* à être brûlés devant l'hôtel de ville comme téméraires, impies, tendant à détruire la religion chrétienne et tous les gouvernements. Le Conseil ordonnait, en outre, que Jean-Jacques, s'il se présentait dans la ville et les terres de la Seigneurie, fût saisi et appréhendé. « Eh quoi! écrit Jean-Jacques à un de ses amis de Genève, décrété sans être ouï ? Où est le délit ? où sont les preuves ? Génevois, si telle est votre liberté, je la trouve peu regrettable. » Quelques

amis de Jean-Jacques avaient protesté contre cet arrêt inique du Conseil de Genève, et parmi ceux qui eurent ce rare courage, il faut citer le généreux pasteur Moultou. Quelques jours après la condamnation de Rousseau par ses compatriotes, madame Moultou, invitée chez un des premiers magistrats de Genève, arriva seule et excusa son mari qui était, dit-elle, indisposé. « La fumée de l'*Emile*, lui dit quelqu'un, lui aura sans doute monté à la gorge. — La fumée de l'*Emile*, répliqua bravement Mme Moultou, est allée tout entière sur le Conseil, et Dieu veuille que ses yeux n'en pleurent pas pour longtemps. »

# ROUSSEAU A MOTIERS

## CHAPITRE V.

### ROUSSEAU A MOTIERS. SON SÉJOUR DANS LE VAL DE TRAVERS ET L'ILE DE SAINT-PIERRE.

Rousseau s'applaudit d'avoir cherché un asile ailleurs que dans son injuste patrie : il s'était rendu à Yverdon, chez un ancien ami, M. Roguin, et, flatté de l'aimable hospitalité qu'il en avait reçue, il avait résolu de se fixer dans cette ville, lorsqu'il apprit que le sénat de Berne se disposait à l'inquiéter dans cette agréable retraite. Une nièce de son ami, Mme Boy de la Tour, lui offrit une maison inhabitée, que possédait son fils au village de Motiers, dans le Val de Travers (comté de Neuchâtel). Il n'y avait, pour s'y rendre, qu'une montagne à traverser, haute et large pourtant et n'offrant que des sentiers fort malaisés. Rousseau, qui était bon marcheur, se mit en route et, au bout de cinq ou six heures, il était dans les États du roi de Prusse : le comté de Neuchâtel appartenait à Frédéric II, qui s'y faisait

représenter par lord Keith. Ce dernier, plus connu sous le nom de Milord maréchal, était un des plus grands admirateurs et il allait devenir un des amis les plus dévoués de Rousseau. Il avait servi avec honneur le grand Frédéric, à la fois dans la guerre et la diplomatie, avait été de ces fameux soupers de Potsdam auxquels le roi philosophe n'admettait guère que des étrangers, et les familiers du palais prétendaient même que lord maréchal était le seul être au monde que Frédéric, sa sœur exceptée, eût véritablement aimé. Rousseau ne pouvait souhaiter un défenseur mieux choisi auprès de Frédéric qu'il croyait, à tort, avoir indisposé : dans le V[e] livre de l'*Emile*, il l'avait comparé à un roi odieux du *Télémaque*. Il possédait en outre, dans son pavillon de Montmorency, un portrait du roi de Prusse, au bas duquel il avait mis les deux vers suivants, en ayant soin d'écrire le second à l'envers du tableau :

Il pense en philosophe et se conduit en roi.
La gloire, l'intérêt, voilà son dieu, sa loi.

Rousseau soupçonnait, gratuitement du reste, d'Alembert d'avoir mis ces vers satiriques sous les yeux du roi, et, persuadé que Frédéric lui était hostile, il lui écrivit une lettre fière et

étrange : « Sire, j'ai dit beaucoup de mal de vous et j'en dirai peut-être encore ; cependant, chassé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un asile dans vos États... J'ai cru devoir déclarer à Votre Majesté que j'étais en son pouvoir et que j'y voulais être ; elle peut disposer de moi comme il lui plaira. » Milord maréchal fut chargé de faire parvenir à son adresse cette singulière missive; il y joignit quelques mots en faveur de son ami et obtint pour lui la protection de son maître. Au fond, Frédéric était trop le disciple de Voltaire pour goûter ce qu'il appelait, dans sa réponse à lord Keith, « les paradoxes insoutenables de Rousseau. » Se souvenant précisément de la spirituelle plaisanterie de Voltaire sur cet état de nature auquel Rousseau semblait vouloir ramener l'humanité, il disait à lord Keith : « Rousseau ne me persuaderait pas de manger de l'herbe et de marcher à quatre pattes (c'est ce qu'on faisait faire à Jean-Jacques dans une comédie satirique de Palissot, *les Philosophes*)... Mes idées diffèrent des siennes autant que le fini diffère de l'infini... Il est ridicule de nous prêcher que nous sommes tous égaux et que nous devons vivre comme des sauvages, sans lois, sans société, sans police » (ce que n'avait

jamais dit Rousseau, mais ce qu'on pouvait conclure de ce qu'il avait dit). Quant à l'*Emile*, où il eût été peu flatté de se contempler sous les traits d'Adraste, Frédéric, à cette époque, ne l'avait pas même ouvert; il ne le lut qu'en 1763 et en fut médiocrement satisfait : il y trouva peu de jugements solides et beaucoup d'impudence.

Ainsi le royal épicurien de Sans-Souci, sans avoir le moindre grief personnel contre Rousseau, goûtait fort peu les idées de « cet homme bizarre, de ce cynique. » Mais comme il se piquait de protéger les gens de lettres, surtout quand ils étaient persécutés par le gouvernement de Louis XV, il voulut bien « donner asile au malheureux, » et il chargea son représentant de lui faire remettre cent thalers. Il ajoutait seulement qu'il fallait l'empêcher d'écrire, parce qu'il traitait des sujets épineux, qui excitaient trop les têtes neuchâteloises. Rousseau, qui ne tenait guère pour le moment à se faire, par de nouveaux livres, de nouveaux ennemis, mais qui n'était pas homme non plus à sacrifier sa liberté d'écrivain, il l'avait payée assez cher, répliqua fièrement au représentant du roi de Prusse :

« Quant à l'engagement que j'ai pris avec moi de ne plus écrire, ce n'est pas, j'espère, une condition que Sa Majesté prétend mettre à l'asile qu'elle veut bien m'accorder. Je

m'engage seulement, et de très bon cœur, envers elle et envers Votre Excellence, à respecter, comme j'ai toujours fait, dans mes écrits et dans ma conduite, les lois, le prince, les honnêtes gens et tous les devoirs de l'hospitalité.... J'ai dit (dans mes livres) tout ce que j'avais à dire, et je n'aime pas à rabâcher. Aussi je me suis promis et je me promets de ne plus écrire; mais, encore une fois, je ne l'ai promis qu'à moi. »

La paix de Hubertsbourg ayant été signée sur ces entrefaites (1), Rousseau célébra cet événement heureux pour Frédéric en illuminant sa maison de Motiers, et il affecta de dépenser à cette illumination une somme égale à celle dont le roi voulait bien lui faire l'aumône. Il n'en accepta pas moins, d'ailleurs, les dons en nature que Milord lui fit avec l'argent du roi : il est vrai que, suivant son habitude, il se fit beaucoup prier; il fallut même que Milord le remerciât expressément « d'avoir reçu son vin. » Le généreux lord Keith, comprenant, disait-il, que les persécutions et la mauvaise santé de Rousseau pouvaient bien lui donner un peu d'humeur, traita son protégé avec une bonté toute paternelle. Aussi Rousseau l'appelait-il son père, et il versait, dit-il avec son ordi-

(1) En vertu du traité d'Hubertsbourg (Saxe) qui mettait fin à la guerre de Sept Ans, Frédéric II gardait la Silésie et restituait la Saxe à Auguste III (1763).

naire exagération, des larmes d'attendrissement, toutes les fois qu'il se rendait chez « ce respectable vieillard. » La première fois qu'il s'était présenté à lui, il portait un très singulier costume; il était vêtu en Arménien, c'est-à-dire qu'il avait une longue veste, un caftan, un bonnet fourré et une ceinture. Lord Keith, soit qu'il le prît pour un sectateur de Mahomet, soit plutôt qu'il se prêtât spirituellement à la plaisanterie, lui adressa la salutation turque du *Bourgeois gentilhomme: Salamalequi*, et ils devinrent amis. Milord habitait, à six lieues de Motiers, le château de Colombier, et Rousseau y allait, de temps en temps, passer des journées entières. Encore aujourd'hui, on montre, sur le chemin de Colombier, une vieille chaumière en ruines qu'on appelle le Refuge de Jean-Jacques. Une autre distraction de Rousseau à Motiers, c'était de faire des lacets : il les donnait aux jeunes filles qui se mariaient, à condition qu'elles nourriraient leurs enfants.

Il faisait aussi des prosélytes parmi les hommes et leur apprenait à *marcher*. « Rousseau, dit une femme d'esprit qui le vit plusieurs fois à cette époque, Julie de Bondéli, Rousseau s'amuse à faire des *Émiles* : il prend, pour cela, des hommes de trente-six à quarante ans qui jamais n'ont fait

deux lieues de chemin à pied : il les fait courir comme des levriers. »

Quant au pays lui-même, il avait de quoi faire oublier à Jean-Jacques la rustique maisonnette de l'Hermitage, qu'il avait dû quitter si brusquement. Ses lettres au maréchal de Luxembourg décrivent en détail sa nouvelle résidence :

« Figurez-vous un vallon d'une bonne demi-lieue de large, et d'environ deux lieues de long, au milieu duquel passe une petite rivière appelée la Reuse, dans la direction du nord-ouest au sud-est. Ce vallon, formé par deux chaînes de montagnes qui sont des branches du mont Jura et qui se resserrent par les deux bouts, reste pourtant assez ouvert pour laisser voir au loin ses prolongements, lesquels, divisés en rameaux par les bras des montagnes, offrent plusieurs belles perspectives. Ce vallon appelé le *Val-de-Travers*, du nom d'un village qui est à son extrémité orientale, est garni de quatre ou cinq autres villages à peu de distance les uns des autres. Celui de Motiers, qui forme le milieu, est dominé par un vieux château désert, dont le voisinage et la situation solitaire et sauvage m'attirent souvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis sortir de ce côté par une porte de derrière, sans passer par la rue ni devant aucune maison......

La Reuse a sa source au-dessus d'un village appelé Saint-Sulpice, à l'extrémité occidentale du vallon ; elle en sort au village de Travers, à l'autre extrémité, où elle commence à se creuser un lit, qui devient bientôt précipice, et la conduit enfin dans le lac de Neuchâtel. Cette Reuse est une très jolie rivière, claire et brillante comme de l'argent, où

les truites ont bien de la peine à se cacher dans les touffes d'herbe. On la voit sortir tout d'un coup de terre à sa source, non point en petite fontaine ou ruisseau, mais toute grande et déjà rivière, comme la fontaine de Vaucluse, en bouillonnant à travers les rochers......

Comme la direction du vallon coupe obliquement le cours du soleil, la hauteur des monts jette toujours de l'ombre par quelque côté sur la plaine; de sorte qu'en dirigeant ses promenades, et choisissant ses heures, on peut aisément faire, à l'abri du soleil, tout le tour du vallon. D'ailleurs, ces mêmes montagnes, interceptant ses rayons, font qu'il se lève tard et se couche de bonne heure, en sorte qu'on n'en est pas longtemps brûlé, et il est certain que les maisons qui sont près de la source de la Reuse n'ont pas trois heures de soleil, même en été. J'ai, sous ma fenêtre, une très belle fontaine dont le bruit fait une de mes délices. Ces fontaines, qui sont élevées et taillées en colonne ou en obélisques, et coulent par des tuyaux de fer dans de grands bassins, sont un des ornements de la Suisse. Il n'y a si chétif village qui n'en ait au moins deux ou trois; les maisons écartées ont presque chacune la sienne, et l'on en trouve même sur les chemins pour la commodité des passants, hommes et bestiaux. Je ne saurais exprimer combien l'aspect de toutes ces belles eaux coulantes est agréable au milieu des rochers et des bois durant les chaleurs : l'on est déjà rafraîchi par la vue, et l'on est tenté d'en boire sans avoir soif. »

Si on ajoute, à cette description séduisante, que les habitants du lieu ne traitaient point Rousseau en proscrit, mais lui témoignaient de la bienveil-

lance, que les truites de la Reuse étaient excellentes, « quand on les mangeait au sortir de l'eau, » et que les fraises étaient abondantes et « bien parfumées, » on ne s'étonnera pas que Rousseau ait passé près de trois ans à se promener et à rêver paresseusement dans cette tranquille et fraîche vallée de Travers.

Cependant le séjour de Rousseau à Motiers touchait à sa fin : à la suite de démêlés assez confus avec le pasteur Montmollin, qu'il accusait d'avoir ameuté contre lui la populace, surtout après avoir couru, il en était du moins persuadé, le danger d'être lapidé par des fanatiques, Jean-Jacques s'enfuit de Motiers; il se retira dans une île ravissante, située au milieu du lac de Bienne, l'île de Saint-Pierre. Le séjour qu'il y fit et la séduisante description qu'il nous en a laissée dans ses ouvrages, ont rendu cette île à jamais célèbre.

Nous ne pouvons pas résister au plaisir de citer un extrait de la 5e promenade des *Rêveries du promeneur solitaire*, qui nous donnera une idée exacte de ce qu'était pour notre auteur un beau paysage.

« De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de

Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on appelle à Neuchâtel l'île de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant, elle est très agréable, et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire ; car, quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en a fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et *romantiques* que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires, qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ demi-lieue de tour, l'autre, plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.



Ile Saint-Pierre au lac de Bienne.

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne, ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets, et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur et, dans le milieu de cette terrasse, on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent, et viennent danser les dimanches durant les vendanges.....

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île; mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité, sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse, avec ma compagne, d'autre société que celle du receveur, de sa femme et de ses domestiques, qui tous étaient à la vérité de très bonnes gens, et rien de plus; mais c'était précisément ce qu'il me fallait. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie, et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon le désir d'un autre âme état.

Quel était donc ce bonheur, et en quoi consistait sa jouissance? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle, sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux *far niente* fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa

douceur; et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderait pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé, où je m'étais enlacé de moi-même, dont il m'était impossible de sortir sans assistance et sans être bien aperçu, et où je ne pouvais avoir ni communication, ni correspondance, que par le concours des gens qui m'entouraient; cet espoir, dis-je, me donnait celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avais passés, et l'idée que j'aurais le temps de m'y arranger tout à loisir, fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement, seul et nu, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres et mon petit équipage, dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses et mes malles comme elles étaient arrivées, et vivant dans l'habitation où je comptais achever mes jours, comme dans une auberge dont j'aurais dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étaient allaient si bien, que vouloir les mieux ranger était y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés et de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntais, en murmurant, l'écritoire du receveur, et je me hâtais de la rendre, dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses et de toute cette bouquinerie, j'emplissais ma chambre de fleurs et de foin; car j'étais alors dans ma première ferveur de botanique, pour laquelle j'avais déjà un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œu-

vre de travail, il m'en fallait une d'amusement, qui me plût et qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora petrinsularis*, et de décrire toutes les plantes de l'île, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron; j'en aurais fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers; enfin, je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins, après le déjeuner, que nous faisions tous ensemble, j'allais, une loupe à la main, et mon *Système de la nature* sous le bras, visiter un canton de l'île que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison...

L'exercice que j'avais fait dans la matinée, et la bonne humeur, qui en est inséparable, me rendaient le repas du dîner très agréable; mais quand il se prolongeait trop, et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre; et pendant qu'on était encore à table, je m'esquivais et j'allais me jeter seul dans un bateau, que je conduisais au milieu du lac, quand l'eau était calme; et là m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti

par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île, que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y débarquer et d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très circonscrites, au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette et de trèfle, qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très propres à loger des lapins qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre, et sans nuire à rien......

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'essayant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires, pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre, élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché : là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens, et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je

m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image ; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher au point, qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse, pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson, qui valait bien le tortillage moderne, et enfin l'on s'allait coucher, content de sa journée, et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues et importunes, la manière dont j'ai passé mon temps dans cette île durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres et si durables, qu'au bout de quinze ans, il m'est impossible de songer à cette habitation chérie, sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du désir. »

Un décret brutal du Sénat de Berne vint arra-

cher Rousseau à cette vie délicieuse et le contraindre de quitter brusquement l'île où il vivait paisible et heureux; il en partit au mois d'octobre 1765; il ne devait jamais revoir son ingrate patrie.

---

# DERNIÈRES ANNÉES DE ROUSSEAU

## CHAPITRE VI.

ROUSSEAU EN ANGLETERRE, A WOOTTON. — RETOUR A PARIS. — SA MAISON DE LA RUE PLATRIÈRE. — SES PROMENADES AU MONT VALÉRIEN. — SA MORT A ERMENONVILLE.

Au sortir de l'île de Saint-Pierre, Rousseau se dirigea vers Strasbourg; il reçut de la cité hospitalière par excellence l'accueil le plus flatteur, et arriva le 16 décembre 1765 à Paris : son protecteur, le prince de Conti, lui avait fait préparer un appartement à l'hôtel Saint-Simon, dans l'enceinte inviolable du Temple. Tout Paris voulut voir l'illustre proscrit, et Jean-Jacques se plaignait d'être dans son hôtel « comme Sancho dans l'île de Barataria, en représentation toute la journée. » Il ne fit d'ailleurs que passer à Paris : dès les premiers jours de janvier 1766, il partait pour l'Angleterre avec son ami, le philosophe anglais David Hume, qui le mit en rapport avec un de ses compatriotes, M. Davenport. Celui-ci

offrit à Jean-Jacques un asile charmant à Wootton, dans le comté de Derby, au milieu des rochers, des forêts et des ruisseaux. Toujours heureux dans son malheur, Jean-Jacques allait encore habiter, et grâce encore à la générosité de ses amis, une retraite selon son cœur. Il fut d'abord ravi de sa nouvelle résidence :

« Figurez-vous, Madame, écrit-il à Mme de Luze (10 mai 1766), une maison fort propre, bâtie à mi-côte, sur le penchant d'un vallon, dont la pente est assez interrompue pour laisser des promenades de plain-pied sur la plus belle pelouse de l'univers.......

Au fond du vallon, qui sert à la fois de garenne et de pâturage, on entend murmurer un ruisseau qui, d'une montagne voisine, vient couler parallèlement à la maison et dont les petits détours, les cascades, sont dans une telle direction, que des fenêtres et de la terrasse l'œil peut assezlongtemps suivre son cours. Le vallon est garni, par places, de rochers et d'arbres où l'on trouve des réduits délicieux et qui ne laissent pas de s'éloigner assez de temps en temps du ruisseau pour offrir sur ses bords des promenades commodes, à l'abri des vents et même de la pluie ; en sorte que, par les plus vilains temps du monde, je vais tranquillement herboriser sous les roches avec les moutons et les lapins..... Ajoutez qu'aux environs on a le choix des promenades, soit dans des prairies charmantes, soit dans les bois, soit dans les jardins à l'anglaise, moins peignés, mais de meilleur goût que ceux des Français. »




*d'après Le Barbier l'aîné.* *gravé par Le Mire.*

Rousseau herborisant.

Jean-Jacques passa treize mois, dans ce frais vallon, à herboriser, à faire de la musique et à composer ses mémoires : il y écrivit les six premiers livres des *Confessions*. Cependant le ciel brumeux de l'Angleterre, son climat « froid et tardif » commençaient à l'attrister. Il se plaint que le 10 mai, à Wootton, les arbres n'ont encore aucunes feuilles ; « à peine avons-nous des violettes, et jamais on n'y entend de rossignols. » Il ne manque pas, en outre, comme on devait s'y attendre, de se brouiller avec son ami Hume et avec son hôte, M. Davenport. L'origine de sa brouille avec Hume fut une plaisanterie, d'assez mauvais goût d'ailleurs, imaginée par Horace Walpole, l'ami de Mme du Deffand, et à laquelle avait collaboré David Hume. On avait écrit à Rousseau, sous le nom de Frédéric II, une lettre où se lisait, entre autres, cette phrase : « Si vous aimez les persécutions, je suis roi et je puis vous en procurer de toutes les espèces. » La phrase était de Hume lui-même, et Rousseau, plus sensible à cette raillerie qu'à toutes les bontés de son ami, rompit brusquement avec ce dernier, écrivit, en guise de remercîment, à M. Davenport, une lettre grossière, et repartit pour la France.

Le 1er mai 1767, il débarque à Calais, rencontre

à Amiens l'auteur de *Vert-Vert*, Gresset, consent à être aimable, expansif même avec ce gracieux poète, et lui dit en le quittant : « Vous faites si bien parler les perroquets (dans *Vert-Vert*), qu'il n'est pas étonnant que vous sachiez apprivoiser les ours. »

Après un séjour d'un an environ à Trie-le-Château (Oise), dans un appartement que lui avait prêté le prince de Conti et où il vécut sous le pseudonyme bizarre de Renou, « ne lisant rien désormais de ce qui pourrait réveiller ses idées éteintes et mort à la littérature, » Rousseau se rendit, par Lyon, à Grenoble et demeura, non loin de cette dernière ville, à Bourgoin, puis dans un vieux château du marquis de Cezargues, à Moquin, où il vécut très solitaire. Las enfin de cette dernière retraite, ce « voyageur perpétuel, » comme on l'appelait alors, vint se fixer définitivement à Paris vers la fin de juin 1770. Il y habita, dans la rue Plâtrière, qui depuis a porté son nom, un logement situé vis-à-vis de l'hôtel des postes et appartenant à un épicier, M. Venant. Il se confina chez lui, paraissant de loin en loin au théâtre, allant plus souvent jouer aux échecs au café de la Régence, et partout entouré d'admirateurs et de curieux, ce qui lui déplaisait peut-être moins qu'il n'affectait de le dire aux privilégiés qui réussis-

saient à forcer sa porte. Devenu à la fin tout à fait ombrageux, il finit par se persuader que l'univers était peuplé de ses ennemis, genre de folie qui le rendait, à coup sûr, très malheureux, et partant fort à plaindre, mais qui cependant n'était que la conséquence et comme le terrible châtiment de sa susceptibilité maladive et de son immense vanité. Ce qui aggravait son malheur, c'est que, dans certains intervalles lucides que lui laissait sa maladie, il se disait en gémissant que ses soupçons étaient peut-être mal fondés et que, plus réfléchi, il aurait pu être plus heureux.

« Puis-je me choisir une demeure au loin dans le royaume? Ferais-je mieux d'en sortir? Mais comment? par où? Je ne demande qu'à obéir ; qu'on me dise seulement ce que je dois faire, car, durant une malheureuse existence, je ne puis pas m'empêcher d'être quelque part; mais rester ici ne m'est pas possible, et je suis bien déterminé, quoi qu'il arrive, à ne plus essayer de la maison d'autrui. Une circonstance cruelle est l'entrée de l'hiver pour aller au loin, dans mon état, chercher un gîte. Mon jeune ami, plaignez-moi ; plaignez cette pauvre tête grisonnante qui, ne sachant où se poser, va nageant dans les espaces et sent pour son malheur que les bruits qu'on a répandus d'elle ne sont *encore vrais qu'à demi.* »

Rousseau ne vit bientôt plus que quelques amis très endurants et très attentifs à flatter

les manies de ce pauvre grand homme. Un de ceux-ci, Bernardin de Saint-Pierre, nous a laissé de ses entrevues avec Jean-Jacques un récit empreint d'une candide admiration. Son logement, rue de la Plâtrière, était des plus simples : une commode, une table, quelques chaises et une épinette sur laquelle Jean-Jacques chantait peut-être de sa voix chevrotante les vieux airs que lui avait jadis appris sa tante Suzon, composaient tout le mobilier : aux murs était attaché un plan de cette forêt de Montmorency où Rousseau avait écrit ses chefs-d'œuvre ; sur une des fenêtres, entr'ouverte du côté de la rue, des moineaux venaient manger les miettes de pain qu'on leur servait régulièrement ; sur une autre fenêtre, quelques vases remplis de fleurs des champs. Ainsi l'amour de la campagne, qui avait si bien inspiré son génie, était resté la dernière passion de Jean-Jacques. Agé de plus de soixante ans, il allait dans l'après-midi aux prés Saint-Gervais, ou bien il faisait, sans fatigue, le tour du bois de Boulogne. On peut se le figurer, dans les excursions de ses dernières années, avec son habit marron, sa perruque ronde, une longue canne en mains, la tête un peu penchée, des yeux pleins de feu et où rayonnait encore son génie, l'air soucieux et sombre tant qu'il était en ville, mais



*d'après Le Barbier l'aîné.* *gravé par Romanet.*

Rousseau, au bois de Boulogne, est entouré de petites filles et il leur offre des gâteaux.

gai et serein dès qu'il respirait l'air de la campagne : « enfin, s'écriait-il, nous voilà hors des carrosses, des pavés et des hommes! » Comme aux beaux jours de sa jeunesse, il aimait le chant des oiseaux, et la verdure des champs. Tantôt, à Romainville, il s'amusait, avec sa petite faux de botaniste, à abattre des grappes de marronniers en fleurs, tantôt il allait contempler, sur les hauteurs de Sèvres, « les beaux sapins et les bruyères toutes violettes. » Mais il aimait par-dessus tout à voir le soleil se coucher derrière le mont Valérien. « Il s'arrêtait à le considérer sans rien dire, parce que cette vue lui rappelait les beaux couchers de soleil dans les montagnes de la Suisse. » (B. de Saint-Pierre.)

Une gravure de Le Barbier (1) représente Rousseau, dans les dernières années de sa vie, une loupe et une fleur à la main, un volume de Linné à ses pieds. Un des premiers, il avait adopté, et avec enthousiasme, les classifications nouvelles de l'illustre botaniste. Non qu'il se crût savant lui-même : il n'était en botanique, qu'un amateur passionné. « Tant que j'herborise, disait-il, je ne suis pas malheureux. » En 1775, il avait vendu son ma-

(1) Voir la reproduction de cette gravure à la page précédente.

gnifique herbier à un Anglais et se contenta de collectionner dès lors les fleurs communes qu'il trouvait dans ses promenades aux environs de Paris. Agé de soixante-cinq ans, il se livrait encore à sa passion favorite, herborisant, quand il ne pouvait sortir, sur la cage de ses oiseaux; les plantes n'ont-elles pas été « semées avec profusion sur la terre, comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme à l'étude de la nature? »

En 1777, Rousseau quitta son logement, trop malsain, de la rue Plâtrière : malade et pauvre, il accepta l'hospitalité que lui offrait M. de Girardin à Ermenonville (Oise), dans une belle maison de campagne qu'entourait un grand parc anglais arrosé par de larges rivières. Rousseau ne jouit pas longtemps de cette agréable retraite : il y mourut le 2 juillet 1778. Il fut enterré à Ermenonville dans l'île des Peupliers; ses cendres furent transférées plus tard (11 octobre 1794) au Panthéon. Genève lui a élevé une statue dans une petite île située sur le lac et qu'on a appelée depuis l'île de Jean-Jacques Rousseau, hommage tardif et bien mérité. C'est en effet vers Genève et vers son beau lac que se reportait sans cesse l'imagination de Rousseau, et c'est là, semble-t-il, qu'il eût désiré mourir. Il s'écriait, dans une des dernières lettres qu'il ait écrites :



*d'après Dupréel.*

Tombeau de Rousseau dans l'île des Peupliers.

« O lac sur les bords duquel j'ai passé les douces heures de mon enfance ! Charmants paysages où j'ai vu pour la première fois le lever du soleil, où j'ai senti les premières émotions du cœur..., hélas ! je ne vous verrai plus. Ces clochers qui s'élèvent au milieu des chênes et des sapins, ces troupeaux bêlants, ces ateliers, ces fabriques, bizarrement épars sur des torrents, dans des précipices, au haut des rochers, ces sources, ces prairies, ces montagnes qui m'ont vu naître, elles ne me reverront plus. »

La Suisse a récompensé Rousseau de ce constant amour pour ses beaux paysages en faisant de lui le grand peintre dont il nous reste à montrer toute l'originalité.

---

# LE SENTIMENT DE LA NATURE

## DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

## AVANT ROUSSEAU

## CHAPITRE VII.

### LE SENTIMENT DE LA NATURE DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AVANT ROUSSEAU.

Rousseau, avons-nous dit au début de ce livre, est le plus grand peintre de la nature que nous ayons eu depuis les origines de notre littérature jusqu'à la fin du dix-huitième siècle : pour le prouver, il ne nous suffit pas de citer Rousseau, il faut encore montrer, à grands traits tout au moins, comment on a compris chez nous la nature avant l'auteur d'*Emile* : c'est là, en effet, la seule manière de rendre pleinement justice à Rousseau et d'apprécier sa véritable originalité.

La littérature française, prise dans son ensemble, est éminemment une littérature de citadins, c'est-à-dire de gens qui préfèrent les agréments de la société aux beautés de la nature. Quels sont, en effet, les sentiments que la contemplation de la nature développe d'ordinaire? la rêverie et, dans les âmes particulièrement sensibles ou paresseuses, une certaine mélancolie. Or le génie

de nos pères, le génie gaulois, n'est ni rêveur ni mélancolique. Nos pères aimaient la gaîté, l'esprit, la vivacité et la finesse des réparties, toutes choses qu'on trouve, non aux champs, mais à la ville, chez les gens qui aiment à causer et à rire entre quatre murs. Voyez, par exemple, au moyen âge, une de ces humbles maisons en bois habitées par les artisans et les marchands de Paris; c'est le soir, quand les portes sont bien closes, qu'on prend plaisir, les coudes appuyés sur la table, à se raconter d'amusantes histoires et à dauber sur le prochain : de ces médisances est sortie, dans le Nord de la France, l'épopée satirique du moyen âge, le roman de Renart. Au Midi, il est vrai, l'inspiration est autre, parce qu'on ne passe pas sa vie chez soi, comme dans le Nord, mais en plein air, dans les campagnes, inondées de soleil, de la douce Provence : c'est là aussi que fleurit la *Pastourelle*, une chanson qui nous transporte bien au milieu des champs, car la pastourelle est d'ordinaire un dialogue entre un troubadour et une bergère. Mais, même dans ces chansons rustiques, la nature, loin d'être aimée pour elle-même, n'est qu'un simple cadre : le vrai tableau représente ce qui se passe dans l'âme émue du troubadour.

Parfois, cependant, ces gracieux poètes paraissent s'oublier un moment, pour regarder le paysage qui est sous leurs yeux ; mais, remarquez-le, ce paysage est invariablement joli et riant, et la nature, dans leurs vers, n'a qu'une saison qui est un printemps éternel ; les troubadours sont exclusivement les chantres du Renouveau :

Le doux printemps et fleurs et violettes,
Et lou signol (le rossignol) me semont (m'invite) de
[chanter

L'hiver, avec son cortège de brouillards, avec son manteau de vent, de froidure et de pluie, glace ces imaginations frileuses ; il est traité en ennemi par ces gentils esprits, amoureux de lumière, de gaie science et « du beau teint des printanières fleurs. » Voyez, par l'exemple suivant, comment, même dans le Nord, où il a pourtant ses beautés, l'hiver est détesté et même calomnié, tandis que le printemps seul est fêté par les poètes :

I.

Bien montrez, printemps gracieux,
De quel métier savez servir,
Car hiver fait cœur ennuieux
Et vous, les faites réjouir :

Si tôt comme il vous voit venir,
Lui et sa méchant retenue (cortège)
Sont contraints et près de fuir,
A votre joyeuse venue.

II.

Yver fait champs et arbres vieux,
Leurs barbes, de neige blanchir,
Et est si froit, ort (sale) et pluieux,
Qu'emprès le feu convient croupir.
On ne peut hors des huis yssir.
Comme un oisel qui est en mue:
Mais vous faites tout rajeunir
A votre joyeuse venue.

III.

Yver fait le souleil, ès cieulx,
Du mantel des nues couvrir;
Or maintenant, loué soit Dieux,
Vous este venu éclaircir
Toutes choses et embellir;
Yver a sa peine perdue,
Car l'an nouvel (1) l'a fait bannir
A votre joyeuse venue.

(*Ballade de Charles d'Orléans.*)

Si nous nous adressons à Villon, nous voyons qu'il prend plaisir à railler les rêves idylliques de certains poètes de son temps, bûcherons amateurs qui admiraient, de très loin, la campagne et l'eau claire du ruisseau : il préfère, lui, et le dit

(1) Le printemps.

en vers plaisants, les commodités de la vie civilisée, de la vie telle qu'il l'avait entrevue plutôt que vécue.

Certains vers badins de Villon sont comme le prélude d'une charmante poésie du dix-huitième siècle, *le Mondain*, dans laquelle Voltaire raille finement la vie champêtre et patriarcale tant vantée par Rousseau. Aussi pouvons-nous opposer à Villon, comme l'a fait son ingénieux biographe M. Campeaux, l'auteur même de l'*Emile* : « Parcourez toutes les poésies de Villon, vous n'y trouverez pas l'ombre d'un arbre, pas le plus petit reflet du ciel bleu. Et pourtant, dans sa jeunesse, ne s'était-il jamais arrêté, par quelque jour de printemps, devant le frais et verdoyant spectacle que présentait, dans toute sa longueur, sur son revers méridional, la montagne Sainte-Geneviève ?.... Plus tard, lorsque, chevauchant sans croix ni pile, par tous les chemins de France et de Navarre, il promenait son exil et sa misère d'une frontière à l'autre, l'arbre et le buisson de la route ne lui avaient-ils donc jamais parlé et fait oublier un instant ses douleurs, comme ils devaient un jour calmer celles de Jean-Jacques vagabond ? »

En somme, les poètes du moyen âge, quand ils

daignent regarder la nature, n'en font jamais de vrais tableaux ; ils n'ont que des traits lestement dessinés, qui sont, il est vrai, vifs et saillants comme ces bourgeons d'avril qu'on voit luire entre les branches aux premiers beaux jours.

Au seizième siècle, Ronsard lui-même, pour aller droit au chef du chœur, lorsqu'il chante la nature (son éloquente apostrophe aux bûcherons de la forêt de Gastine mise à part), n'a en mains qu'un léger chalumeau auquel il fait dire d'ailleurs de bien jolis airs. Et ne demandez pas davantage à tous les autres poètes de la Pléiade, pas plus à Baïf qu'au gentil Belleau, de ces larges peintures de la vie des champs, comme en ont su faire Lucrèce et Virgile : ils vont voir « l'herbelette perleuse » ou entendre bourdonner les avettes (abeilles) autour du « gentil aubepin » : leurs peintures les mieux réussies ne sont que de jolies miniatures.

Au commencement du dix-septième siècle, les bergers de l'*Astrée*, de ce roman si célèbre et si aimé de Jean-Jacques, ne mènent leurs troupeaux aux champs que pour deviser avec des bergères. « Si on te reproche, dit dans sa préface l'auteur de l'*Astrée*, d'Urfé, à la bergère qui a donné son nom au roman, si on te reproche que tu ne parles pas le langage des villageoises, réponds-leur que

tu n'es pas de ces bergères nécessiteuses qui, pour gagner leur vie, conduisent leurs troupeaux aux pâturages, mais que vous n'avez toutes pris cette condition que pour vivre plus doucement et sans contrainte. » Rousseau qui, dans son jeune âge, avait lu deux fois le roman de d'Urfé, et qui avait peut-être puisé en partie dans l'*Astrée* ses rêves de vie innocente, étant près de Lyon, demanda à son hôtesse la route du Forez : c'est le pays où se passe l'*Astrée*, « celui de tous les romans, dit-il, qui me revenait au cœur le plus fréquemment. »

L'hôtesse lui apprit que le Forez était un bon pays de ressources pour les ouvriers et qu'il y avait beaucoup de forges. Ces renseignements trop précis calmèrent subitement sa curiosité romanesque ; il ne jugea pas à propos « d'aller chercher des Dianes et des Sylvandres chez un peuple de forgerons, » et se contenta de remarquer, en riant, que son hôtesse avait dû le prendre pour un garçon serrurier. Il ne se vengea pas toujours aussi spirituellement des nombreux démentis que devait donner à ses poétiques chimères la prosaïque réalité.

Tout le monde connaît, et nous n'avons garde de peindre, après tant d'autres, cette légion pimpante de bergers enrubannés et galants qui, à la

suite du tendre et vertueux Céladon, de l'*Astrée*, envahirent la littérature française, un joli madrigal à la bouche et une houlette d'or à la main. Pour montrer par un seul exemple, mais fort piquant, combien on s'écartait à dessein de la vraie et simple nature, nous citerons seulement cette anecdote rapportée par l'historien Tallemant des Réaux : « Un jour, Gombaud (l'auteur d'une pastorale intitulée *Amaranthe*) me fit excuse de ce que dans ses poésies il y avait des vers pour une paysanne. Mais, dit-il, c'était la fille d'un riche fermier de Saintonge et elle avait plus de dix mille écus en mariage. » Voilà, en effet, de quoi l'ennoblir, les écus, comme dit M^me de Sévigné, étant toujours de bonne maison. Ce qui est vrai, c'est qu'au dix-septième siècle la campagne et les paysans n'existaient pour ainsi dire pas pour les courtisans et les hommes de lettres, qui ignoraient profondément et méprisaient les travaux des champs : les plus belles moissons étaient pour eux à Versailles. L'ignorance des bourgeois égalait du reste celle des grands seigneurs : « On s'élève, à la ville, nous dit La Bruyère, dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres : on distingue à peine la plante qui porte le chanvre de celle qui produit le lin, et le blé-froment d'avec les

seigles...; ne parlez à un grand nombre de bourgeois ni de guérets... ni de regains, si vous voulez être entendu : ces termes pour eux ne sont pas français. » (*De la Ville*, XXI.)

Sans insister sur ce qui est devenu un lieu commun (encore que trop facilement admis peut-être), on peut pourtant dire d'une manière générale que les grands écrivains du dix-septième siècle n'ont, de la nature, sérieusement étudié et bien connu que la nature humaine; ils ont tous fait comme Nicole qui, suivant le mot de M^me^ de Sévigné, était « descendu dans le cœur humain avec une lanterne » ; mais les champs et les arbres ne leur disent rien. Peut-être n'est-ce qu'au prix de cette ignorance et de ce dédain des choses de la nature qu'ils ont pu écrire des œuvres morales qui sont autant de chefs-d'œuvre. On raconte que le jardinier de Bossuet, se plaignant de l'indifférence de son maître pour les fleurs, s'écriait : « Il faudrait planter des Saint-Jean Chrysostome pour vous les faire regarder. » Quant à Corneille et Racine, on sait que ce n'est point dans leurs tragédies très peu *pittoresques* qu'on risque d'entendre ce chant de l'alouette qui avertit Roméo de l'approche du jour, ou ces martinets qui ont suspendu leur nid au fronton du château de Macbeth. Deux écrivains font exception

et sont sincèrement amateurs des bois et des prairies : l'un y va faire à l'aurore sa cour parmi le thym et la rosée, l'autre se plaît à voir les faneurs remuer du foin en batifolant : on a nommé La Fontaine et Mme de Sévigné.

La Fontaine, on le sait, peint d'un mot, vif et pittoresque, bêtes et gens ; la nature, qui n'est le plus souvent qu'au second plan dans ses fables (quand toutefois il ne nous transporte pas par air en Amérique ou au Monomotapa), n'est jamais longuement décrite ; elle est, le plus souvent, évoquée par un trait rapide et comme par un geste du conteur qui nous fait mesurer, par exemple, la hauteur du chêne « voisin du ciel, » ou la longueur du bec de la cigogne « emmanché d'un long cou. » On a tout dit sur les paysages, si sobrement et si finement dessinés, du fabuliste, et sur les portraits si expressifs de ses animaux. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué que La Fontaine, préoccupé de faire la leçon aux hommes, a, sans le vouloir du reste, ou du moins sans y mettre des allusions directes à ses contemporains, un peu trop *humanisé* ses bêtes ; il n'a pas toujours respecté, ne les ayant pas observées de très près, leur originalité, leurs mœurs et leurs caractères. Le genre même de la fable le forçait de sacrifier

un peu *l'animalité* de ses personnages et de donner, même à la nature inanimée, des sentiments et une voix humaine : en ce sens on pourrait dire qu'il est moins le peintre que le moraliste de la nature personnifiée.

Pour Mme de Sévigné, qui ne connaît ses lettres écrites à la campagne, lettres enjouées, « triomphantes » comme le mois de mai, pleines d'entrain et babillardes comme « ces trois rossignols qui sont sur sa tête et dont elle est étourdie, » tandis qu'elle écrit à Mme de Grignan? Lorsqu'elle souffre trop, lorsqu'elle « étouffe » d'être si loin de sa fille, « le vert naissant et le rossignol lui redonnent quelque douceur à l'esprit. » La voici aux Rochers qui prend des alignements et se met bravement dans la rosée jusqu'à mi-jambe, ou bien encore à Issy où « l'épine blanche, les lilas, les fontaines et le beau temps lui donnent tous les plaisirs innocents qu'on peut avoir. » Pages charmantes, adorables de naturel et de fraîcheur ; et cependant leur auteur est-il bien vraiment, dans toute l'acception du terme, un peintre de la nature? Mme de Sévigné, comme La Fontaine, trace d'agréables croquis, elle peint rarement de vrais tableaux ; elle est bien trop impatiente pour cela, et c'est surtout lorsqu'elle dessine un paysage que sa plume va vite,

la bride sur le cou. A propos de Livry, par exemple, quelques mots vifs et rapides sur « ses beaux arbres verts et ses aimables chèvrefeuilles, » et c'est tout : c'est bien assez, aurait-elle dit dans son style, pour une lettre de campagne. Qu'on ne l'oublie pas, d'ailleurs, ce n'est pas toujours par pur amour de la campagne qu'elle s'installe à Livry ou aux Rochers; bien souvent elle aimerait mieux rester à Paris dans la société d'esprits délicats et charmants, tels que Mme de La Fayette et M. de La Rochefoucauld. « Où est le temps que je parlais de Paris comme les autres ! » Mais, hélas ! il faut faire des économies pour fuir, c'est elle qui parle, « pour apaiser ces petits créanciers dont j'étais étranglée à la ville. En passant l'hiver dans ce pays, j'aurai le temps de respirer et je m'amuserai à payer mes dettes. » Sentiments fort louables, sans doute, mais qu'il ne faudrait pas tout à fait confondre avec le sentiment de la nature.

Après cette promenade à travers champs, un peu longue peut-être et telle que les aimait Rousseau, nous voici arrivés aux contemporains mêmes de notre auteur. Comment, au dix-huitième siècle, a-t-on dépeint la nature? C'est encore par quelques citations précises (les citations sont en littérature ce que les faits sont en

histoire), que nous allons montrer ce qui distingue Rousseau de tous les auteurs de son temps. Le dix-huitième siècle hérita de l'aversion qu'on avait eue pour la campagne au siècle précédent. Il est vrai que Paris était si amusant à cette époque, avec ses théâtres si courus où se succédaient sans relâche les pièces nouvelles, avec ses cafés célèbres où se donnaient rendez-vous les grands écrivains, avec ses salons enfin où on causait avec tant d'esprit et où se pressaient tant d'étrangers de distinction dont Paris était devenu la véritable patrie! A quoi bon dès lors voyager et à quoi bon aller vivre, c'est-à-dire, suivant l'expression usitée en pareil cas, aller s'enterrer à la campagne?

« Les gens qui voyagent, écrivait Diderot, qui lui-même se fit longtemps prier pour aller remercier sa bienfaitrice, Catherine II, à Saint-Pétersbourg, les gens qui voyagent me font l'effet de gens qui passeraient leur temps à monter de la cave au grenier et à descendre du grenier à la cave » (lettre à Mlle Volland). Pour les femmes surtout, la campagne, c'est l'exil, c'est, plus que jamais, dans ce siècle de plaisirs et de folles prodigalités, la pénitence qu'on s'impose « pour expier les dépenses et les toilettes de l'hiver. » Et quelle vie encore mène-t-on à la campagne?

la vie de Paris. « Dans le salon aux grandes fenêtres, qui donnent pourtant sur les bois et les prés, le jeu dure toute la journée, retient les gens et dispense de là promenade. Ou bien, si l'on ne se donne pas au jeu, l'on appartient à la conversation, et l'heure ne sonne pas plus tôt au château qu'à l'hôtel... Le lendemain, au réveil, tout ce monde, une fois habillé, ne pense qu'aux courriers, aux nouvelles attendues de Paris, et le grand événement du jour est l'arrivée de *Mercure de France* (1). »

Je n'oublie pas que le plus grand écrivain du siècle, que le roi Voltaire quitta Paris pour aller s'établir près d'un lac, au pied des montagnes neigeuses. Mais les *Délices* et *Ferney* n'étaient, pour l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, que des retraites admirablement choisies et comme des forteresses d'où il pouvait lancer impunément sur la France et l'Europe une grêle d'épigrammes et de pamphlets. — C'est grâce à ce dédain général et à cette profonde ignorance des choses de la campagne que des peintres de la nature tels que Saint-Lambert réussirent à faire lire d'insipides poèmes comme *les Saisons*. Cet ouvrage, écrit dans l'hon-

(1) De Goncourt, *La Femme au* XVIII<sup>e</sup> *siècle*.

nète intention d'inspirer aux gens du monde de la sympathie pour les cultivateurs, « citoyens estimables, » suit consciencieusement l'almanach dans ses froides descriptions et peint tour à tour « les promesses, les bienfaits, la décadence et les rigueurs de la Nature ; » vous entendez bien, par là, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Voici un seul échantillon de ce fade poème qui parut en 1769, c'est-à-dire, ce qui est pour l'auteur une circonstance aggravante, huit ans après la *Nouvelle Héloïse*. Saint-Lambert apostrophe ainsi les marins (dans un poème champêtre !) :

Volez des champs d'Olinde aux rives du Golconde,
Cueillez dans l'Yémen ce fruit délicieux
Dont les sels irritants, les sucs spiritueux
Rendent la vie aux sens, éveillent la pensée.

Tout cela, pour dire : allez, braves marins, nous chercher du bon moka. Ailleurs, le poète célèbre le bonheur des paysans, et voyez sa façon de nous faire envier « l'heureux peuple des champs. » Il monte sur une colline et nous décrit ce qu'il voit et contemple :

Sur la plaine *brûlante*,
Des faneurs promenaient la faux étincelante.
La sueur inondait leurs membres *palpitants* ;
Fatigués, harassés, ils paraissaient contents,

et peu difficiles, ajoutera le lecteur. Mais patience, les voici récompensés de leur labeur, ils vont dîner :

Quand le feu de midi suspendit leur ouvrage,
Je les vis, en riant, se rendre sous l'ombrage,
Et bientôt se livrer aux charmes d'un festin,
Qu'avaient assaisonné le travail et la faim.
Ciel! avec quelle ardeur leur troupe impatiente
Dévorait tour à tour.....

Devinez quoi? vous pariez pour quelque plat solide, quelqu'une de « ces choses qui rassasient d'abord, » comme dit Harpagon; ce n'est pas cela :

*La framboise odorante,*
Le lait de ses troupeaux, la fraise et le pain bis,
Placés sur le gazon qui servait de tapis.

Et l'auteur a l'audace d'ajouter :

Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village.

Combien Jean-Jacques avait raison d'écrire à propos de tous ces faux amants de la nature :

« Les gens de la ville ne savent pas aimer la campagne, ils ne savent pas même y être : à peine, quand ils y sont, savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les

travaux, les plaisirs, ils les *ignorent*, ils sont là comme en pays d'étranger : je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent ! Il faut être villageois au village ou n'y point aller, car qu'y va-t-on faire ? Les gens de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point : ils portent Paris avec eux. »

Rien de plus vrai : Saint-Lambert, et tous ses imitateurs avec lui, ignore ce dont il parle ; par exemple, a-t-il à peindre un bœuf : il n'oublie jamais de le faire fumer et gémir sous l'aiguillon, comme si le laboureur était assez sot pour frapper sans nécessité un si utile serviteur. Et, de même, où qu'il aille à travers champs, suivant l'expression de Rousseau, il emporte partout Paris avec lui. A-t-il à peindre, au printemps, la *parure* des jardins où étincellent les *rubis* et les *émeraudes* : il semble avoir pillé, pour s'approvisionner de métaphores, l'étalage d'une marchande de modes ou la boutique d'un bijoutier du Palais-Royal. Veut-il, au contraire, vanter les plaisirs de l'hiver : il nous parle des tragédies de Voltaire, des opéras et des soupers en ville, et c'est ainsi qu'il reste citadin au village.

Et maintenant, revoyez en esprit toute cette société élégante et mondaine du dix-huitième siècle, entrez dans quelqu'un de ces salons fameux

où un Galiani, par exemple, ce joli petit arlequin, conte d'un ton leste de piquantes anecdotes, tandis qu'un poète ou même un « philosophe, » débite un madrigal raffiné, et figurez-vous qu'un beau jour l'un de ces citadins raffinés et blasés vienne à lire des pages telles que celle-ci ; voyez-vous l'effet produit par la noblesse de l'accent et la nouveauté de la peinture :

« Le rendez-vous ne fut pas renvoyé plus tard qu'au lendemain matin. On était en été, nous nous levâmes *à la pointe du jour*. Il me mena hors de la ville, sur une haute colline, au-dessous de laquelle passait la rivière du Pô, dont on voyait le cours à travers les fertiles rives qu'il baigne ; dans l'éloignement, *l'immense chaîne des Alpes couronnait le paysage ;* les rayons du soleil levant rasaient déjà les plaines, et projetant sur les champs, par longues ombres, les arbres, les coteaux, les maisons, enrichissaient de mille accidents de lumière le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être frappé. On eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à nos entretiens. »

Où donc cet original (le mot convient en tous sens à Rousseau) a-t-il appris à peindre en termes si vrais et si magnifiques les grands spectacles de la nature? Nous qui connaissons sa vie et qui venons de passer en revue les peintres de la cam-

pagne avant Jean-Jacques, nous pouvons répondre qu'ici comme en d'autres sujets, Jean-Jacques n'a pas eu de modèles. S'il veut écrire un livre d'éducation, il s'inspirera, avant tout, de ses réflexions personnelles, et sa raison éloquente écrira l'*Emile*; et, de même, s'il veut peindre un paysage, il ne demandera rien aux livres, il n'empruntera pas ses images, comme faisaient ses contemporains, à Théocrite ou à Virgile; il n'aura qu'à se souvenir de ses premières années à Bossey, puis de ses courses vagabondes à travers la Savoie et la Suisse : ses tableaux seront vivants et vrais, parce qu'il a parcouru, non pas en carrosse et d'un air distrait et ennuyé, comme on voyageait alors, mais en piéton et en enthousiaste, les contrées pittoresques que son pinceau va rendre à jamais célèbres.

# LA CAMPAGNE

## DANS LES ŒUVRES DE ROUSSEAU

## CHAPITRE VIII.

### LA CAMPAGNE DANS LES ŒUVRES DE ROUSSEAU.

Ce qui fait tout d'abord l'originalité des tableaux champêtres de Rousseau, c'est qu'il a dépeint la *vraie campagne* : il ignorait ces fausses pudeurs des citadins trop délicats, qui n'osaient appeler par leurs noms les animaux, ignobles à leurs yeux, et les plantes roturières qui peuplent nos champs et nos basses-cours. On avait, pour leur permettre d'entrer dans un poème, débaptisé les trois quarts des animaux de la création : par exemple, l'âne était l'animal utile « qu'outragent nos dédains, » et le porc, si estimé des héros d'Homère pour son embonpoint et ses dents blanches, s'appelait invariablement un sanglier. De même, on ne s'intéressait, en poésie, qu'aux plantes nobles, et l'abbé Delille ayant fait un poème champêtre sur les *Jardins*, un plaisant anonyme plaida

en vers la cause des plantes utiles injustement dédaignées par l'élégant abbé.

Rousseau n'aurait pas mérité ces reproches de la gent potagère, lui qui fait l'éloge, en les nommant par leur nom, « du mouron, du cerfeuil » et de toutes les plantes, dites vulgaires, qu'il rencontre sur son chemin. Il nous présente, non les hôtes d'élite, mais tout le petit monde, indistinctement, et tous les instruments de travail qu'on rencontre dans *la vraie campagne*. Parlant des changements qu'on a faits dans la maison de Julie :

« La basse-cour, dit-il, a été agrandie aux dépens des remises. A la place d'un vieux billard délabré, on a fait un beau pressoir, et une laiterie où logeaient des paons criards dont on s'est défait... Aux tristes ifs qui couvraient les murs ont été substitués de bons espaliers. Au lieu de l'inutile marronnier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour, et on a planté deux rangs de noyers jusqu'au chemin à la place des vieux tilleuls qui bordaient l'avenue. Partout on a substitué l'utile à l'agréable, et l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers et tout l'appareil de l'économie rustique donnent à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, je ne sais quoi qui sent la joie et le bien-être qu'elle n'avait pas dans sa morne dignité. »

Nous savons enfin, par Bernardin de Saint-Pierre (*Fragments sur Rousseau*) que Jean-Jacques se moquait beaucoup de la bizarrerie des gens riches qui scellent sur les bords de leurs ruisseaux factices des grenouilles et des roseaux de plomb, tandis qu'ils font détruire avec grand soin ceux qui viennent naturellement dans leurs jardins.

En second lieu, Rousseau vit à la campagne en *vrai campagnard*, ce qui est le seul moyen non seulement de s'y plaire, mais d'en exprimer la grande et simple poésie : « Comme je serais peuple avec le peuple (même si j'étais riche), je serais campagnard aux champs, et, quand je parlerais d'agriculture, le paysan ne se moquerait pas de moi. » (*Emile*, livre IV.)

Rousseau se donna tout entier, sans aucune préoccupation d'auteur et en vrai campagnard, aux travaux et aux amusements champêtres qui remplissaient et enchantaient ses journées aux Charmettes, à l'Hermitage, partout où, disait-il plus tard, il vécut heureux. Souvenez-vous de ses fréquentes visites au colombier et au verger des Charmettes, voyez-le planter et « bêcher » avec passion ; ailleurs il assiste aux vendanges et nous parle, sans barguigner, avec une admiration sincère, du beau pressoir, des grandes futailles et

du cellier et de la vapeur des cuves. (*Nouv. Hél.* Partie v, lettre vii.) Dans l'île de Saint-Pierre, les Bernois, qui avaient fait le voyage pour contempler le grand homme, le trouvaient souvent « juché sur de grands arbres, ceint d'un sac qu'il remplissait de fruits et qu'il dévalait ensuite à terre avec une corde. »(*Rêveries d'un promeneur solitaire.* — V[e] Promenade.) Une fois, dans cette même île de Saint-Pierre, il remarque un terrain qui, tout semé « de serpolet, d'escarpette et de trèfles, est très propre à multiplier des lapins : » aussitôt il s'approvisionne, à Neuchâtel, de ces animaux, mâles et femelles, et il passe une après-midi délicieuse à fonder une petite colonie de lapins.

Au retour de telles expéditions, dont il était aussi fier, disait-il, qu'un Argonaute allant à la conquête de la toison d'or, il trouvait le couvert mis sur sa terrasse, prenait un léger repas et, « quand la soirée était belle, il allait respirer l'air et la fraîcheur du lac. » Ces détails paraîtront peut-être insignifiants et vulgaires à certains lecteurs, et pourtant ce sont toutes ces petites choses, ces occupations familières et le plaisir qu'on prend à s'y livrer tout entier, qui font le charme de la vie champêtre : c'est en estimant à leur prix

et en faisant valoir par toutes les séductions de son style les sérieux labeurs et les mille petits riens dont est faite une journée à la campagne, que Rousseau enrichit et agrandit, non seulement la littérature, mais l'âme même de ses contemporains. On rêva avec lui et d'après lui un idéal de bonheur qu'on ne plaçait plus à Paris entre les quatre murs d'un salon plus ou moins richement meublé, mais aux champs, dans une modeste et proprette maison, dans cette « maison aux contrevents verts » où Jean-Jacques aurait aimé vivre et qu'il eût préférée aux plus magnifiques châteaux :

« Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et quoique une couverture de chaume soit, en toute saison, la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier ; et mon avare magnificence n'étalerait

point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, des femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses, et le panier des vendangeurs.

Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre ; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous les touffes d'aunes et de coudriers ; une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaise, les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. »

Remarquons, en passant, que dans la manière même dont il voudrait arranger sa vie, s'il était riche, dans le souci qu'il prendrait de bien peupler sa basse-cour et d'entretenir soigneusement son verger, dans ce désir enfin de *confort* et de propreté que nous pourrions relever en d'autres endroits de ses œuvres, Jean-Jacques a tracé l'idéal d'un *bourgeois* aisé, retiré à la campagne. C'est qu'il tenait, de sa ville natale et des habitudes prises

dans la maison paternelle et chez l'honnête M. Lambercier, des goûts très bourgeois d'ordre et de bien-être : le fait est curieux à noter chez celui qui devait être un jour (à son grand étonnement, s'il eût vécu) l'oracle des *Sans-culottes*.

Il n'y a pas seulement dans la propriété de M^me de Wolmar (*Nouv. Hél.*) le verger que nous avons décrit, il y a aussi un jardin dont il vaut la peine de dire un mot, parce que la façon dont l'a conçu Jean-Jacques annonce et prépare une curieuse révolution dans l'art des jardins en France. On sait ce qu'étaient, au dix-septième siècle, ces fameux parcs de Le Nôtre, si bien alignés et ordonnés, auxquels on a si souvent, et un peu à tort et à travers, comparé toute la littérature du temps. On sait plus généralement ce qu'on entend par jardin français : des allées droites, bien sablées, plantées de grands arbres soigneusement émondés. « Tout y est préparé pour une promenade grave et solennelle... L'eau est recueillie par des bassins autour desquels se rangent des plates-bandes symétriques... les compartiments des parterres sont encadrés par des bordures de buis façonné... Les arbres sont rangés en échiquiers. De toutes parts enfin la végétation fournit les éléments d'une architecture verdoyante et gran-

dit sous la surveillance de la serpe et du fil à plomb (1). » Un Anglais spirituel et instruit, cet Horace Walpole, qui avait cruellement mystifié Rousseau par cette lettre où il lui promettait de le persécuter tant qu'il voudrait, écrit, de Paris, à un de ses correspondants de Londres : « Dans tout ce royaume, on ne voit pas un arbre qui ne soit très bien élevé ; ils sont d'abord vigoureusement tondus par le haut et ensuite élagués jusqu'au bas, si bien qu'il vous serait plus facile de rencontrer un homme avec les cheveux autour de ses oreilles qu'un chêne ou un frêne dans le même cas. » C'est ce dont se plaignait Jean-Jacques : on croirait, dit-il, que la nature est faite en France autrement que dans tout le reste du monde, tant on y prend soin de la défigurer. Les parcs n'y sont plantés que de longues perches ; ce sont des forêts de mâts, et l'on se promène au milieu des bois sans trouver de l'ombre.

Celui qui devait écrire dans sa vieillesse (1777-1778) *les Rêveries d'un promeneur solitaire*, et qui avait composé quelques-uns de ses chefs-d'œuvre au milieu des bois fort peu réguliers plantés par la nature, était peu fait pour goûter le bel ordre,

(1) Charles Blanc, *Grammaire des arts du dessin.*

effet de l'art français, qui régnait dans nos jardins symétriques. Le parc de Julie n'est point « tiré au cordeau... ; on y voit, sans ordre et sans symétrie, *des broussailles de roses*, de framboisiers, des fourrés de lilas, de genêt et de trifolium..... partout *des allées tortueuses et irrégulières* bordées de bocages fleuris... partout des guirlandes *jetées négligemment* d'un arbre à l'autre. » Sans insister sur ce qu'a d'artificiel cette négligence, au fond très calculée, remarquons, ce qui importe seul ici, que Rousseau fait la guerre aux allées droites et aux arbres trop bien taillés, et que, de bon cœur, il porterait la pioche dans les charmilles trop émondées et les plates-bandes trop correctes qui rendaient nos jardins si froids et si ridicules.

Jean-Jacques oppose à nos jardins géométriques, où la nature est corrigée et parfois étouffée par l'art, les jardins pittoresques où l'art s'applique uniquement à imiter la nature; ces jardins *naturels* sont appelés jardins anglais, mais en réalité c'est un Français qui les a imaginés le premier et, chose curieuse, en plein dix-septième siècle. Un certain abbé Pajot, qui possédait une belle maison près de Vincennes, pria son ami, l'auteur dramatique Dufresny, qui était un dessinateur fort habile, de faire le plan de son jardin. Celui-ci, à la vue du

terrain très inégal et d'une forme bizarre, eut l'idée de rompre complètement avec l'art classique de Le Nôtre et « fit un jardin complètement irrégulier : pas une allée droite, des gazons, des arbres distribués par groupes : en un mot, un petit abrégé de paysage (1). » Cette nouveauté eut un grand succès : on alla en foule admirer le jardin de l'abbé Pajot, et il paraît même que Louis XIV, au moment d'embellir Versailles et d'en tracer les jardins, hésita entre les plans de Le Nôtre et ceux de Dufresny. La symétrie l'emporta à Versailles, et l'étiquette fut imposée aux arbres comme aux courtisans. Mais le système de Dufresny, transplanté en Angleterre, où le sol, comme le génie, était plus favorable au pittoresque, fut appliqué et même exagéré de toutes parts : il trouva son théoricien dans Kent qui, partant de ce principe que la nature est un grand jardin, concluait que, pour faire des jardins artificiels, il faut copier la nature le plus exactement et le plus minutieusement possible. Le jardin-modèle doit renfermer un échantillon de tous les accidents de la nature : Kent ne se contenta pas d'introduire dans ses compositions, des landes, des bruyères et des ruines artificielles :

(1) Vitet, *Etudes sur les Beaux-Arts*.

il fit encore, dans le jardin de Kensington, planter des arbres morts pour donner à son paysage un plus grand air de vérité : le jardin anglais était né.

Il détrôna bientôt, grâce surtout à Rousseau, notre jardin français : le jardin (l'Elysée) de Julie fit fureur, et, avec lui, il faut bien l'avouer, le faux naturel. On joua à la nature, on créa partout un désordre factice qui était aussi puéril que l'ancienne symétrie du jardin français avait été froide et monotone. Au lieu de dessiner des boulingrins bien corrects, on tailla des précipices bien abrupts et des rochers bien fantastiques ; on accorda, comme dit Walpole en parlant de Moulin-Joli, jardin du peintre Watelot, indulgence plénière à toutes les orties, à toutes les ronces et à tous les chardons qui poussaient en tous sens et envahissaient les sentiers ; chaque percée aboutissait à un château, à un clocher ou à quelque ruine bien désolée, toutes choses qui faisaient pousser des cris de surprise au visiteur, mais devaient à la longue profondément agacer leur propriétaire. Ailleurs, à Toulouse, dans le jardin de M. du Barry, le beau-frère de la trop célèbre comtesse, « sont entassées des collines en terre, des montagnes de carton, des rochers de toile ; on y voit des

vaches, des bergères, des moutons de plomb... tout, en un mot, excepté la nature. » (Arthur Young.) Une grande actrice du dix-huitième siècle, Mlle Sophie Arnould, non moins célèbre par ses bons mots que par son talent de comédienne, se promenait un jour dans un de ces jardins anglais qui reproduisaient, en raccourci, toutes les beautés de la nature. Comme on lui montrait une pauvre petite rigole sur laquelle on avait jeté un misérable petit pont : « Ceci, dit-elle, ressemble à une rivière comme *deux gouttes d'eau.* »

Sans doute Jean-Jacques aurait désavoué toutes ces sottes et mesquines imitations de la nature, lui qui s'était si souvent promené autour de vrais lacs et qui avait gravi de vraies montagnes : ici, comme en tout le reste, ses disciples allaient plus loin qu'il n'aurait voulu; il faut convenir cependant que, d'une manière générale, il a sa bonne part de responsabilité dans toutes les sottises qui se sont faites en son nom : non seulement il a poussé à l'extrême la plupart de ses idées, mais, pour mieux frapper les esprits, il a prononcé, sur un ton d'oracle, quelques-uns de ces axiomes sans réplique et certaines de ces formules impérieuses qui deviennent si aisément les mots d'or-

dre d'une révolution. Dans l'humble révolution qui nous occupe, par exemple, et pour ne pas quitter le monde des plantes, remarquez ces aphorismes tranchants de Rousseau : « La nature ne plante rien au cordeau..... La symétrie est ennemie de la nature et de la variété... La nature emploie-t-elle l'équerre? »

Non, certes, mais mon jardinier ne doit pas oublier la sienne, si je l'ai chargé de me dessiner un jardin commode où je veuille me promener sans observer tous mes pas et sans me cogner contre tous les arbres. Il faut, dans un parterre, aussi bien des lignes droites que des lignes courbes, car les jardins à surprises sont, quand on les connaît, cent fois plus monotones que les parcs réguliers. Un jardin doit rappeler la nature, non la copier ni prétendre à la remplacer, puisqu'il ne saurait être qu'une œuvre d'art : Rousseau le sentait vaguement, mais il ne s'en est guère souvenu en construisant l'*Elysée* de Julie, où il se serait mortellement ennuyé dès sa seconde promenade ; le lecteur s'y ennuie dès la première lecture. Nous en pouvons conclure que les sites purement imaginaires, comme cet Elysée de M^me^ de Wolmar, n'inspirent pas aussi bien Rousseau que les maisons de campagne qu'il

a habitées, comme les Charmettes, ou que les pays qu'il a réellement parcourus, comme les pays de montagnes : on va voir comment il a su parler de ces derniers.

# LA GRANDE NATURE

## POÉSIE DES PAYSAGES ALPESTRES

## CHAPITRE IX.

### LA GRANDE NATURE : POÉSIE DES PAYSAGES ALPESTRES.

Dire aujourd'hui que la Suisse est un admirable pays, que ses lacs, ses montagnes et ses glaciers forment un des plus magnifiques spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler, c'est dire une banalité ; à l'époque de Rousseau, c'était dire un paradoxe : si étrange que cela puisse paraître, ce n'est que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle que, grâce à Rousseau, on a découvert, et commencé à admirer, la beauté des Alpes. Rien de plus vrai que ces paroles de Saint-Preux parcourant les Alpes du Valais : « Je m'aperçois que ce pays *ignoré* mérite les regards des hommes et qu'il ne lui manque, pour être admiré, que des spectateurs qui sachent le voir. » De tels spectateurs lui manquèrent jusqu'au jour

où Rousseau révéla à ses contemporains les sites pittoresque de son pays. Ce serait écrire une très curieuse page de l'histoire des idées artistiques en Europe que de recueillir, dans les récits des écrivains, et surtout des voyageurs, leurs impressions singulières sur les Alpes, jusqu'à l'époque de Rousseau. Quelques citations précises suffiront pour faire apprécier tout le mérite de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*.

On peut dire que jusqu'à Rousseau, les Alpes furent, pour tous ceux qui les visitèrent, un véritable objet d'effroi. Au moyen âge, par exemple, les Alpes du Tyrol étaient traversées par les pèlerins allemands qui se rendaient en Terre Sainte. L'un de ceux-ci, nommé Félix Fabri, s'exprime de la sorte, en un latin que nous traduisons : « Ces montagnes sont effrayantes (*horribiles*), toutes hérissées de glace et de neige. » *Affreuses*, *épouvantables*, ce sont les seules épithètes dont sont invariablement gratifiées les Alpes dans toutes les relations des voyageurs. Au seizième siècle, l'auteur d'une *Cosmographie*, Sébastien Munster (1544), au moment où il arrive au col de la Gemmi, se sent, dit-il, « trembler jusque dans les os et dans le cœur » (je traduis mot à mot de l'allemand). Déjà, chez nous, Marot avait dit dans une

épître au roi (1535) où il raconte son exil à Ferrare :

> J'abandonnay, sans avoir commis crime,
> L'ingrate France, ingrate, ingratissime
> A son poète, et, en la délaissant,
> Fort grand regret ne vint mon cœur blessant.
> Tu mens, Marot, grand regret tu sentis,
> Quand tu pensas à tes enfants petits.
> Enfin, passay *les grands froides montagnes*,
> Et vins entrer aux Lombardes campagnes.

Montaigne, se rendant en Italie, passe par Schaffouse et va voir la fameuse chute du Rhin. Rentré à l'auberge, il dicte simplement à son secrétaire : « Au-dessoubs de Schaffouse, le Rhin rencontre un fond plein de rochiers, où il se rompt, et au-dessoubs dans ces mêmes rochiers il rencontre une pante, où il faict un grand sault, escumant et bruiant estrangement. Cela arreste le cours des basteaux et interrompt la navigation de laditte rivière. » Et quand il traversera, bientôt après, les Alpes du Tyrol, il se contentera d'observer « qu'il y a eu bien moins froid qu'on ne lui avait fait craindre. »

Au dix-septième siècle, un guide pour la Suisse, un des ancêtres des guides Joanne, le *Mercurius Helveticus*, de Jacob Werner (1688), dit expressé-

ment « qu'il voyage de lieu en lieu dans la plaine, mais ne gravit pas les montagnes. »

Un autre trait, commun à tous les voyageurs, et qui explique en un sens leur indifférence pour les beautés alpestres, c'est que, si nous exceptons, bien entendu, les voyages d'affaires. on ne se déplace guère que pour s'instruire, pour étudier les mœurs des différents peuples, leur gouvernement et leur industrie : « Ulysse en fit autant, » et les deux canards de La Fontaine parlent comme auraient fait deux amateurs de voyages au dix-septième siècle :

Vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.

Dès l'instant qu'on voyage pour connaître les institutions des peuples étrangers, il va de soi qu'on visitera les villes, qu'on étudiera leurs habitants, leurs monuments célèbres, mais qu'on ne s'inquiétera guère des beautés naturelles : un guide du dix-septième siècle, « *Le fidèle Achate,* » de Martin Zeller (1660), décrit les cités, non les paysages des contrées dont il parle.

Le dix-huitième siècle, si mondain, si curieux d'opposer aux mœurs régnantes, aux « préjugés » nationaux, les excentricités des peuples étrangers,

des Chinois, par exemple, très à la mode du temps de Rousseau, ne comprit pas autrement qu'on ne l'avait fait jusque-là l'agrément et l'utilité des voyages. Un Anglais célèbre qui visita précisément la France dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, Arthur Young, fut frappé de la surprenante rareté des voyageurs. Il trouvait « la circulation presque nulle en France. »

Un jour, un marchand français lui fit, paraît-il, cette jolie question : « Avez-vous des arbres dans votre pays? — Quelques-uns, » répondit flegmatiquement notre Anglais. Quand on ne voyageait pas dans un but scientifique, c'était pour aller prendre les eaux ou consulter un grand médecin, ou bien encore pour aller faire sa cour à un prince ou à une czarine amie des lettres et des philosophes; mais personne n'aurait eu l'idée de se déranger pour aller voir des rochers, des sapins et des neiges. Que si on rencontrait, par hasard, les Alpes sur son chemin, on les trouvait « peu divertissantes : » c'est le mot d'une voyageuse célèbre du dix-huitième siècle, lady Montague, auteur de *Lettres de voyage* (1763), qui la firent surnommer, un peu vite, la Sévigné anglaise. Voyez enfin, dans les entours mêmes de Rousseau, une des femmes les plus intelligentes du dix-hui-

tième siècle, Mme d'Epinay. Obligée d'aller consulter le docteur Tronchin, à Genève, elle séjourne assez longtemps dans la ville natale de Jean-Jacques et qu'y voit-elle ? Elle écrit à Saint-Lambert : « Les abords de Genève sont très propres à effaroucher des têtes françaises et, à plus forte raison, des têtes féminines qui ne sont jamais sorties de leur pays :

On n'y voit que des monts glacés,
Ou bien des campagnes arides. »

Et c'est tout. Elle voyait peut-être, de son hôtel, le roi des montagnes, le Mont-Blanc et elle n'en dit pas un mot ! Elle était de son temps : elle avait des yeux pour ne point voir. Elle était du siècle où le plus grand naturaliste lui-même, Buffon, disait : « La nature brute est hideuse et mourante (1). »

Sans doute on peut alléguer, pour expliquer chez nos pères cet étrange dédain des grandes beautés de la nature, la difficulté des voyages

(1) Voici tout ce qu'a inspiré le lac Léman à Mme Necker, qui était pourtant la compatriote de Rousseau : « Figurez-vous, écrit-elle à son ami Thomas, un lac, immense réservoir, préparé pour flatter le goût et la vue. » C'est avec d'autres yeux que Jean-Jacques avait regardé ce « réservoir. »

aux siècles passés : au dix-septième siècle, et pour ne citer qu'un ou deux faits caractéristiques, en 1686, il n'y avait, pour aller d'une ville à l'autre, par exemple de Rouen au Havre, qu'une charrette de messager, couverte d'une toile, à travers laquelle il pleuvait ; et c'est seulement sous le ministère Turgot que des diligences, les *turgotines*, commencèrent à marcher de nuit : de là, l'ennuyeuse longueur des voyages. Enfin le projet seul de l'abbé de Saint-Pierre, « pour rendre les chemins praticables en hiver, » prouve de reste qu'au dix-huitième siècle, en France, les routes n'existaient que quand il faisait beau. Voilà, convenons-en, de bonnes raisons pour rester au coin de son feu ; il y en avait de meilleures encore pour ne pas s'aventurer dans les pays de montagnes, où les chemins les plus battus aujourd'hui de nos touristes n'étaient pas même tracés au siècle dernier. Et pourtant tout cela ne suffit pas pour excuser complètement nos ancêtres de n'avoir rien compris à la poésie des Alpes et des glaciers. Ne sait-on pas que les difficultés et les dangers même d'une ascension ne sont qu'un attrait de plus pour l'Alpiniste? et qui donc aujourd'hui n'a affronté avec enthousiasme la fatigue, la chaleur et le froid pour contempler

de plus près la Mer de glace ou la Jungfrau?

C'est qu'il faut ajouter, à tous les motifs qu'on pouvait avoir de ne pas s'aventurer en Suisse, une raison toute esthétique, si on nous permet ce mot, et qui était la raison principale : l'idée qu'on avait alors d'un beau paysage faisait tort aux sites alpestres. La nature, pour plaire, devait avoir un aspect *riant*, — c'est l'adjectif qui revient sans cesse chez les descriptifs du dix-huitième siècle, — de même que tous les ruisseaux sont « clairs et murmurants (1). » On ne s'était guère éloigné, en somme, de l'idéal tracé par du Bellay au seizième siècle : « Les uns aiment de clairs ruisselez doucement murmurans parmy les prés ornez et tapissés de verdure. » (*Défense et illustration de la langue française.* IIe Livre, chap. XI.)

Ce n'est pas seulement en France d'ailleurs, mais en tout pays qu'on louait uniquement *le riant* et *l'agréable* dans les paysages qu'on trouvait

(1) « On veut que la campagne soit toujours *riante*, c'est le mot consacré..... Les jours sont *riants*, la pelouse *rit*, le laboureur *sourit* aux prés, les prés rendent la pareille au laboureur, et un de ces poètes s'est cru obligé de faire *rire* même les déserts. Chacun tourne de son mieux le même compliment à la nature dont l'éternel sourire vous agace et vous exaspère. » (Martha : *De la Poésie rustique chez les anciens et chez les modernes.* Revue des cours littéraires, 20 janvier 1866.)

dignes d'être admirés. A l'époque même de Rousseau, un livre de voyages, qui eut rapidement trois éditions et qui promenait le lecteur à travers la Suisse et l'Italie, le livre d'un Allemand nommé Keyssler (1776), lorsqu'il fait l'éloge d'une contrée, ne l'appelle jamais qu'*agréable* (*angenehm*). C'est aussi le mot dont se sert lady Montague pour recommander un joli endroit (*entertaining*). Or il est bien certain que si on voulait à tout prix des sites plaisants, ce n'est pas parmi les rochers et dans les sombres forêts de sapins qu'il les fallait chercher : aussi préférait-on les pays de plaines. Lisez l'arrivée du célèbre littérateur anglais, Addison, à Genève (décembre 1701). Il vient de faire, dit-il, « un ennuyeux voyage à travers les Alpes. Ma tête est encore toute étourdie des montagnes, et vous ne pouvez vous imaginer *ma joie de revoir une plaine*. » Pour bien comprendre toute l'originalité de Rousseau, en regard de ce passage d'Addison qui traduit très exactement les goûts, ou, si on aime mieux, les injustes dégoûts de ses contemporains, il suffit de lire simplement cette phrase si différente de Rousseau : « On sait ce que j'entends par un beau pays : *jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux.* Il me faut des torrents, des rochers, des sapins,

des bois noirs, des *montagnes*, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. »

On devine quel sera dès lors pour Jean-Jacques le plus beau des pays : justement celui que de son temps on dédaignait plus. Il n'aimera pas seulement la Suisse comme on aime sa patrie, surtout quand cette patrie est un pays libre et qu'on tient beaucoup au titre pompeux de « citoyen de Genève ; » Jean-Jacques aime la Suisse, à la fois comme un artiste qui a appris tout jeune à en admirer les beautés, et comme un rêveur qui a pris plaisir à peupler les bords de ses lacs et ses verdoyants coteaux des êtres chers à son imagination : « Allez à Vevey, visitez le pays, examinez les sites, promenez-vous sur le lac, et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une Claire et pour un Saint-Preux. » C'est là, dans le pays de Vaud, que Jean-Jacques aurait voulu vivre ; c'est vers les bords enchanteurs du lac de Genève que se tournaient ses regards lorsque « l'ardent désir de cette vie heureuse qui le fuyait partout et pour laquelle il se sentait né, venait enflammer son imagination... Alors il *lui* fallait un verger, un ami sûr, au bord de ce lac et non pas d'un autre. »

Toutes les fois que Rousseau parle du lac Léman et des riches campagnes qui l'entourent, il y a, à la fois, dans son style, un accent de légitime fierté et une émotion sincère qui touchent profondément le lecteur. Ecoutez Saint-Preux revenant d'un voyage au long cours : « Plus j'approchais de la Suisse, plus je me sentais ému. L'instant où, des hauteurs du Jura, je découvris le lac de Genève, fut un instant d'extase et de ravissement. La vue de mon pays... l'air des Alpes, si salutaire et si pur..., cette terre riche et fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil humain fût jamais frappé ; ce séjour charmant auquel je n'avais rien trouvé d'égal dans le monde ; l'aspect d'un peuple heureux et libre, mille souvenirs délicieux..... tout cela me jetait dans des transports que je ne puis décrire et semblait me rendre à la fois la jouissance de ma vie entière. » (*Nouv. Hél.*)

Tantôt ce sont, comme ici, et comme au début de la *Profession de foi du vicaire savoyard* (1), des *vues d'ensemble*, de grandes toiles où l'on embrasse du regard le lac, les forêts de sapins ou les rives du Pô et, dominant le tout, les hauteurs du « Jura majestueux » ou les sommets neigeux des Alpes :

(1) Voir page 172.

tout cela nous entraîne loin, bien loin des prés fleuris où paissent les chères brebis de Mme Deshoulières et des clairs ruisselets où viennent se mirer les coquettes bergères de nos pastorales.

Tantôt, au contraire, ce sont des *détails* précis et pittoresques, qui nous font voir les choses dont on parle. Ici, par exemple, nous nous sentons bien dans le pays de Vaud : quoique « l'automne soit encore agréable, nous voyons *déjà blanchir la pointe de la Dent-de-Jamant.* » Là nous suivons Saint-Preux parmi les rochers de la Meillerie, où il va cacher sa douleur, et ces rochers sauvages, comme nous les connaissons bien : « *l'herbe y est jaune et flétrie*, les arbres sont dépouillés, le séchard (vent du nord-est) et la froide bise y entassent la neige et les glaces. » Plus tard, quand il y reviendra avec Julie, il distinguera, à travers les cris des corbeaux et des aigles, « le chant assez gai de la bécassine du lac de Genève. » Ce sont ces détails qui, bien observés et exprimés en traits expressifs, donnent la vie et la vérité à tous ces tableaux et les ont rendus si attrayants et si populaires : qui ne connaît la pervenche de Rousseau et sa maison blanche aux contrevents verts, et le cerisier du haut duquel il jetait des bouquets de cerises dont on

lui rendait les noyaux à travers les branches ?

Préférer les rochers et les précipices, les grands bois touffus, les lacs et les pics neigeux, aux plaines riantes et aux parcs soigneusement entretenus, c'est avoir des goûts *romantiques* et, par là, être en avance sur ses contemporains ; c'est, en un mot, être un des précurseurs, et le premier en date et en importance, du Romantisme, : le mot et la chose sont déjà dans Rousseau : « les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et plus *romantiques* que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près. » Romantique, pour Jean-Jacques, est synonyme de sauvage, agreste, et aussi de *romanesque* qu'il emploie également pour peindre le même lac (« aux rivages romanesques ») ; il entendait sans doute, par ce mot, je ne sais quoi de pittoresque et de désordonné qui laissait un libre jeu à l'imagination et à la rêverie, un site un peu désert, qui n'eût pas été arrangé, c'est-à-dire gâté par la main des hommes. « Comme il n'y a pas sur ces heureux bords (du lac de Bienne) de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires (qui s'appelleront bientôt Werther, Obermann et René),

s'ils aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne (1). » (*Rêveries.* Ve Promenade.)

Jean-Jacques aime déjà « à se promener dans les nuages » et à « se perdre dans l'obscurité des bois touffus, » tandis que « d'immenses rochers pendent en ruines au-dessus de sa tête et que de hautes et bruyantes cascades l'inondent de leur épais brouillard. » (*Nouv. Hél.*) Sans doute et c'est une distinction qu'il importe de faire ici, pour éviter de le confondre absolument avec les Romantiques qui viendront plus tard et n'aimeront que la nuit et la solitude, Jean-Jacques ne s'attarde jamais longtemps dans les endroits sombres et solitaires, dont il ne peut, à la longue, supporter le silence et l'horreur. Il est heureux de contempler, « au sortir d'un gouffre, une agréable prairie qui réjouit tout à coup les regards. » Il ne fuit pas les humains, du moins dans ses œuvres, comme feront plus tard ces grands désolés qui ne voudront s'entretenir qu'avec eux-mêmes : « J'aurais

(1) Voir plus haut la p. 125 et suivantes.

passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage (le Valais), si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitants. » Enfin, même dans le site le plus sauvage qu'il ait décrit et parmi les sommets les plus élevés qu'il ait gravis, à la Meillerie, Rousseau a placé, au milieu du morne paysage, comme pour en tempérer l'horreur et en adoucir la trop grande tristesse, une fraîche et verdoyante oasis.

La nuance que nous essayons de faire sentir ici, a été assez nettement, bien qu'involontairement, indiquée par ces mots d'une lettre du comte de Zinzendorf à Jean-Jacques : « En passant à Avignon, j'ai profité du voisinage pour voir la fontaine de Vaucluse, que Pétrarque a rendue si célèbre. C'est un endroit qui mérite d'être vu par vous, Monsieur, qui aimez tant les beautés du spectacle de la nature : il inspire une *horreur agréable.* » L'adjectif *agréable*, que nous avons relevé dans les descriptions du temps, adoucit ici le mot *horreur* et nous avertit que nous ne sommes pas, même avec Rousseau et ses admirateurs, tout à fait sortis du dix-huitième siècle.

Rappelons-nous d'ailleurs que le séjour préféré de Jean-Jacques, le pays de ses rêves, c'est le pays de Vaud « avec ses campagnes charmantes, »

ses jardins en terrasse et ses riants coteaux plantés de vignes et de noyers. Rodolphe Töpffer a très justement remarqué que, des trois zones distinctes qui forment le paysage alpestre, Rousseau n'a bien connu et réellement pratiqué que la zone la plus basse, très pittoresque d'ailleurs, très accidentée, mais qui n'est qu'à demi romantique, si on la compare aux deux régions supérieures. Cette première zone, qui est proprement le pays savoyard ou celui du canton de Vaud, comprend « les jardins du bas, les collines, les abords cultivés des gorges et les tapis des premières pentes : elle finit où finissent les noyers. C'est la région même que Jean-Jacques parcourait en piéton dans sa jeunesse et qu'il a rendue avec tant de fraîcheur.

« La seconde région, ou région moyenne, est plus sobre, plus austère, plus difficile et souvent dénudée. La végétation variée de la région inférieure y expire ; mais les sapins, les mélèzes, à son milieu, envahissent les pentes, bordent les torrents ; la chaumière n'y est plus riante et richement assise comme dans le bas, elle y est conquise sur la sécheresse des terrains et la roideur des pentes ; ce n'est plus le charme agreste, c'est le règne sauvage qui a sa beauté. » C'est dans

cette seconde région que Jean-Jacques s'est aventuré, à la suite de Saint-Preux (les rochers de la Meillerie). Quant à la région supérieure des Alpes, la région des pics et des glaciers, on sait qu'elle a été la conquête du grand physicien de Saussure, qui fit, en 1787, sa fameuse ascension du Mont-Blanc.

En résumé, si Jean-Jacques n'a pas eu la gloire, fort périlleuse, d'aller cueillir des rhododendrons dans les interstices des neiges éternelles, il a décrit en détail, on a vu avec quelle fraîcheur de coloris, les premières pentes des Alpes, ce qui fut une grande nouveauté à l'époque où parut la *Nouvelle Héloïse* (1761) ; en outre, il a mis le pied sur les cimes plus sauvages de la région moyenne, et il en a rapporté, dans sa boîte de botaniste. cette fleur d'un bleu si vif et si pur qui ne croît que sur les sommets : ne serait-ce pas là précisément cette légendaire et mystérieuse fleur bleue du Romantisme ?

Au commencement de ce siècle, un grand écrivain qui a dépeint le premier et, pour ainsi dire, révélé au monde les forêts de l'Amérique, comme Jean-Jacques avait fait pour les montagnes de la Suisse, Chateaubriand, a trouvé à redire aux descriptions de Rousseau, plus magnifiques que vraies,

selon lui. Il n'a vu en effet, « dans ces fameux chalets enchantés par l'imagination de Jean-Jacques que de méchantes cabanes remplies du fumier des troupeaux. » Rousseau d'ailleurs s'est trompé ou, du moins, il a voulu nous faire admirer ce qui n'existait que dans son imagination, lorsqu'il nous a vanté la grande beauté des montagnes. « Cette grandeur des montagnes, dont on fait tant de bruit, n'est réelle que par la fatigue qu'elle donne... *le grandiose* proprement dit disparaît dans l'intérieur des montagnes, car on y est, comme, par exemple, dans la vallée de Chamounix, au fond d'un entonnoir d'où on n'aperçoit, au-dessus de sa tête, qu'une petite portion d'un ciel bleu et dur, sans couchant et sans aurore ... » Quant au *gracieux*, ne l'y cherchez pas davantage dans « ces saules chétifs » ou « dans ces fraises qui rougissent au milieu de la neige, imperceptibles merveilles qui ne produisent aucun effet, l'ornement étant trop petit pour des colosses..... Qu'on ne me force donc pas d'admirer les longues arêtes des rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillements des vallées des Alpes. » Non content d'opposer à l'enthousiasme de Jean-Jacques son indifférence personnelle et son superbe dédain à l'égard des Alpes, Chateaubriand invoque l'au-

torité des anciens, ces maîtres du goût : il s'applique à démontrer, ce qui est vrai, mais ce dont nous faisons un mérite à Jean-Jacques, que l'antiquité n'a point connu les sentiments qu'éprouve Rousseau en face des montagnes. « L'antiquité représente les montagnes comme le séjour de la désolation et de la douleur : si Saint-Preux oublie ses chagrins parmi les rochers du Valais, l'époux d'Eurydice (Orphée) nourrit ses douleurs sur les monts de la Thrace.... Enfin, une autre antiquité, plus belle encore et plus sacrée, nous offre les mêmes exemples. L'Ecriture nous montre toujours les grands infortunés, les prophètes et Jésus-Christ même, se retirant, au jour de l'affliction, sur les hauts lieux. Je m'élèverai sur les montagnes, dit Jérémie, pour pleurer et gémir. » Sans objecter à Chateaubriand (et notre objection ne serait pas beaucoup plus puérile que la plupart des arguments familiers à l'auteur du *Génie du Christianisme*), sans lui objecter que le christianisme nous dépeint la vie présente comme une *vallée* de larmes, on peut répondre simplement qu'Homère et Virgile s'étaient fait tout naturellement, d'après les contrées qu'ils habitaient, un idéal de paysage, très beau et très harmonieux, qui heureusement ne pouvait être celui du Géne-

vois Jean-Jacques : ce qui lui a permis de réhabiliter les Alpes, leurs rochers sauvages et leurs précipices. Si c'est à lui que nous devons d'admirer « ce glacier du Taconay et ce rocher de la Tête-Noire, dont Virgile, dit Chateaubriand, se serait fort peu soucié, » ceux qui aiment la Suisse, c'est-à-dire aujourd'hui tout le monde, ne sauraient être trop reconnaissants à Jean-Jacques qui nous a révélé la poésie des grandes montagnes.

# ORIGINALITÉ ET INFLUENCE DE ROUSSEAU

# CONCLUSION.

## ORIGINALITÉ ET INFLUENCE DE ROUSSEAU.

Les œuvres de Rousseau trouvèrent, à mesure qu'elles parurent, des lecteurs et surtout des lectrices enthousiastes, et elles ont eu, de tout temps et dans tous les pays, des défenseurs passionnés. Rousseau est un des écrivains qui font le plus d'honneur aux *lettres* françaises (nous laissons toujours de côté ses œuvres *politiques*). L'influence vraiment extraordinaire, qu'il a exercée à la fois en France et à l'étranger, est due à trois causes principales : avant tout, à l'incontestable *originalité* de son génie, à la séduisante nouveauté des idées et des sentiments qu'il a exprimés dans ses livres ; en second lieu, à l'enchaînement même de ces idées, à cette *dialectique* pressante qui emporte l'assentiment du lecteur, sans lui permettre de réfléchir et de critiquer, à moins que le lecteur ne reste de sang-froid et très maître de son jugement ; mais c'est justement ce que l'em-

pêche de faire Jean-Jacques, grâce aux merveilleuses séductions de son *style* : ce style est, d'ailleurs, croyons-nous, la principale cause de sa grande influence. Sans nul doute, si on voulait examiner de près ce qui a fait le succès de Rousseau, on trouverait que son originalité est faite souvent d'erreur et de paradoxes, que sa dialectique est d'un sophiste et que son style est, en bien des endroits, déclamatoire ou qu'il échauffe sans éclairer. Mais qu'importent tous ces défauts, puisque le grand mérite de Jean-Jacques est bien moins dans les idées particulières qu'il a soutenues que dans une direction générale qu'il a imprimée à l'esprit et comme dans une secousse morale qu'il a donnée à l'âme de ses lecteurs. Au fond, l'immense influence qu'il a exercée de tout temps est absolument indépendante de la vérité ou de la fausseté de ses doctrines. C'est ce qu'a très bien dit un des plus grands romanciers de l'Angleterre, G. Eliot :

« Il me serait fort indifférent que quelque bonne âme entreprît de me démontrer que les vues de Rousseau sur la vie, sur la religion et le gouvernement des hommes étaient pitoyables, et qu'il s'est rendu coupable de quelques-unes des pires bassesses qui dégradent l'homme. Je pourrais

admettre tout cela, et il n'en resterait pas moins vrai que le génie de Rousseau a lancé à travers tout mon être intellectuel et moral une vibration électrique, qu'il a éveillé en moi de nouvelles facultés, qu'il a fait de l'homme et de la nature pour moi un nouveau monde de pensée et de sentiment. Et cela, non pas en m'inculquant quelque croyance nouvelle : c'est uniquement le souffle puissant de son inspiration qui, vivifiant mon âme, l'a aidée à prendre conscience de ce qui n'avait été jusque-là pour elle que des pressentiments ; le feu de son génie a fondu au creuset mes vieilles idées, mes préjugés, et m'a mise en état d'en faire sortir de nouvelles combinaisons. »

Si on néglige les défauts par lesquels il est bien de son siècle, tels que l'emphase, la fausse sensibilité, on peut dire que Rousseau se distingue profondément de tous ses contemporains à la fois en littérature et en philosophie, c'est-à-dire comme écrivain et comme penseur.

En littérature, le dix-huitième siècle professe le plus grand respect, l'admiration la plus sincère pour les écrivains, désormais classiques, du dix-septième siècle : Racine est le modèle du poète tragique et, sur le conseil de Voltaire, on se garde

de dire du mal de Nicolas (Boileau). Or, le dix-septième siècle avait imité les Latins qui avaient imité les Grecs, de sorte qu'à certains égards, pour certaines idées et pour certains genres littéraires, la littérature du dix-huitième siècle était, comme on dit en géologie, une littérature *quaternaire*. Mais Rousseau ne sait pas le grec; il ne lit Plutarque que dans une traduction, et même ce qu'il puise dans cette lecture, c'est un idéal politique qu'il oppose, nous l'avons montré, à la civilisation ou, ce qui revient au même pour lui, à la corruption de son siècle. Rousseau sait très mal le latin, l'ayant appris seul et trop tard pour en pénétrer le génie; il n'a pas fait ses études, comme ses contemporains, Voltaire, Diderot et tant d'autres, et son originalité ne court pas le risque d'être étouffée par un respect religieux pour l'antiquité classique. Quant aux imitateurs de cette antiquité, fussent-ils du reste des imitateurs de génie, comme l'ont été nos grands écrivains du dix-septième siècle, Rousseau, bien loin de partager à leur égard l'admiration respectueuse d'un Voltaire, accusera brutalement Molière de tenir « école de vices et de mauvaises mœurs » (*Lettre à d'Alembert*), ne craindra pas d'écrire que « Corneille et Racine, avec tout leur

génie, ne sont que des parleurs » (*Nouv. Hél.*), et verra dans La Fontaine « d'horribles leçons » de morale qu'il faut bien se garder de faire apprendre aux enfants (*Emile*). Sans doute il critiquera tous ces beaux génies avec plus de verve et d'impertinence que de bon goût, bien qu'il y ait, même dans ses plus violentes critiques, de quoi faire réfléchir tout lecteur sérieux et libre de préjugés; mais, qu'il ait tort ou raison, il fait preuve d'indépendance d'esprit, il se sépare, en *littérature*, de ce « peuple imitateur » (*Nouv. Hél.*) chez qui il introduit une nouvelle manière de sentir et de dire. Ce n'est pas seulement par ses absurdes attaques contre la civilisation, mais encore par la nouveauté de son style et l'étrange choix de ses sujets, qu'il déplaît à Voltaire, et que, très sincèrement, en dehors de tout motif de rivalité, il fait à l'auteur de *Zaïre* l'effet d'un Allobroge et d'un barbare (1).

Il n'est pas moins indépendant et original en *philosophie*. Le dix-huitième siècle a beau sacrifier Descartes, le philosophe de la raison, à Locke, le philosophe des sens : il est cartésien, quoi qu'il

(1) Rousseau dit lui-même, dans sa préface de la *Nouvelle Héloïse*, que « le ton en est *gothique* et que le style rebutera les gens de goût. »

en ait, puisqu'il prétend résoudre tous les problèmes sans exception à l'aide de la raison seule, et c'est même pour cela qu'il s'appelle très justement le siècle de la philosophie, la raison étant la faculté philosophique par excellence. Rousseau, de même qu'il avait rompu en visière à la tradition et, pour ainsi dire, au *credo* littéraire de ses contemporains, combat hardiment leurs tendances philosophiques ; il proclame les droits méconnus du *sentiment* qu'il met à côté, parfois au-dessus de la raison, car il a, seul peut-être parmi les grands écrivains de son siècle, la religion du cœur, si bien qu'il est encore aujourd'hui, pour certains hommes très religieux, « un grand professeur de christianisme. »

C'est, en définitive, parce qu'il parle le langage du sentiment que Rousseau est original et novateur aussi bien en littérature qu'en philosophie. En littérature, il ne se contente pas de juger très librement les grands modèles du dix-septième siècle, mais à la langue classique, c'est-à-dire avant tout raisonnable et, par là même, un peu sèche ou froide, des Montesquieu, des Buffon et des Voltaire même, il substitue un style tout plein de couleur et tout frémissant de passion, le style enflammé de la *Nouvelle Héloïse*. Si on remarque,

en effet, que le cœur chez Marivaux est bien spirituel et chez Diderot bien discoureur, on conviendra qu'en littérature c'est Rousseau qui, malgré toutes ses fautes de goût, a le mieux connu, au dix-huitième siècle, le langage de la passion. Et c'est, de même, par ses appels et ses apostrophes à la conscience, par la simple et candide prière de la vieille femme qui se contentait de s'écrier : oh! et d'adorer, c'est, en un mot, par toutes les effusions, éloquentes ou naïves, du *sentiment* religieux que Rousseau réchauffe et renouvelle le froid rationalisme des philosophes de son temps.

Enfin, tandis que ces littérateurs et ces philosophes passaient la moitié de leur vie dans les salons, Rousseau promena ses lecteurs dans *la vraie campagne* et dans *la grande nature;* il rajeunit la littérature vieillissante de la seconde moitié du dix-huitième siècle, de cette époque qu'un contemporain appelait justement « le siècle sexagénaire. » A tous ces citadins blasés, qui ne goûtaient que les charmes de la société et de la conversation, il fit admirer « l'or des genêts et la pourpre des bruyères; » il leur apprit « le plaisir d'aller dans les bois chercher la première violette et d'épier le premier bourgeon » (*Emile*), et, en le lisant, on croyait

respirer l'air vif et salutaire des montagnes, comme un souffle régénérateur qui venait des Alpes et des forêts de sapins. Le dix-huitième siècle sembla se réveiller à la voix de l'enchanteur; tout le monde voulut connaître ces sites charmants qu'avaient connus Saint-Preux et Julie d'Etange. Non seulement (en 1777), dès l'approche du printemps, on s'envole de Paris, « le goût de la campagne faisant des progrès dans ce pays » (Gibbon, *Mémoires*), mais, qui plus est, « le tour de Suisse, des Alpes et des glaciers est devenu une mode. » (*Id.*) Dès 1779 le guide, si célèbre et si souvent traduit au dix-huitième siècle, de l'Anglais Coxe, accompagne les voyageurs, avec d'abondantes explications, aux endroits que Jean-Jacques vient de rendre célèbres : la Suisse devenait peu à peu la terre classique des touristes.

Ainsi Nature et Sentiment, ces deux mots pourraient, à la rigueur, résumer toute l'originalité de Rousseau et rappeler ses meilleurs titres à la reconnaissance de la postérité. Est-il nécessaire d'ajouter, après toutes nos citations, que Rousseau mêle sans cesse ses propres sentiments à la contemplation de la nature, qu'il n'est pas un pur descriptif et que nul n'a, plus que lui, pratiqué l'art de peindre suivant la maxime de Bacon ;

l'art, c'est l'homme ajouté à la nature? La nature est pour lui une consolatrice et une amie; elle adoucit ses maux réels et, ce qui était plus difficile peut-être, ses maux imaginaires : « Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons, dans les bois, pour me dérober, autant qu'il est possible, au souvenir des hommes et aux atteintes des méchants. Il me semble que, sous les ombrages d'une forêt, je suis oublié, libre, paisible, comme si je n'avais plus d'ennemis ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de mon souvenir. » (VIII$^{me}$ *Promenade.*)

La nature charme et console Rousseau parce qu'elle flatte son penchant à la rêverie : les amants de la nature sont tous des rêveurs, non pas, par exemple, à la façon de Boileau qui, dans ses promenades à la campagne, mettant, comme toujours, la raison de la partie, s'occupe « d'utiles rêveries, » mais des rêveurs comme Jean-Jacques : à l'île de Saint-Pierre, paresseusement couché dans son bateau, il le laisse dériver au gré de l'eau et ne pense à rien, sinon que le lac est superbe, et qu'il fait bon contempler à loisir, dans une douce extase, ces beaux rivages couronnés par les montagnes bleuâtres qui se profilent à l'horizon.

Que si à cette rêveuse contemplation de la nature vient se mêler le souvenir du passé, le triste et doux souvenir d'un bonheur qui ne reviendra plus, alors la rêverie se transforme en un sentiment voisin, plus intime et plus tendre, mais presque douloureux : la mélancolie. Ce nouveau sentiment n'est point étranger à Jean-Jacques, et c'est même lui, et non pas, comme on l'a dit à tort, l'auteur de *Werther*, qui a écrit la première page de ce qu'on pourrait appeler le Romantisme mélancolique.

Ce lieu solitaire formait un réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles, et paraissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges roulait à vingt pas de nous une eau bourbeuse, et charriait avec bruit du limon, du sable et des pierres. Derrière nous une chaîne de roches inaccessibles séparait l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacières, parce que d'énormes sommets de glaces qui s'accroissent incessamment les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins, nous ombragaient tristement à droite. Un grand bois de chênes était à gauche au delà du torrent; et au-dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparait des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnait le tableau.

Au milieu de ces grands et superbes objets, le petit terrain où nous étions étalait les charmes d'un séjour riant

et champêtre ; quelques ruisseaux filtraient à travers les rochers, et roulaient sur la verdure en filets de cristal ; quelques arbres fruitiers sauvages penchaient leurs têtes sur les nôtres ; la terre humide et fraîche était couverte d'herbes et de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnaient, il semblait que ce lieu désert dût être l'asile de deux êtres échappés seuls au bouleversement de la nature.

Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève, en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau et je m'assis à coté d'elle. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle..... Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger ; tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos plaisirs, ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé, tout revenait, pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus ; ils ont disparu pour jamais. Hélas ! ils ne re-

viendront plus, et nous vivons et nous sommes ensemble, et nos cœurs sont toujours unis ! Il me semblait que j'aurais porté plus patiemment sa mort ou son absence, et que j'avais moins souffert tout le temps que j'avais passé loin d'elle. »

C'est cette page de Rousseau qui faisait dire sans doute à une femme illustre, Mme Necker de Saussure : « Ce n'est pas une lecture, c'est un songe enchanteur; le calme du lac, le bruit des rames, cette nuit si belle et si sombre, tout se peint à votre âme attendrie. »

En effet, ajoutez simplement des rimes à ces lignes d'une si ineffable tristesse, et vous avez quelques-unes des strophes les plus harmonieuses et les plus mélancoliques d'une poésie de Lamartine qui est dans toutes les mémoires et que cette page de Rousseau a peut-être inspirée.

Il suffit, croyons-nous, de nommer, parce qu'ils sont connus de tous, les écrivains français qui ont subi, les premiers, l'influence de Rousseau : ils s'appellent Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Mme de Staël, Lamennais et plus tard George Sand, qui a dit de son auteur favori : « Je lui reste fidèle, comme au père qui m'a engendré; il m'a transmis, comme à tous les artistes de mon temps, l'amour de la nature. »

Mais, quelque grande qu'ait été, chez nous, l'influence de Rousseau (en dehors de la politique), elle fut plus considérable encore à l'étranger : l'Europe entière, on peut le dire sans exagération, a été tributaire de son génie. Sans vouloir ajouter à notre modeste livre un livre nouveau qu'on pourrait intituler *Rousseau à l'étranger*, nous tenons simplement à citer quelques-uns des grands écrivains aux œuvres desquels le souvenir de Jean-Jacques est indissolublement attaché.

En Angleterre, lord Byron a témoigné de son admiration pour Rousseau dans les stances célèbres de *Childe Harold* :

« C'est ici (à Clarens) que Rousseau commença une vie de malheurs, Rousseau, sophiste sauvage, auteur de ses propres tourments, apôtre de l'affection, qui revêtit la passion d'un charme magique et puisa dans ses douleurs une irrésistible éloquence... Ses paroles éblouissaient comme les rayons du soleil et arrachaient des larmes d'attendrissement....

« Clarens ! doux Clarens ! on respire dans ton air le souffle de la pensée jeune et passionnée. »

En Italie, Foscolo écrit un roman dont le héros, Jacobo Ortis, est un disciple de Jean-Jacques : par exemple, il vend tous ses livres, comme eût

fait Emile, sauf Plutarque, l'auteur favori de Rousseau. — Si nous ouvrons l'ouvrage de Filongieri, *la Science de la Législation*, nous retrouvons, à chaque page, les idées de Rousseau.

Mais c'est pour les Allemands surtout que Rousseau a été véritablement un grand initiateur. Les rêveries de son âme sensible et les hardiesses même de son génie paradoxal devaient plaire à l'esprit allemand, si audacieux en philosophie, si amoureux du rêve et de la sentimentalité en littérature. L'*Emile* fut lu et médité *comme un Evangile* (mot de Gœthe) ; et, quand parut la *Nouvelle Héloïse* (1761), « on s'arracha » la traduction allemande (lettre de Mendelssohn). — Disons quelques mots tout d'abord de l'influence purement pédagogique de Rousseau.

Tandis qu'en France l'*Emile* n'eut qu'un succès éphémère et une action peu profonde et surtout peu durable, en Allemagne, ce livre d'éducation, pris au sérieux comme il devait l'être, ouvrit l'ère des grandes réformes pédagogiques ; les auteurs de ces réformes, les Basedow, les Pestalozzi, etc., sont tous des disciples ou des admirateurs fervents de Jean-Jacques. Nos voisins se sont si profondément et si heureusement pénétrés de l'esprit même de l'*Emile* qu'ils ont pu dire eux-

mêmes de Rousseau qu'il était devenu « un maître d'école allemand. » Un de leurs pédagogues les plus populaires, Campe, avait, dans la grande salle de sa maison, à Brunswick, le buste de Rousseau, avec cette inscription en lettres d'or : « A mon saint » ! Un autre, non moins célèbre, Diesterweg, a dit avec beaucoup de justesse : « Rousseau a découvert les droits de l'enfant. » Nous n'avons pas l'intention de relever toutes les idées excellentes qu'ont empruntées à Jean-Jacques les fondateurs de la pédagogie allemande ; mais, comme il s'agit ici de la gloire de Rousseau et des lettres françaises, nous tenons à traduire le jugement si élogieux qu'a porté sur l'*Emile* l'auteur d'une histoire classique de la pédagogie en Allemagne, M. Schmidt : « Jamais, dit-il, livre pédagogique n'eut tant de succès.... Jamais on n'avait combattu avec tant d'éloquence contre le bavardage des nourrices, contre la vaine science des mots et l'instruction purement livresque. Tout désormais dans l'éducation d'un enfant devait être mis à sa place et venir en son temps. Ces vérités, proclamées par Rousseau, sont devenues des axiomes pédagogiques. »

Quant à l'influence purement littéraire de Rousseau en Allemagne, elle est si importante et elle a

été si peu étudiée jusqu'ici qu'on me permettra de la faire connaître très rapidement : nous oublions trop en France, ou du moins nous ne faisons pas assez valoir les services éminents que nos grands écrivains ont rendus de tous temps aux littératures étrangères, particulièrement à la littérature allemande. Il est certain cependant que le patriotisme est permis, même dans la critique littéraire, quand il est d'accord avec la plus exacte vérité.

Parmi les voyageurs illustres qu'attira à Clarens la *Nouvelle Héloïse*, nous rencontrons le nom du plus grand poète de l'Allemagne, de Gœthe : « Nous poussâmes jusqu'à Vevey, écrit-il à son amie, M^me^ de Stein ; je ne pus retenir mes larmes quand j'aperçus au loin la Meillerie et la Dent-de-Jamant. » Gœthe avait raison d'être ému en contemplant les montagnes où avait erré l'infortuné Saint-Preux, car Rousseau n'avait pas seulement tracé d'avance, dans son héros, le portrait de Werther, mais, ce qui est bien autrement important, Rousseau avait été l'inspirateur et le guide de toute une génération d'écrivains allemands qui s'appelaient Herder, Schiller, Gœthe, pour ne citer ici que les plus grands noms. Les écrivains de cette époque forment ce qu'on appelle en Alle-

magne la *période orageuse*, la période de tempête et d'assaut. On va voir ce que furent pour eux tous les œuvres de Rousseau.

Que le lecteur se rappelle en quoi nous avons fait consister l'originalité de Rousseau : le sentiment et la conscience avec « ses instincts divins » opposés à la philosophie purement raisonneuse ; la passion, avec ses plus sauvages emportements, introduite dans une littérature élégante et spirituelle avant tout ; l'indépendance absolue revendiquée pour le génie qui s'insurge à la fois contre les réputations littéraires les mieux établies, contre les distinctions sociales les plus anciennement reconnues, et préfère, aux mensonges de la société, la solitude au milieu des bois, des lacs et des montagnes. Or tout cela c'est *mot à mot* ce que répètent sur tous les tons, dans leurs œuvres « orageuses », les Herder, les Gœthe et les Schiller.

C'est Rousseau qu'ils opposent, en littérature, à leurs anciens modèles, les classiques français ; c'est Rousseau qui leur donne des armes pour combattre, en philosophie, les *rationalistes*, ceux qu'on appelait chez nous *les Encyclopédistes* : le chef des rationalistes allemands, en effet, Nicolaï, avait fondé une revue (la *Bibliothèque générale*

*allemande*), qui devait être, il l'avait dit formellement, « la continuation de l'Encyclopédie française. » Ainsi, après avoir été l'adversaire des Encyclopédistes français, Rousseau eut, pour ainsi dire, à livrer une guerre d'outre-tombe aux Encyclopédistes allemands. Enfin c'est de Rousseau que les écrivains allemands de la fin du dix-huitième siècle apprennent, avec l'amour de *l'humanité* (Schiller, Kant même), le goût à la fois de la *vie champêtre et de la nature sauvage* : Karl Moor, le Brigand idéal de Schiller, déclame contre les livres et la civilisation dans les mêmes termes que l'auteur de l'*Emile*, et vit au milieu des forêts; quand Werther (héros de Gœthe) s'en va, au petit village de Valheim, contempler les scènes rustiques, qu'il décrit d'ailleurs si poétiquement, il emporte avec lui, non pas seulement Homère et Ossian, les seuls auteurs dont il parle, l'ingrat! mais aussi un livre qu'il a lu bien des fois, il y paraît dans tous ses discours, et qui s'appelle la *Nouvelle Héloïse*.

On nous pardonnera tous ces rapprochements, que nous avons un peu multipliés, parce que nous voulions, dans une étude qui, pour bien des raisons, ne pouvait être complète, faire ressortir avant tout l'importance capitale des œuvres de

Rousseau. Ces œuvres, on vient de le voir, ne sont pas seulement intéressantes par elles-mêmes, par la nouveauté des idées et des sentiments qu'elles expriment, mais aussi par l'influence profonde et durable qu'elles ont exercée en France et à l'étranger. C'est ce que nous avons essayé de montrer dans ce livre, dont la conclusion naturelle peut se formuler ainsi : en résumé, Jean-Jacques Rousseau, malgré les paradoxes indéniables et seulement à moitié sincères de son génie, malgré les erreurs et les mensonges mêmes de sa plume, a été, non pas seulement, comme on l'a dit, le plus grand orateur, mais encore le penseur le plus vraiment original de tout le dix-huitième siècle.

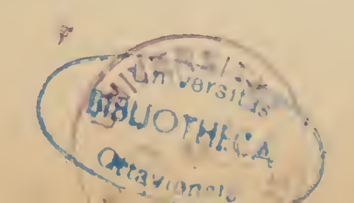
---

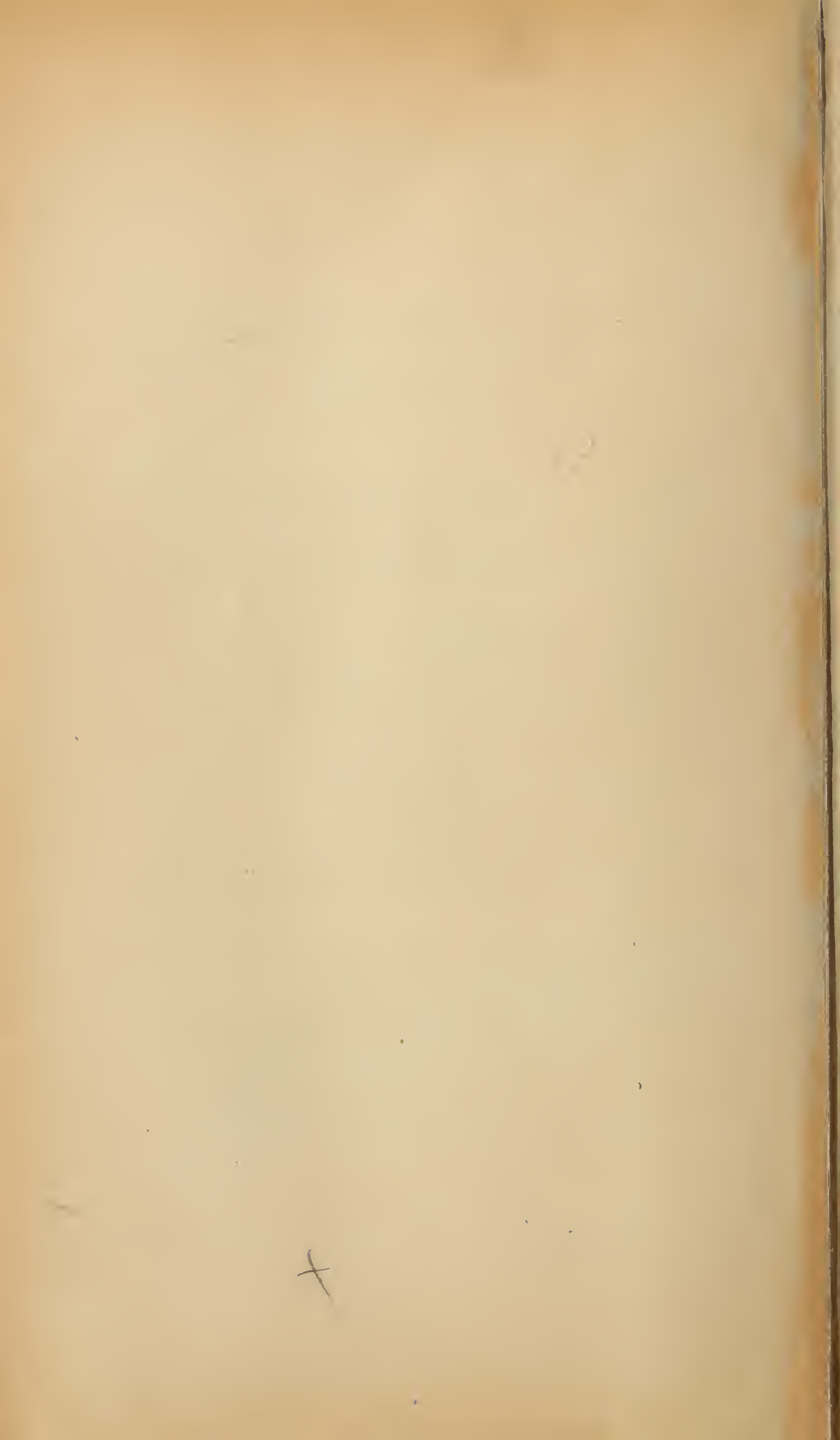
# TABLE DES MATIÈRES

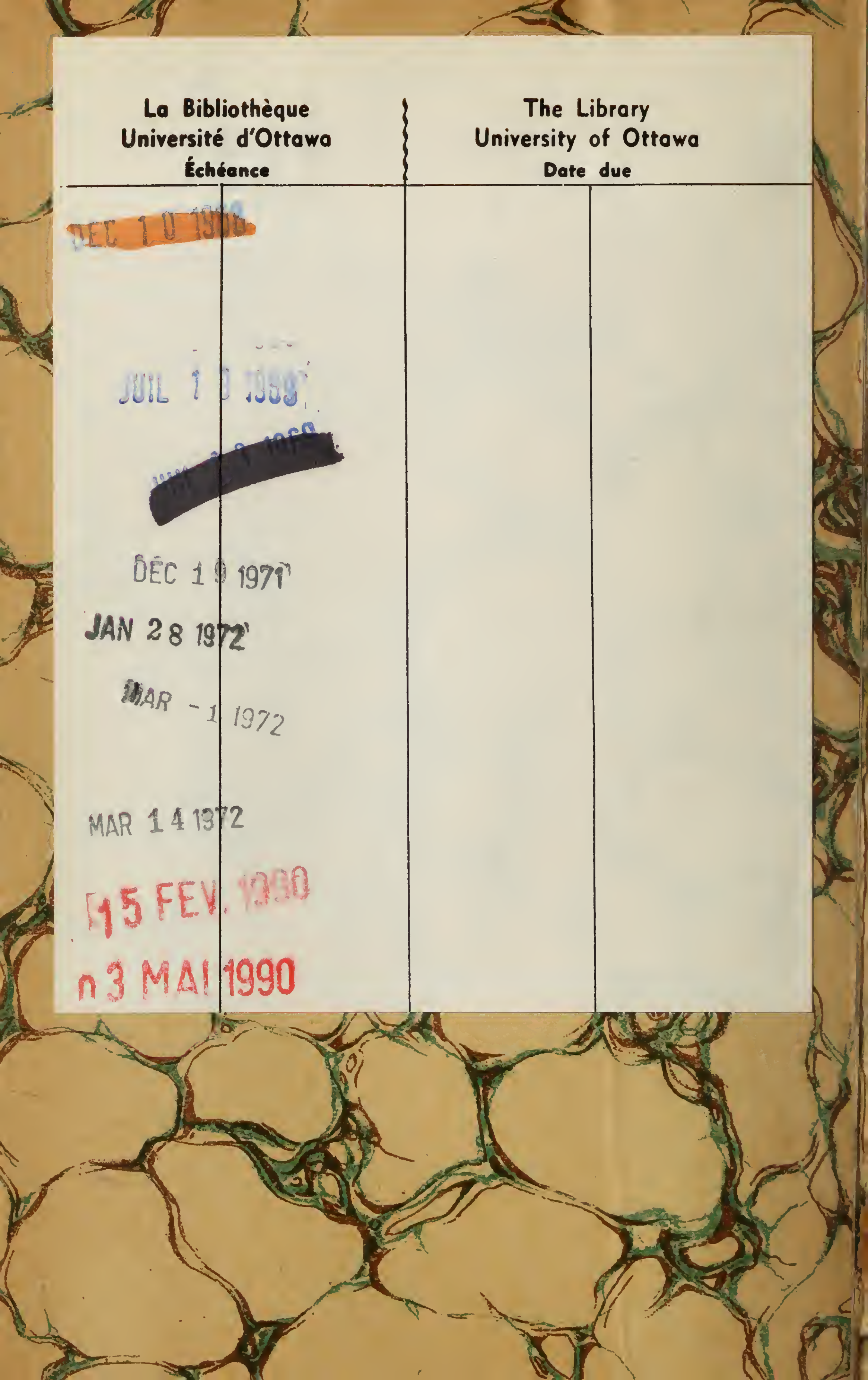
# TABLE DES GRAVURES



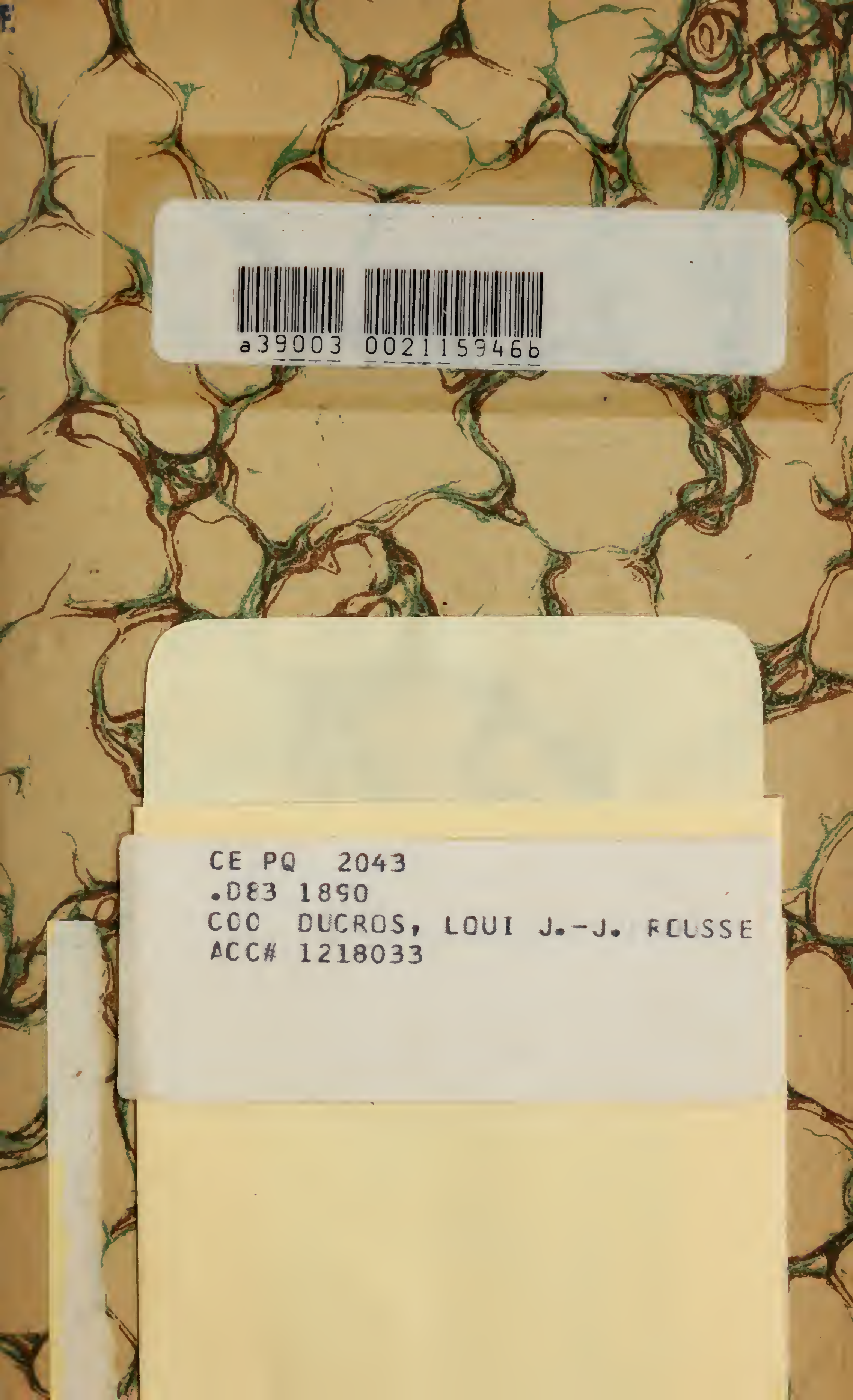
Paris-Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
DEC 1 0 19
JUIL 1 0 1969
DEC 1 9 1971
JAN 28 1972
MAR - 1 1972
MAR 14 1972
15 FEV. 1990
3 MAI 1990



a39003 002115946b

